FRONTISPICE.

L. Cheron Inv. G.N.r Gucht Scul.

85 h 11

OEUVRES
DIVERSES
DE
Mr. ROUSSEAU.

Nouvelle EDITION reveüe & augmentée.

TOME I.

A LONDRES:
De l'Imprimerie de JACOB TONSON & JEAN WATTS.

M DCC XXIII.

PREFACE

DE LA PREMIERE EDITION.

VOICI enfin une Edition fidele du petit nombre d'Ouvrages qui m'ont aquis malgré moi la qualité d'Autheur; & qui n'auroient peut eſtre jamais veu le jour du moins pendant ma vie, ſi mes ennemis en avoient toujours fait auſſi peu de cas que j'en ai fait moi-meſme. En effet ſans vouloir faire parade de ma modeſtie, je puis aſſurer que depuis qu'on s'eſt aviſé de parler de mes écrits dans le monde, ni l'approbation de quantité de Perſonnes illuſtres qui ont ſouvent ſouhaité de les entendre, ni

meſme les loüanges chagrines de pluſieurs Beaux-eſprits qui ne m'ont pas jugé indigne de leur mauvaiſe humeur, n'ont jamais pû m'inſpirer cette bonne opinion ſi ordinaire aux Auteurs qui ſe font imprimer; & quelque peine que je me ſois toujours donnée à travailler mes ouvrages, j'avoüerai de bonne foi qu'il m'eſt rarement arrivé d'en faire quelqu'un dont j'aïe eſté content. Auſſi loin de me faire un mérite d'avoir réſiſté ſi longtems aux inſtances que mes Amis m'ont faites de les publier, je confeſſerai ſi l'on veut qu'il y a eu dans ma réſiſtance autant de vanité que de modeſtie, & peut eſtre ſi j'en avois eſté le maitre n'aurois-je jamais conſenti à les mettre au jour, perſuadé comme je le ſuis qu'un Ecrivain un peu ſoigneux de ſa gloire n'a jamais trop de la moitié de ſa vie pour faire un Livre, & de l'autre moitié pour le corriger.

Mais ce qui juſqu'ici a peut-eſtre eſté une modération digne de loüange, deviendroit aujourd'hui une inſenſibilité tout à fait inexcuſable, par l'abus qu'une cabale de gens envenimez continüe

tous

tous les jours de faire de ma retenüe & de mon indifference pour mes écrits. La malice la plus étudiée ne ſçauroit rien ajoûter aux raffinemens que leur malheureuſe induſtrie a ſceu mettre en œuvre pour les rendre odieux ou mépriſables: tantoſt par des applications malignes: tantoſt par des titres inſolens: le plus ſouvent en me prêtant leurs propres vers; & toujours en défigurant les miens d'une maniere à les rendre auſſi ridicules que les leurs. Je ne parle point de toutes les impertinences qui courent depuis dix ans ſous mon nom. De tout tems l'ignorance & la crédulité populaire ſont en droit de charger les Autheurs un peu connus des ſottiſes de ceux qui ne le ſont point; & ſans-remonter plus haut, je me ſouviens que M. Deſpréaux m'a montré pluſieurs fois pour me conſoler, des Satires de l'Abbé Cotin & d'autres Ecrivains du meſme ordre, que bien des gens aſſuroient encor eſtre de M. Deſpréaux, ſur la foi de quantité d'Editions étrangeres ou elles ſe trouvent imprimées peſle meſle avec ſes autres Ecrits. Ce que je ne rapporte pas pour vouloir me mettre en parallelle

avec

avec un auſſi grand Maiſtre, de qui je tiens à honneur d'avoir appris tout le peu que je ſçai du métier de la Poëſie: mais pour faire voir que je n'ai pas eſté le ſeul martir des Cotins de mon ſiécle, & que les perſonnes ſages ne doivent jamais juger d'un Auteur ſur ce que le bruit commun lui attribüe; mais ſeulement ſur les ouvrages qu'il reconnoiſt & qu'il publie luimeſme.

Ces conſidérations avoient déja fort ébranlé la réſolution que j'avois faite de laiſſer repoſer mon Livre, ſuivant le précepte d'Horace, ou du moins d'attendre que je pûſſe l'augmenter de quelques nouvelles Allégories que j'ai dans l'idée il y déja longtems. Mais j'avoüe que toute ma fermeté a achevé de m'abandonner à la nouvelle de cette impudente Edition annoncée il y a ſix mois dans les Gazettes de Hollande, & que tout ce qu'il y a dans Paris de Poëtes réprouvez regardent d'avance comme le ſceau qui doit faire paſſer leurs menſonges à la Poſtérité. A la vérité le Sr. du Freſni leur confrére leur avoit déja donné un avant-gouſt de cette joïe future. Tout

le

le monde ſçait à préſent que le Sr. du Freſni a ſuccedé à M. de Viſé dans le glorieux emploi d'Auteur du Mercure galant, & qu'il a toutes les qualitez que les Amis du défunt pouvoient deſirer pour faire longtems regreter ſon Prédeceſſeur. Je fus averti dès le mois d'Avril dernier que ce galant homme ſe donnoit la liberté d'imprimer piéce à piéce mes Ouvrages habillez à ſa mode, & au gouſt des honneſtes gens à qui il vouloit faire plaiſir. Je lui écrivis ſur cela auſſi civilement que j'aurois pû faire à un Autheur qui auroit merité quelques égards. Il ne jugea pas à propos de m'honorer d'une réponſe Au contraire il recommença de plus belle à uſer de mes vers comme d'un bien dont il auroit obtenu la confiſcation, & il a continüé de vivre de ſa proïe juſqu'à ce qu'elle lui ait manqué tout à fait. Enſorte qu'une partie de mes écrits a déja eu l'honneur de paroiſtre ſous les enſeignes du Sr. du Freſni, & de groſſir un Livre qui après quarante années de poſſeſſion, ſe maintient toujours fiérement dans la place qu'un Autheur lui a aſſignée au deſſous du rien.

C'en

C'en eſtoit bien aſſez pour deſhonorer des Ouvrages meilleurs que les miens. Mais il n'eſtoit pas ſeulement queſtion de les flétrir pour un tems, il falloit perpétüer en quelque ſorte cette flétriſſure, en les ramaſſant en un corps, & en y joignant toutes les infamies & toutes les groſſieretez que mes Ennemis ont intereſt de faire paſſer ſous mon nom. Cela ne ſe pouvoit pas en France, & comme les Libraires de Hollande ſont tous les jours attrapez aux libelles que ces Meſſieurs leur envoïent, il falloit trouver quelqu'un qui eut le front aſſez large pour ſe rendre caution de celui-ci en l'état ou ils l'ont mis, & pour ſe vouloir charger s'il faut ainſi dire, de toutes les ordures & de toutes les iniquitez du Peuple. Veritablement ils ne pouvoient jetter les yeux ſur un ſujet plus propre à cela que celui qu'ils ont choiſi, homme accoutumé à ne rougir de rien; & que la baſſeſſe de ſes mœurs auſſi bien que de ſon ſtile, a rendu ſi mépriſable que perſonne n'oſe l'avoüer ni pour ami ni pour ennemi. Il y a vingt ans qu'il cherche à s'attirer quelque adverſaire qui le puiſſe

iſſe faire connoiſtre, ſemblable à cet Impertinent dont il eſt parlé dans Tacite qui attaquoit les plus honneſtes gens de Rome *ut magnis inimicitiis clareſceret*, & il a eu le malheur de n'offenſer perſonne en déchirant tout le monde. Je ne prétens point le tirer de la foule de ſes ſemblables, & je ſuis perſuadé que c'eſt faire honneur à des hommes de cette trempe que de parler d'eux, meſme avec mépris. Il me ſuffit que le Public ſoit informé du tort qu'on m'a voulu faire, & qu'il puiſſe eſtre une bonne fois en état de juger de la différence qu'il y a de mon langage à celui que l'impoſture m'attribüe.

C'eſt le but que je me propoſe en donnant cette Edition, dans laquelle j'ai ramaſſé tout le peu de Vers dont je ſuis véritablement l'Autheur; à la reſerve de quelques Pſeaumes qui ſont moins travaillez que le reſte, & de trente quatre Epigrammes que je trouve moi-meſme un peu trop libres pour eſtre imprimées avec des piéces plus ſérieuſes; quoi qu'elles ſoient infiniment moins hardies que quantité d'ouvrages de cette eſpéce, qui ont eu pour Autheurs des

gens d'un mérite & d'une probité hors d'atteinte. Car ſi l'on veut parler ſans prévention, on conviendra que rien n'eſt plus téméraire que de vouloir juger des mœurs d'un homme par le plus ou le moins de liberté qu'il ſe donne quelquefois en écrivant: & quoique la morale chrétienne ait raiſon de condamner ces ſortes de libertez, il eſt certain que la morale du monde leur a toujours fait grace, ſur tout lorſque les Autheurs ont pris ſoin d'éviter les termes groſſiers & qui pouvoient choquer la bienſéance ordinaire. L'Antiquité nous a conſervé des Epigrammes de Platon qui paſſeroient aujourd'hui pour très ſcandaleuſes. Cela n'a pas empeſché que Platon n'ait eſté regardé dans tous les tems comme le plus ſage des Philoſophes; & Virgile n'en a pas moins paſſé pour le plus modeſte de tous les Poëtes prophanes, quoiqu'il ait fait pluſieurs vers extrémement licentieux. Car ſans parler des amuſemens poëtiques dont ſes hiſtoriens font mention, que peut on imaginer de plus libre que le ſens naturel de ces vers

de

de la troiſieme Eglogue *Novimus & qui te &c.* & quantité d'autres endroits des Bucoliques qu'on ne fait pourtant nulle difficulté de donner à traduire & à apprendre par cœur à la jeuneſſe, non plus que les Satires de Perſe, Poëte auſſi recommandable par la douceur & par la chaſteté de ſes mœurs, que par la hardieſſe & la liberté de ſa plume.

Que ſi nous voulons nous rapprocher de noſtre tems, nous trouverons que la meſme licence a eſté pouſſée encor plus loin parmi les Autheurs modernes, ſans que leur réputation en ait ſouffert aucune altération. On ſe rendroit ridicule ſi on prétendoit que Bocace & l'Arioſte ont eſté de malhonneſtes gens parceque leurs plaiſanteries paſſent un peu l'enjoüement ordinaire, & ſi on diſoit que Petrarque eſt indigne des éloges qu'il a receus, parce qu'il décrit trop naïvement ſes amours avec la belle Laure. Je ne parle point de la hardieſſe des images & des expreſſions du Roman de la Roſe, quoique les Autheurs de ce Poëme fuſſent dans les ordres ſacrez &

gens d'un mérite & d'une probité hors d'atteinte. Car ſi l'on veut parler ſans prévention, on conviendra que rien n'eſt plus téméraire que de vouloir juger des mœurs d'un homme par le plus ou le moins de liberté qu'il ſe donne quelquefois en écrivant: & quoique la morale chrétienne ait raiſon de condamner ces ſortes de libertez, il eſt certain que la morale du monde leur a toujours fait grace, ſur tout lorſque les Autheurs ont pris ſoin d'éviter les termes groſſiers & qui pouvoient choquer la bienſéance ordinaire. L'Antiquité nous a conſervé des Epigrammes de Platon qui paſſeroient aujourd'hui pour très ſcandaleuſes. Cela n'a pas empeſché que Platon n'ait eſté regardé dans tous les tems comme le plus ſage des Philoſophes; & Virgile n'en a pas moins paſſé pour le plus modeſte de tous les Poëtes prophanes, quoiqu'il ait fait pluſieurs vers extrémement licentieux. Car ſans parler des amuſemens poëtiques dont ſes hiſtoriens font mention, que peut on imaginer de plus libre que le ſens naturel de ces vers

de

de la troiſieme Eglogue *Novimus & qui te &c.* & quantité d'autres endroits des Bucoliques qu'on ne fait pourtant nulle difficulté de donner à traduire & à apprendre par cœur à la jeuneſſe, non plus que les Satires de Perſe, Poëte auſſi recommandable par la douceur & par la chaſteté de ſes mœurs, que par la hardieſſe & la liberté de ſa plume.

Que ſi nous voulons nous rapprocher de noſtre tems, nous trouverons que la meſme licence a eſté pouſſée encor plus loin parmi les Autheurs modernes, ſans que leur réputation en ait ſouffert aucune altération. On ſe rendroit ridicule ſi on prétendoit que Bocace & l'Arioſte ont eſté de malhonneſtes gens parceque leurs plaiſanteries paſſent un peu l'enjoüement ordinaire, & ſi on diſoit que Petrarque eſt indigne des éloges qu'il a receus, parce qu'il décrit trop naïvement ſes amours avec la belle Laure. Je ne parle point de la hardieſſe des images & des expreſſions du Roman de la Roſe, quoique les Autheurs de ce Poëme fuſſent dans les ordres ſacrez &

vécuſſent dans un ſiécle ou la Religion eſtoit ſans comparaiſon plus reſpectée qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. Mais que dirons nous d'une Princeſſe qui a fait l'admiration de ſon ſiécle, & que la médiſance meſme a eſté forcée d'eſtimer, non ſeulement comme une tres grande Reine, mais comme une femme d'une ſageſſe accomplie. Je parle de la Reine de Navarre ſœur de François premier, dont l'Heptameron eſt encor entre les mains de tout le monde. C'eſt un recüeil de Contes qui roulent la pluſpart auſſi bien que ceux du Duc de Bourgogne ſur les bons tours des moines, & qui ſont écrits avec autant de liberté pour le moins que tous ceux de Bocace. Cependant la vertu de cette Princeſſe n'en a pas paru pour cela moins digne des éloges de tous les hommes, & en particulier de M. de Thou le plus ſage de nos Hiſtoriens. Que dirons nous encor d'un des plus galans hommes du ſiécle paſſé, je veux dire M. de la Mothe le Vayer Précepteur de feu Monſieur frere unique du Roi. Il y a certainement peu d'ouvrages dans

noſtre

noſtre langue auſſi hardis que ſon Hexameron ruſtique & ſes Entretiens d'Oraſius Tubero, qui non ſeulement ſont écrits avec une liberté plus que cynique, mais ou le Pyrrhoniſme ſe produit avec une franchiſe tout à fait extraordinaire. On ne voit pourtant point que ces deux livres aïent fait tort ni à ſa réputation ni à ſa fortune: puiſqu'au contraire une Reine illuſtre par ſa vertu & par ſon courage, & un Cardinal célébre par ſes grandes lumiéres, & ſur tout par le talent de connoiſtre les hommes, ne craignirent point de lui confier l'éducation d'un jeune Prince, que l'on pouvoit appeller en ce tems là *Magnæ ſpes altera Romæ*.

D'où vient donc que ces Autheurs & une infinité d'autres que je paſſe ſous ſilence, n'ont point encouru la cenſure des honneſtes gens, malgré toute la licence de leurs Ecrits? C'eſt que les véritables gens de bien ont toujours regardé ces Ecrits comme de ſimples jeux de l'imagination dont l'effet ſe fait uniquement ſentir à l'eſprit ſans jamais pénétrer juſqu'au cœur. Et c'eſt la raiſon pour laquelle ces di-

vins

vins Oracles de la Religion, ces Hommes envoïez de Dieu pour l'inſtruction & pour l'édification de ſon Egliſe, un S. Jerome, un S. Chryſoſtome, dans le tems qu'ils preſchoient avec un zéle ſi ſaint contre la dépravation des mœurs, ne croïoient pas que la pureté leur defendit de ſe délaſſer quelquefois dans la lecture de Plaute & d'Ariſtophane, ni que ſtile libre de ces deux Poëtes fut capable d'allumer dans l'ame ces paſſions & ces ravages qu'y excitent quantité de Livres qu'on ne fait aucun ſcrupule de lire. En effet ſi on veut éxaminer ſainement les choſes, on ne trouvera point que ni les Epigrammes de Marot ni meſme celles de Mainard, ni toutes les piéces qui portent un caractere de plaiſanterie, puiſſent jamais produire que l'un de ces deux effets: où de rebuter l'eſprit ſi elles ſont groſſieres, où de le réjouïr ſi elles ſont finement tournées: par ce que dans toutes ces bagatelles ce n'eſt point la choſe en elle meſme qui ſaiſit le Lecteur, mais ſeulement la maniere de l'exprimer. Ce qu'on ne peut pas dire des Ouvrages ou le

cœur

cœur eſt pris par la choſe meſme, & qui attachent indépendament des graces du ſtile; comme ſont nos Romans, & tous ces Ecrits que l'uſage autoriſe, ou l'amour eſt repréſenté comme la premiere vertu des belles ames; ou les maximes des gens vertueux ſont traitées de contes de vieille; ou on établit pour principe que la raiſon ni la ſageſſe ne ſont point faites pour le bel âge; & ou les paſſions au lieu d'eſtre peintes comme elles ſont, & d'une maniere propre à en faire ſentir le ridicule où l'horreur, y ſont par tout déguiſées & revêtües de tous les charmes qui peuvent les inſinüer dans le cœur d'une perſonne ſans expérience, & la faire tomber dans cette mélancolie funeſte, & dans ces rêveries contagieuſes qui ſont la ſource la plus ordinaire de la corruption.

C'eſt pourquoi ſans vouloir faire l'apologie de la Fontaine, je ne craindrai point d'avancer que ſes Contes quelque licencieux qu'ils puiſſent eſtre, ſont incomparablement moins dangereux que les Elegies d'Ovide & les Operas de Quinaut. Ce n'eſt pas à dire que je pré-

prétende approuver les Contes de la Fontaine, ni meſme diſculper entierement mes Epigrammes, quoique je ſois à cet égard dans un cas bien plus favorable que tous les Autheurs qui m'ont jamais précedé. Car il y a une grande difference entre un homme qui fait de propos déliberé un Livre en forme, qui y donne un tems conſiderable de ſa vie, & qui le fait enſuite imprimer lui meſme ſous ſon nom: où celui qui dans le cours de ſon âge ſe trouve avoir fait en badinant & ſans deſſein une trentaine d'Epigrammes qui toutes enſemble ne font pas deux cent cinquante vers, & dont la plus longue ne lui a pas coûté une demie-heure d'application. Dira-t-on que j'ai voulu faire la baſe de ma réputation d'un travail de quinze où ſeize heures répandües ſur toute ma vie, pendant que telle de mes Odes ſacrées m'a coûté des ſemaines entieres à tourner & à polir? Certainement cette idée n'entrera jamais dans l'eſprit d'un homme raiſonable. D'ailleurs tout ouvrage de quelque nature qu'il ſoit n'eſt jamais cenſé public que lorſqu'il eſt im-

imprimé. On n'auroit gueres d'obligation à Quintilien de ſes admirables Inſtitutions, ſi elles eſtoient demeurées enſevelies dans l'oubli, & ſi le Pogge au bout de pluſieurs ſiécles n'avoit déterré un tréſor qui juſques là n'avoit eſté que fort imparfaitement connu. Il en eſt de meſme d'un mauvais Livre. Lorſqu'il devient public, ce n'eſt pas ſeulement à l'Autheur qu'on s'en doit prendre. C'eſt à celui qui en raſſemble les parties, qui le rédige en corps, qui y ajoûte du ſien, qui y fait des commentaires à ſa mode, qui en diſtribüe des copies; enfin qui le fait imprimer.

On peut dire la meſme choſe en général de tout ce qui s'appelle Satire. Celui qui la rend publique n'eſt pas moins criminel que celui qui l'a compoſée: & c'eſt pour celà que la loi de Valens & de Valentinien impoſe à celui qui fait courir un Libelle la même peine qu'à ſon Autheur. Mais ſi au contraire cette ſatire n'eſt autre choſe qu'un portrait général ou allégorique ou perſonne ne ſoit nommé, on ne peut pas dire que celui qui en eſt l'Autheur ſoit cou-

pable: mais bien le Lecteur qui en fait une application maligne, qui y donne un titre de ſa façon, ou qui y cherche des ſens & des rapports injurieux à telle ou telle perſonne. Car enfin qu'eſt ce qui caractériſe la Satire? Ce n'eſt autre choſe que le nom de ceux qu'on y attaque. Tout portrait quelque reſſemblant qu'il puiſſe eſtre n'a jamais mérité le nom de ſatire lorſque perſonne n'y eſt attaqué nommément. Autrement il faudroit traitter de libelles les Comédies les plus innocentes qui n'ont de mérite qu'à proportion de la reſſemblance des portraits avec les originaux. Il ſeroit ridicule de faire un crime à la Bruïére des portraits qui ſont en foule dans ſon Livre. Mais ceux qui en ont fait la Clef prétenduë mériteroient ſans doute un chaſtiment exemplaire s'ils eſtoient connus. Et ſi quelqu'un avoit l'impudence de faire un voïage exprès en Hollande pour faire imprimer cette Clef, & s'en vantoit publiquement dans les Gazettes, il auroit beau dire je n'en ſuis pas l'Autheur. On lui demanderoit de quel droit il s'aviſe de publier un libelle de cette nature, & il en-

encoureroit à bon droit la peine des Calomniateurs: à plus forte raiſon ſi ce meſme homme avoit eu l'inſolence d'attribüer ce libelle à un Autheur qui en ſeroit innocent.

Il y auroit beaucoup d'autres choſes à dire ſur cette matiere: mais tous ces éclairciſſemens & beaucoup d'autres trouveront leur place dans quelque autre Ecrit. Je me contenterai de dire un mot ſur ce qui regarde les piéces compriſes dans cette Edition. Elle ſeroit beaucoup plus ample ſi mon intention avoit eſté de faire un Livre, & ſi je n'avois toute ma vie regardé l'éxercice de la Poëſie, pluſtoſt comme une reſſource innocente contre l'ennui & la ſolitude que comme un métier & une occupation ſuivie. En effet tous mes amis ſçavent que loin d'eſtre tirannisé par la paſſion de rimer, j'ai ſouvent paſsé des années entiéres ſans ſonger à faire un ſeul vers, & eux meſmes m'en ont fait pluſieurs fois la guerre. Cependant comme la bonté d'un ouvrage ne ſe meſure point à ſa groſſeur, & qu'au contraire un grand livre eſt ſouvent un grand mal, je ne deſeſpérerois pas que

celui-ci ne pût mériter l'approbation des honneſtes gens, ſi j'avois eſté auſſi heureux à profiter des régles que nos anciens Maiſtres nous ont laiſſées, que j'ai eſté ſoigneux de les étudier.

Car j'avoüe ingénüement que je ne ſuis point de ceux qui meſurant l'étendüe d'un Art à l'étendüe de leurs connoiſſances, penſent qu'un Autheur doit eſtre lui-meſme ſon Légiſlateur & ſon modéle; & ſe faiſant un mérite de leur ignorance, traittent de ſtérilité le ſoin qu'un Ecrivain a pris de s'enrichir des découvertes de ceux qui l'ont précédé. Ces Meſſieurs croïent qu'il n'y a qu'à écrire à bon compte, perſuadez qu'ils feront toûjours bien pourveu qu'il faſſent autrement que ceux qui ont déjà réüſſi, & qu'au pis aller ils en ſeront quittes pour coudre à leurs Ouvrages quelque nouveau Syſtême de Poëſie tiré de leur imagination, & accommodé à leur façon d'écrire: ſans ſonger que cette conduite eſt le principe de cette rebutante uniformité qui régne dans leurs Ecrits; que le petit fonds dans lequel ils ſe renferment ne

peut

peut leur fournir aſſez d'idées pour donner à leurs ouvrages cette variété qui ſoutient l'attention d'un Lecteur; & que dans la crainte de paſſer, comme ils parlent, pour plagiaires des Anciens, ils deviennent eux-meſmes leurs propres plagiaires, c'eſt à dire les copiſtes ſouvent d'un tres mauvais Original.

Loin de me piquer comme eux de ne devoir rien qu'à moi-même, j'ai toujours crû avec Longin que l'un des plus ſeurs chemins pour arriver au ſublime eſtoit l'imitation des Ecrivains illuſtres qui ont vécu avant nous, puis qu'en effet rien n'eſt ſi propre à nous élever l'ame, & à la remplir de cette chaleur qui produit les grandes choſes, que l'admiration dont nous nous ſentons ſaiſis à la veüe des Ouvrages de ces Grands Hommes. C'eſt pourquoi ſi je n'ai pas reüſſi dans les Odes que j'ai tirées de David, je ne dois en accuſer que la foibleſſe de mon génie: car je ſuis obligé d'avoüer que ſi j'ai jamais ſenti ce que c'eſt qu'enthouſiaſme, ça eſté principalement en travaillant à ces meſmes Cantiques, que je donne ici à la teſte de mes ouvrages.

Je

Je leur ai donné le titre d'Odes à l'exemple de Racan, celui de traduction ne me paroiſſant pas convenir à une imitation auſſi libre que la mienne, qui d'un autre coſté ne s'écarte pas aſſez de ſon original pour mériter le nom de Paraphraſe. Et d'ailleurs ſi on a de l'Ode l'idée qu'on en doit avoir, & ſi on la conſidere non pas comme un aſſemblage de jolies penſées rédigées par chapitres, mais comme le véritable champ du Sublime & du Pathétique, qui ſont les deux grands reſſorts de la Poëſie, il faut convenir que nul Ouvrage ne mérite ſi bien le nom d'Odes que les Pſeaumes de David. Car ou peut on trouver ailleurs rien de plus divin, ni ou l'inſpiration ſe faſſe mieux ſentir; rien dis-je de plus propre à enlever l'eſprit & en meſme tems à remüer le cœur? Quelle abondance d'images! quelle variété de figures! quelle hauteur d'expreſſion! quelle foule de grandes choſes, dites s'il ſe peut d'une maniere encor plus grande! Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que tous les Hommes ont admiré ces précieux reſtes de l'Antiquité prophane ou on entrevoit quelques traits

de

de cette lumiere & de cette majeſté qui éclate dans les Cantiques ſacrés; & quelques beaux raiſonnemens qu'on puiſſe étaler, on ne détruira pas cette admiration, tant qu'on n'aura à leur oppoſer que des amplifications de Collége, jettées toutes pour ainſi dire dans le meſme moule, & ou tout ſe reſſemble, par ce que tout y eſt dit du meſme ton & exprimé de la meſme maniere: ſemblables à ces figures, qui ont un nom particulier parmi les Peintres, & qui n'eſtant touchées qu'avec une ſeule couleur ne peuvent jamais avoir une véritable beauté, parce que l'ame de la peinture leur manque: je veux dire le coloris.

Je me ſuis attaché ſur toutes choſes à éviter cette monotonie dans mes Odes du ſecond Livre, que j'ai variées à l'exemple d'Horace ſur lequel j'ai taſché de me former, comme luimeſme s'eſtoit formé ſur les anciens Lyriques. Ce ſecond Livre eſt ſuivi d'une autre eſpéce d'Odes toute nouvelle parmi nous, mais dont il ſeroit aiſé de trouver des exemples dans l'Antiquité. Les Italiens les nomment *Cantates*, par-

ce

ce qu'elles ſont particuliérement affectées au chant. Ils ont coutume de les partager en trois récits coupez par autant d'airs de mouvement, ce qui les oblige à diverſifier les meſures de leurs ſtrophes, dont les vers ſont tantoſt plus longs & tantoſt plus courts, comme dans les chœurs des anciennes Tragédies, & dans la pluſpart des Odes de Pindare. J'avois entendu quelques unes de ces *Cantates*, & celà me donna envie d'eſſaïer ſi on ne pourroit point à l'imitation des Grecs reconcilier l'Ode avec le chant. Mais comme je n'avois point d'autre modéle que les Italiens, à qui il arrive ſouvent auſſi bien qu'à nous autres François, de ſacrifier la raiſon à la commodité des Muſiciens, je m'apperceus après en avoir fait quelques unes, que je perdois du coſté des Vers, ce que je gagnois du coſté de la Muſique, & que je ne ferois rien qui vaille tant que je me contenterois d'entaſſer de vaines phraſes Poëtiques les unes ſur les autres, ſans deſſein ni ſans liaiſon. C'eſt ce qui me fit venir la penſée de donner une forme à ces petits Poëmes, en les renfermant dans une Allégorie exacte

exacte dont les récits fiſſent le corps, & les airs chantans l'ame ou l'application. Je choiſis parmi les Fables anciennes celles que je crûs le plus propres à mon deſſein, car toute hiſtoire fabuleuſe n'eſt pas propre à eſtre allégoriée, & cette maniere me reüſſit aſſez pour donner envie à pluſieurs Autheurs de travailler ſur le meſme plan. De ſçavoir ſi ce plan eſt le meilleur que j'euſſe pû choiſir, c'eſt ce qu'il ne me convient pas de décider, parce qu'en matiére de Nouveautez rien n'eſt ſi trompeur qu'une premiére vogue, & qu'il n'y a jamais que le tems qui puiſſe apprécier leur mérite, & le réduire à ſa juſte valeur.

Quant à mes Epiſtres, je les ai travaillées avec la meſme application que mes autres Ouvrages, & j'y ai meſme donné d'autant plus de ſoin, qu'aïant à y parler de moi en pluſieurs endroits, il falloit relever en quelque ſorte la petiteſſe de la matiére par les agrémens de la diction. On pourra voir par quelques unes de ces Piéces qui ſont faites il y a pluſieurs années, que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſuis en

butte aux noirceurs de ces honneſtes Meſſieurs dont je parle au commencement de cette Préface, & que je ſçai il y a longtems dequoi ils ſont capables. Du reſte je me ſuis aſſujetti dans ces Epitres auſſi bien que dans les Allégories & les Epigrammes qui ſuivent, à une meſure de vers qui avoit eſté aſſez négligée pendant tout le Siécle paſſé, & qui eſt pourtant la plus convenable de toutes au ſtile naïf & à la narration: ce qu'il me ſeroit aiſé de prouver, ſi je ne craignois d'ennuïer le Lecteur par un détail d'obſervations dont il n'a que faire. Ce n'eſt pas que je prétende par là que toutes les graces de ce ſtile dont Marot nous a laiſſé un ſi excellent modéle, ſoient uniquement renfermées dans la meſure de ſes Vers, & dans le langage de ſon temps. Ce ſeroit rendre très aiſée une choſe très difficile. Mais il eſt certain qu'avec le génie qui ne s'aquiert point, cette eſpece de mécanique dont l'uſage eſt facile à aquerir contribüe fort à l'élégance d'un Ouvrage, & que c'eſt ſouvent la contrainte apparente de la meſure & de l'arrangement des rimes, qui donne

au ſtile cet air de liberté que n'ont point les Vers les plus libres, & les plus faciles à faire.

Voilà ce que j'avois à dire en general ſur les Ouvrages qui compoſent cette Edition. J'y ai ajouté à la fin quelques Poëſies de différens caractéres, qui n'ont pû trouver leur place dans le rang des autres, & qui toutes enſemble font un Recüeil complet de tout ce que j'ai jamais fait de Vers un peu ſupportables pendant que je m'en ſuis meſlé. J'en excepte toujours ceux que j'ai dit, auſſi bien qu'une petite Allégorie qui a eu le ſort des autres piéces que je n'ai point données, c'eſt à dire de courir le monde malgré moi, & toute différente de ce que je l'ai faite il y a plus de quinze ans. Je l'avois intitulée *Le Maſque de Laverne*, qui eſt le ſeul titre qu'elle puiſſe avoir, & je proteſte ici que celui qu'on a ſubſtitué à la place n'eſt point de mon invention, & n'a eſté imaginé que par les ennemis d'une perſonne avec qui j'eſtois brouillé en ce tems là, & qui certainement ne reſſemble en aucune façon au fantoſme qui y eſt dépeint. C'eſt la ſeule raiſon qui m'empeſche de

la faire imprimer, quelque intéreſt que je pûſſe avoir à la faire paroiſtre comme elle eſt effectivement. Mais je croirois me faire tort ſi je laiſſois échaper cette occaſion de rendre juſtice au mérite d'un homme qui depuis dix ans m'a non ſeulement donné toutes les marques d'une reconciliation parfaite: mais qui dans un temps ou la pluſpart de ceux qui ſe diſoient mes amis ont crû qu'il eſtoit du bon air de ſe liguer contre moi, s'eſt comporté à mon égard d'une maniere ſi noble, ſi ferme & ſi généreuſe, que je me ſens obligé de le regarder toute ma vie non pas ſimplement comme un très galant homme, mais comme un des plus rares & des plus vertueux amis qu'il y ait au monde. * *Qui enim utrâque in re, gravem, conſtantem, ſtabilem ſe in amicitiâ præſtiterit, hunc ex maximè raro hominum genere judicare debemus, & pænè divino.*

* Cic. de Amicitiâ.

AVER-

AVERTISSEMENT

TOUCHANT LA PRÉSENTE EDITION.

LES nouveaux Ouvrages que je donne ici au Public eſtant du meſme genre que ceux qui ont déjà paru de moi, j'ai crû qu'il ſeroit mieux de les ranger comme j'ai fait chacun dans leur claſſe, que d'en faire un volume ſéparé. Je me flatte qu'ils achéveront de mettre les Lecteurs les moins éclairez en état de juger de la différence qu'il y a entre ma maniere d'écrire, & le ſtile des impertinens ouvrages qu'on a trouvé bon de m'attribuer dans les Editions ou je n'ai point eu de part. Celle ci comprend tout ce que j'ai jamais fait de Vers, à l'exception de trente quatre Epigrammes & de deux Operas, qui n'eſtant que des avortons d'un âge ſans expérience n'auroient jamais dû voir le jour, ſi ceux qui les ont tirez de l'oubli ou je les avois condamnez, avoient bien

la faire imprimer, quelque intéreſt que je pûſſe avoir à la faire paroiſtre comme elle eſt effectivement. Mais je croirois me faire tort ſi je laiſſois échaper cette occaſion de rendre juſtice au mérite d'un homme qui depuis dix ans m'a non ſeulement donné toutes les marques d'une reconciliation parfaite: mais qui dans un temps ou la pluſpart de ceux qui ſe diſoient mes amis ont crû qu'il eſtoit du bon air de ſe liguer contre moi, s'eſt comporté à mon égard d'une maniere ſi noble, ſi ferme & ſi généreuſe, que je me ſens obligé de le regarder toute ma vie non pas ſimplement comme un très galant homme, mais comme un des plus rares & des plus vertueux amis qu'il y ait au monde. * *Qui enim utrâque in re, gravem, conſtantem, ſtabilem ſe in amicitiâ præſtiterit, hunc ex maximè raro hominum genere judicare debemus, & pænè divino.*

* Cic. de Amicitiâ.

AV·ER-

AVERTISSEMENT

TOUCHANT LA PRÉSENTE EDITION.

LES nouveaux Ouvrages que je donne ici au Public eſtant du meſme genre que ceux qui ont déjà paru de moi, j'ai crû qu'il ſeroit mieux de les ranger comme j'ai fait chacun dans leur claſſe, que d'en faire un volume ſéparé. Je me flatte qu'ils achéveront de mettre les Lecteurs les moins éclairez en état de juger de la différence qu'il y a entre ma maniere d'écrire, & le ſtile des impertinens ouvrages qu'on a trouvé bon de m'attribuer dans les Editions ou je n'ai point eu de part. Celle ci comprend tout ce que j'ai jamais fait de Vers, à l'exception de trente quatre Epigrammes & de deux Operas, qui n'eſtant que des avortons d'un âge ſans expérience n'auroient jamais dû voir le jour, ſi ceux qui les ont tirez de l'oubli ou je les avois condamnez, avoient bien

voulu ſe ſouvenir du reſpect qu'ils devoient auſſi bien que moi au Public. Je leur pardonne de ne m'avoir pas aſſez eſtimé pour croire ces écrits indignes de moi: mais les honneſtes gens ne leur pardonneront jamais d'avoir crû ces meſmes écrits dignes d'eux, quelque différens qu'ils ſoient par le tour & par le ſtile, des plattes groſſiéretez qu'il y ont ajoutées, & qu'ils ont voulu faire paſſer ſous mon nom. Quoi qu'il en ſoit l'envie qu'ils ont eüe de m'humilier par là ne leur a point réüſſi; puiſque d'un coſté ces piéces de comparaiſon produites à deſſein de ſurprendre le Public, eſtoient le moïen le plus infaillible de le deſabuſer; & que d'autre part rien ne me coute moins que l'aveu de mes fautes, perſuadé que les plus habiles ſe ſont inſtruits par les leurs, & qu'un Homme ſage ni un bon Ecrivain, n'ont jamais eſté l'ouvrage d'un jour. *Magiſter hodiernus hèſternus error.*

ODES

O D E S.

L I V R E I.

TIRE' DES PSEAUMES.

voulu ſe ſouvenir du reſpect qu'ils devoient auſſi bien que moi au Public. Je leur pardonne de ne m'avoir pas aſſez eſtimé pour croire ces écrits indignes de moi: mais les honneſtes gens ne leur pardonneront jamais d'avoir crû ces meſmes écrits dignes d'eux, quelque différens qu'ils ſoient par le tour & par le ſtile, des plattes groſſiéretez qu'il y ont ajoutées, & qu'ils ont voulu faire paſſer ſous mon nom. Quoi qu'il en ſoit l'envie qu'ils ont eüe de m'humilier par là ne leur a point réüſſi; puiſque d'un coſté ces piéces de comparaiſon produites à deſſein de ſurprendre le Public, eſtoient le moïen le plus infaillible de le deſabuſer; & que d'autre part rien ne me coute moins que l'aveu de mes fautes, perſuadé que les plus habiles ſe ſont inſtruits par les leurs, & qu'un Homme ſage ni un bon Ecrivain, n'ont jamais eſté l'ouvrage d'un jour. *Magiſter hodiernus heſternus error.*

ODES

ODES.

LIVRE I.

TIRE' DES PSEAUMES.

ODES.

LIVRE I.

ODE I.

TIREE DU PSEAUME 14.

Caractere de l'Homme juſte.

SEigneur, dans ta Gloire adorable
Quel mortel eſt digne d'entrer?
Qui pourra, Grand Dieu, pénétrer
Ce Sanctuaire impénétrable
Où tes Saints inclinez, d'un œil reſpectueux
Contemplent de ton front l'éclat majeſtueux?

Ce ſera celui qui du Vice
Evite le ſentier impur:
Qui marche d'un pas ferme & ſur
Dans le chemin de la Juſtice;
Attentif & fidele à diſtinguer ſa voix:
Intrépide & ſévere à maintenir ſes loix.

Ce ſera celui dont la bouche
Rend hommage à la Verité:
Qui ſous un air d'humanité
Ne cache point un cœur farouche;
Et qui par des diſcours faux & calomnieux
Jamais à la Vertu n'a fait baiſſer les yeux.

Celui devant qui le Superbe
Enflé d'une vaine ſplendeur
Paroit plus bas dans ſa grandeur
Que l'inſecte caché ſous l'herbe:
Qui bravant du Méchant le faſte couronné,
Honore la Vertu du Juſte infortuné.

Celui,

Celui, dis-je, dont les promeſſes
Sont un gage toûjours certain:
Celui qui d'un infame gain
Ne ſçait point groſſir ſes richeſſes:
Celui qui ſur les dons du Coupable puiſſant
N'a jamais décidé du ſort de l'Innocent.

Qui marchera dans cette voïe,
Comblé d'un éternel bonheur
Un jour des Elûs du Seigneur
Partagera la ſainte joïe;
Et les frémiſſemens de l'Enfer irrité
Ne pourront faire obſtacle à ſa felicité.

ODE

ODE II.

TIREE DU PSEAUME 18.

Mouvemens d'une Ame qui s'éleve à la connoiſſance de Dieu par la contemplation de ſes Ouvrages.

LES Cieux inſtruiſent la Terre
A réverer leur Auteur.
Tout ce que leur globe enferre
Célébre un Dieu Createur.
Quel plus ſublime Cantique
Que ce concert magnifique
De tous les céleſtes corps?
Quelle grandeur infinie?
Quelle divine harmonie
Réſulte de leurs accords?

De ſa puiſſance immortéle
Tout parle, tout nous inſtruit.
Le jour au jour la revéle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand & ſuperbe Ouvrage
N'eſt point pour l'homme un langage
Obſcur & myſterieux.
Son admirable ſtructure
Eſt la voix de la Nature
Qui ſe fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voute
Il a placé de ſes mains
Ce Soleil qui dans ſa route
Eclaire tous les Humains.
Environné de lumiere,
Cet Aſtre ouvre ſa carriere
Comme un Epoux glorieux,
Qui dès l'Aube matinale
De ſa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.

L'Univers

L'Univers à ſa preſence
Semble ſortir du néant.
Il prend ſa courſe, il s'avance
Comme un ſuperbe Géant
Bientôt ſa marche féconde
Embraſſe le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit.
Et par ſa chaleur puiſſante
La Nature languiſſante
Se ranime & ſe nourrit.

O que tes œuvres ſont belles,
Grand Dieu, quels ſont tes bienfaits!
Que ceux qui te ſont fideles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inſpire la joïe:
Elle aſſure nôtre voïe:
Elle nous rend triomphans:
Elle éclaire la Jeuneſſe;
Et fait briller la Sageſſe
Dans les plus foibles Enfans.

Sou-

Soutien ma foi chancelante,
Dieu puiſſant, inſpire moi
Cette crainte vigilante
Qui fait pratiquer ta Loi.
Loi ſainte, Loi deſirable,
Ta richeſſe eſt préferable
A la richeſſe de l'Or;
Et ta douceur eſt pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compoſe ſon cher tréſor.

Mais ſans tes clartez ſacrées,
Qui peut connoiſtre, Seigneur,
Les foibleſſes égarées
Dans les replis de ſon cœur?
Prête-moy tes feux propices.
Vien m'aider à fuïr les vices
Qui s'attachent à mes pas.
Vien conſumer par ta flame
Ceux que je vois dans mon ame,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triſte eſclavage
Tu viens dégager mes ſens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours ſeront innocens.
J'irai puiſer ſur ta trace
Dans les ſources de ta Grace.
Et de ſes eaux abbreuvé,
Ma gloire fera connaître
Que le Dieu qui m'a fait naître
Eſt le Dieu qui m'a ſauvé.

ODE

ODE III.

TIREE DU PSEAUME 48.

Sur l'aveuglement des hommes du ſiécle.

QU'uax accens de ma voix la Terre ſe réveille.
Rois, ſoyez attentifs: Peuples ouvrez l'oreille:
Que l'Univers ſe taiſe, & m'écoute parler.
Mes chants vont ſeconder les accords de ma Lire,
L'Eſprit ſaint me pénetre, il m'échaufe, & m'inſpire
Les grandes veritez que je vais réveler.

L'Homme en ſa propre force a mis ſa confiance.
Ivre de ſes grandeurs, & de ſon opulence,
L'Eclat de ſa fortune enfle ſa vanité.
Mais ô moment terrible! ô jour épouvantable
Ou la Mort ſaiſira ce fortuné coupable
Tout chargé des liens de ſon iniquité.

Que deviendront alors, répondez Grands du monde,
Que deviendront ces biens ou voſtre eſpoir ſe fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuſe moiſſon?
Sujets, Amis, Parens tout deviendra ſtérile;
Et dans ce jour fatal l'Homme à l'Homme inutile
Ne paîra point à Dieu le prix de ſa rançon.

Vous avez veu tomber les plus illuſtres Teſtes.
Et vous pourriez encore, inſenſez que vous eſtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la Mort?
Non non, tout doit franchir ce terrible paſſage.
Le Riche, & l'Indigent, l'Imprudent & le Sage,
Sujets à même loi, ſubiſſent même ſort.

D'avides Etrangers tranſportez d'allegreſſe
Engloutiſſent deja toute cette Richeſſe,
Ces Terres, ces Palais de vos noms ennoblis.
Et que vous reſte-t-il en ces momens ſuprêmes?
Un ſépulchre funébre, ou vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit ſerez enſevelis.

Les Hommes éblouïs de leur honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces veritez perdu le ſouvenir.
Pareils aux animaux farouches & ſtupides,
Les loix de leur inſtinct ſont leurs uniques guides,
Et pour eux le preſent paroit ſans avenir.

Un précipice affreux devant eux ſe préſente,
Mais toujours leur raiſon ſoumiſe & complaiſante
Au devant de leurs yeux met un voile impoſteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes
Où la cruelle Mort les prenant pour victimes
Frappe ces vils Troupeaux dont elle eſt le Paſteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir uſurpé, ces reſſorts politiques,
Dont le Juſte autrefois ſentit le poids fatal.
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture;
Et Dieu de ſa juſtice appaiſant le murmure
Livrera ces Méchans au pouvoir infernal.

Juſtes,

Juſtes, ne craignez point le vain pouvoir des Hommes.
Quelque élevez qu'ils ſoient, ils ſont ce que nous ſommes.
Si vous eſtes mortels, ils le ſont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs paſſageres,
Il faut mêler ſa cendre aux cendres de ſes Peres:
Et c'eſt le même Dieu qui nous jugera tous.

ODE

ODE IV.

TIRE'E DU PSEAUME 57.

Contre les Hypocrites.

SI la loi du Seigneur vous touche:
Si le menſonge vous fait peur:
Si la juſtice en voſtre cœur
Régne auſſi bien qu'en voſtre bouche;
Parlez, Fils des Hommes, pourquoi
Faut il qu'une haine farouche
Préſide aux jugemens que vous lancez ſur moi?

C'eſt vous de qui les mains impures
Trament le tiſſu déteſté
Qui fait trébucher l'Equité
Dans le piége des impoſtures.
Lâches aux cabales vendus:
Artiſans de fourbes obſcures,
Habiles ſeulement à noircir les Vertus.

L'Hy-

L'Hypocrite en fraudes fertile,
Dès l'enfance eſt paîtri de fard.
Il ſçait colorer avec art
Le fiel que ſa bouche diſtile;
Et la morſure du ſerpent
Eſt moins aiguë & moins ſubtile
Que le venin caché que ſa langue répand.

En vain le Sage les conſeille,
Ils ſont infléxibles & ſourds.
Leur cœur s'aſſoupit aux diſcours
De l'Equité qui les réveille;
Plus inſenſibles & plus froids
Que l'Aſpic qui ferme l'oreille
Aux ſons mélodieux d'une touchante voix.

Mais de ces langues diffamantes
Dieu ſaura vanger l'Innocent.
Je le verrai ce Dieu puiſſant
Foudroyer leurs teſtes fumantes.
Il vaincra ces Lions ardens,
Et dans leurs gueules écumantes
Il plongera ſa main & briſera leurs dents.

Ainſi

Ainſi que la vague rapide
D'un torrent qui roule à grand bruit
Se diſſipe & s'évanoüit
Dans le ſein de la terre humide:
Ou comme l'airain enflammé
Fait fondre la cire fluide
Qui bouïllonne à l'aſpect du braſier allumé:

Ainſi leurs grandeurs éclipſées
S'anéantiront à nos yeux.
Ainſi la juſtice des Cieux
Confondra leurs lâches penſées.
Leurs dards deviendront impuiſſans,
Et de leurs pointes émouſſées
Ne pénetreront plus le ſein des innocens.

Avant que leurs tiges célebres
Puiſſent pouſſer des rejettons,
Eux mêmes triſtes avortons
Seront cachez dans les ténebres.
Et leur ſort deviendra pareil
Au ſort de ces Oiſeaux funebres
Qui n'oſent ſoûtenir les regards du Soleil.

C'eſt alors que de leur diſgrace
Les Juſtes riront à leur tour:
C'eſt alors que viendra le jour
De punir leur ſuperbe audace;
Et que ſans paroître inhumains
Nous pourrons extirper leur Race,
Et laver dans leur ſang nos innocentes mains.

Ceux qui verront cette vangeance
Pourront dire avec verité
Que l'Injuſtice & l'Equité
Tour à tour ont leur recompenſe;
Et qu'il eſt un Dieu dans les Cieux
Dont le bras ſoutient l'Innocence
Et confond des Méchans l'orgueïl ambitieux.

ODE V.

TIRE'E DU PSEAUME 71.

Idée de la veritable grandeur des Rois.

O Dieu qui par un choix propice
Daignâtes élire entre tous
Un Homme qui fut parmi nous
L'Oracle de voſtre Juſtice:
Inſpirez à ce jeune Roi,
Avec l'amour de voſtre loi
Et l'horreur de la violence,
Cette clairvoïante Equité
Qui de la fauſſe vraiſemblance
Sçait diſcerner la Verité.

Que par des jugemens ſévéres
Sa voix aſſure l'Innocent:
Que de ſon Peuple gémiſſant
Sa main ſoulage les miſéres:
Que jamais le Menſonge obſcur
Des pas de l'homme libre & pur,
N'oſe à ſes yeux ſouïller la trace:
Et que le Vice faſtueux
Ne ſoit point aſſis à la place
Du Mérite humble & vertueux.

Ainſi du plus haut des Montagnes
La Paix & tous les dons des Cieux
Comme un fleuve délicieux
Viendront arroſer nos Campagnes.
Son Regne à ſes Peuples chéris
Sera ce qu'aux champs défleuris
Eſt l'eau que le Ciel leur envoïe;
Et tant que luira le Soleil
L'Homme plein d'une ſainte joïe
Le benira dès ſon réveïl.

Son Thrône deviendra l'azile
De l'Orphelin perſecuté:
Son équitable auſterité
Soutiendra le foible Pupile.
Le Pauvre ſous ce Défenſeur
Ne craindra plus que l'Oppreſſeur
Lui raviſſe ſon heritage;
Et le Champ qu'il aura ſemé
Ne deviendra plus le partage
De l'Uſurpateur affamé.

Ses dons verſez avec juſtice,
Du pâle Calomniateur,
Ni du ſervile Adulateur
Ne nourriront point l'avarice.
Pour Eux ſon front ſera glacé.
Le zéle desintereſſé
Seul digne de ſa confidence,
Fera renaître pour jamais
Les délices & l'abondance,
Inſéparables de la Paix.

Alors ſa juſte renommée
Repándüe au delà des Mers
Juſqu'aux deux bouts de l'Univers
Avec éclat ſera ſemée.
Ses Ennemis humiliez
Mettront leur orgüeil à ſes piez:
Et des plus éloignez rivages
Les Rois frappez de ſa grandeur,
Viendront par de riches hommages
Briguer ſa puiſſante faveur.

Ils diront: Voilà le modéle
Que doivent ſuivre tous les Rois.
C'eſt de la ſainteté des loix
Le protecteur le plus fidéle.
L'Ambitieux immoderé
Et des eaux du Siécle enivré
N'oſe paroître en ſa préſence:
Mais l'Humble reſſent ſon appui;
Et les larmes de l'Innocence
Sont précieuſes devant lui.

De ſes triomphantes années
Le Tems reſpectera le cours,
Et d'un long ordre d'heureux jours
Ses vertus ſeront couronnées.
Ses Vaiſſeaux par les vents pouſſez,
Vogueront des climats glacez
Aux bords de l'ardente Lybie:
La Mer enrichira ſes ports
Et pour lui l'heureuſe Arabie
Epuiſera tous ſes Tréſors.

Tel qu'on voit la teſte chenüe
D'un Cheſne autrefois arbriſſeau
Egaler le plus haut rameau
Du Cédre caché dans la nüe:
Tel croiſſant toujours en grandeur
Il égalera la ſplendeur
Du Potentat le plus ſuperbe;
Et ſes redoutables Sujets
Se multiplieront comme l'herbe
Autour des humides marets.

Qu'il

Qu'il vive, & que dans leur mémoire
Les Rois lui dreſſent des Autels.
Que les cœurs de tous les Mortels
Soient les monuments de ſa gloire.
Et vous, ô Maître des Humains,
Qui de vos bienfaiſantes mains
Formez les Monarques célebres;
Montrez vous à tout l'Univers;
Et daignez chaſſer les ténebres
Dont nos foibles yeux ſont couverts.

ODE

ODE VI.

TIRE'E DU PSEAUME 75.

Et appliquée à la derniere guerre des Turcs.

Quelle eſt la veritable reconnoiſſance que Dieu exige des Hommes.

LE Seigneur eſt connu dans nos Climats paiſibles.
Il habite avec nous; & ſes ſecours viſibles
Ont de ſon Peuple heureux prévenu les ſouhaits.
Ce Dieu, de ſes faveurs nous comblant à toute heure,
A fait de ſa demeure
La demeure de Paix.

Du haut de la Montagne ou ſa grandeur réſide
Il a briſé la lance & l'épée homicide
Sur qui l'Impiété fondoit ſon ferme appui.
Le Sang des Etrangers a fait fumer la terre;
Et le feu de la guerre
S'eſt éteint devant lui.

Une affreuſe clarté dans les airs répandüe
A jetté la fraïeur dans leur Troupe éperdüe,
Par l'effroi de la mort ils ſe ſont diſſipez:
Et l'éclat foudroïant des lumieres céleſtes
A diſperſé leurs reſtes
Aux glaives échappez.

Inſenſez! qui remplis d'une vapeur légére,
Ne prenez pour conſeil qu'une ombre menſongére
Qui vous peint des tréſors chimériques & vains:
Le réveil ſuit de près vos trompeuſes ivreſſes;
Et toutes vos richeſſes
S'écoulent de vos mains.

L'Ambition guidoit vos Eſcadrons rapides.
Vous dévoriez déja dans vos courſes avides
Toutes les Régions qu'éclaire le Soleil.
Mais le Seigneur ſe leve: il parle; & ſa menace
Convertit voſtre audace
En un morne ſommeil.

O Dieu! que ton pouvoir eſt grand & redoutable!
Qui pourra ſe cacher au trait inévitable
Dont tu pourſuis l'Impie au jour de ta fureur?
A punir les Méchans ta colere fidelle
Fait marcher devant elle
La Mort & la Terreur.

Contre ces Inhumains tes jugemens auguſtes
S'élevent pour ſauver les Humbles & les Juſtes
Dont le cœur devant Toi s'abaiſſe avec reſpect.
Ta juſtice paroît, de feux étincelante;
Et la Terre tremblante
S'arreſte à ton aſpect.

Mais ceux pour qui ton bras opére ces miracles
N'en cüeilleront le fruit, qu'en ſuivant tes oracles,
En beniſſant ton nom, en pratiquant ta Loi.
Quel encens eſt plus pur qu'un ſi ſaint exercice?
Quel autre ſacrifice
Seroit digne de Toi?

Ce ſont là les préſens, Grand Dieu, que tu demandes.
Peuples, ce ne ſont point vos pompeuſes offrandes
Qui le peuvent païer de ſes dons immortels.
C'eſt par une humble Foi, c'eſt par un Amour tendre
Que l'Homme peut prétendre
D'honorer ſes Autels.

Venez donc adorer le Dieu ſaint & terrible.
Qui vous a délivrez par ſa force invincible
Du joug que vous avez redouté tant de fois:
Qui d'un ſouffle, détruit l'orgueilleuſe licence,
Releve l'Innocence,
Et terraſſe les Rois.

ODE VII.

TIRE'E DU PSEAUME 90.

Que rien ne peut troubler la tranquilité de ceux qui s'aſſurent en Dieu.

CElui qui mettra ſa vie
Sous la garde du Tres haut,
Repouſſera de l'Envie
Le plus dangereux aſſaut.
Il dira: Dieu redoutable
C'eſt dans ta force indomtable
Que mon eſpoir eſt remis:
Mes jours ſont ta propre cauſe;
Et c'eſt Toi ſeul que j'oppoſe
A mes jaloux Ennemis.

Pour

Pour moi dans ce ſeul aſile
Par ſes ſecours tout puiſſans
Je brave l'orgueil ſtérile
De mes Rivaux frémiſſans.
En vain leur fureur m'aſſiége.
Sa Juſtice romt le piége
De ces Chaſſeurs obſtinez.
Elle confond leur adreſſe,
Et garantit ma foibleſſe
De leurs dards empoiſonnez.

O Toi que ces cœurs féroces
Comblent de crainte & d'ennui,
Contre leurs complots atroces
Ne cherche point d'autre appui.
Que ſa Verité propice
Soit contre leur artifice
Ton plus invincible mur.
Que ſon aîle tutelaire
Contre leur âpre colere
Soit ton rempart le plus ſûr.

Ainſi mépriſant l'atteinte
De leurs traits les plus perçans,
Du froid poiſon de la crainte
Tu verras tes jours exemts:
Soit que le Jour ſur la Terre
Vienne éclairer de la Guerre
Les implacables fureurs;
Ou ſoit que la Nuit obſcure
Répande dans la Nature
Ses ténébreuſes horreurs.

Mais que vois-je? quels abîmes
S'entrouvrent autour de moi?
Quel déluge de Victimes
S'offre à mes yeux pleins d'effroi?
Qu'elle épouvantable image
De morts, de ſang, de carnage
Frappe mes regards tremblans?
Et quels glaives inviſibles
Percent de coups ſi terribles
Ces corps pâles & ſanglans?

Mon cœur, ſois en aſſurance,
Dieu ſe ſouvient de ta foi.
Les fléaux de ſa vangeance
N'approcheront point de toi.
Le Juſte eſt invulnerable.
De ſon bonheur immuable
Les Anges ſont les garans,
Et toûjours leurs mains propices
A travers les précipices
Conduiſent ſes pas errans.

Dans les routes ambiguës
Du Bois le moins fréquenté,
Parmi les ronces aiguës
Il chemine en liberté.
Nul obſtacle ne l'arreſte.
Ses pieds écraſent la teſte
Du Dragon & de l'Aſpic.
Il affronte avec courage
La dent du Lion ſauvage
Et les yeux du Baſilic.

Si quelques vaines foibleſſes
Troublent ſes jours triomphans,
Il ſe ſouvient des promeſſes
Que Dieu fait à ſes Enfans.
A celui qui m'eſt fidele,
Dit la Sageſſe éternelle,
J'aſſurerai mes ſecours.
Je raffermirai ſa voïe:
Et dans des torrens de joïe
Je ferai couler ſes jours.

Dans ſes fortunes diverſes
Je viendrai toujours à lui:
Je ſerai dans ſes traverſes
Son inſéparable appui:
Je le comblerai d'années
Paiſibles & fortunées,
Je benirai ſes deſſeins:
Il vivra dans ma memoire;
Et partagera la gloire
Que je réſerve à mes Saints.

ODE VIII.

TIRE'E DU PSEAUME 96.

Et appliquée au Jugement dernier.

Miſere des Reprouvez. Felicité des Eleus.

PEuples élevez vos concerts.
Pouſſez des cris de joïe & des chants de victoire.
Voici le Roi de l'Univers
Qui vient faire éclater ſon triomphe & ſa gloire.

La Juſtice & la Verité
Servent de fondemens a ſon thrône terrible.
Une profonde obſcurité
Aux regards des Humains le rend inacceſſible.

Les éclairs, les feux dévorans
Font luire devant lui leur flâme étincelante;
Et ſes Ennemis expirans
Tombent de toutes parts ſous ſa foudre brûlante.

Pleine d'horreur & de reſpect
La Terre a treſſailli ſur ſes voutes briſées.
Les Monts fondus à ſon aſpect
S'écoulent dans le ſein des ondes embraſées.

De ſes Jugemens redoutez
La Trompete céleſte a porté le meſſage;
Et dans les airs épouvantez
En ces terribles mots ſa voix s'ouvre un paſſage;

Soïez à jamais confondus
Adorateurs impurs de profanes Idoles;
Vous qui par des vœux deffendus
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Miniſtres de mes volontez
Anges, ſervez contre eux ma fureur vangereſſe.
Vous, mortels que j'ai rachetez,
Redoublez à ma voix vos concerts d'allegreſſe.

C'eſt moi qui du plus haut des Cieux
Du Monde que j'ai fait regle les deſtinées :
C'eſt moi qui briſe ſes faux Dieux.
Miſerables joüets des vents & des années.

Par ma préſence raffermis
Mepriſez du Méchant la haine & l'artifice
L'Ennemi de vos Ennemis
A détourné ſur eux les traits de leur malice.

Conduits par mes vives clartez
Vous n'avez écouté que mes loix adorables.
Jouïſſez des félicitez
Qu'ont merité pour vous mes bontez ſecourables.

Venez donc, venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble reconnoiſſance,
Et par un reſpect plein d'amour
Sanctifiez en Moi voſtre réjouïſſance.

ODE IX.

TIRE'E DU PSEAUME 119.

Contre les Calomniateurs.

DAns ces jours deſtinez aux larmes,
Ou mes Ennemis en fureur
Aiguiſoient contre moi les armes
De l'Impoſture & de l'Erreur:
Lors qu'une coupable licence
Empoiſonnoit mon innocence,
Le Seigneur fut mon ſeul recours:
J'implorai ſa toute puiſſance,
Et ſa main vint à mon ſecours.

O Dieu qui punis les outrages
Que reçoit l'humble Verité,
Vange-toi; détrui les ouvrages
De ces lévres d'iniquité.
Et confonds cet Homme parjure
Dont la bouche non moins impure
Publie avec légéreté
Les menſonges que l'Impoſture
Invente avec malignité.

Quel rampart, quelle autre barriere
Pourra deffendre l'Innocent
Contre la fraude meurtriere
De l'Impie adroit & puiſſant?
Sa langue aux feintes préparée
Reſſemble à la fléche acérée
Qui part & frappe en un moment.
C'eſt un feu leger dès l'entrée,
Que ſuit un long embrazement.

Hélas dans quel climat ſauvage,
Ai-je ſi longtems habité!
Quel éxil! quel affreux rivage
Quels aziles d'impiété!
Cedar ou la Fourbe & l'Envie
Contre ma Vertu pourſuivie
Se déchainerent ſi longtems,
A quels maux ont livré ma vie
Tes ſacriléges Habitans!

J'ignorois la trame inviſible
De leurs pernicieux forfaits.
Je vivois tranquile & paiſible
Chez les Ennemis de la Paix.
Et lors qu'exemt d'inquietude,
Je faiſois mon unique étude
De ce qui pouvoit les flatter,
Leur déteſtable ingratitude
S'armoit pour me perſécuter.

ODE X.

TIRE'E DU PSEAUME 148.

Image du bonheur temporel des Mechans.

BEni ſoit le Dieu des Armées,
Qui donne la force à mon bras,
Et par qui mes mains ſont formées
Dans l'art pénible des Combats.
De ſa clémence inépuiſable
Le ſecours promt & favorable
A fini mes oppreſſions;
En lui, j'ai trouvé mon azile,
Et par lui d'un Peuple indocile
J'ai diſſipé les factions.

Qui

Qui ſuis-je, vile créature?
Qui ſuis-je, Seigneur? Et pourquoi
Le Souverain de la Nature
S'abbaiſſe-t-il juſques à moi?
L'Homme en ſa courſe paſſagére
N'eſt rien qu'une vapeur legére
Que le Soleil fait diſſiper.
Sa clarté n'eſt qu'une nuit ſombre:
Et ſes jours paſſent comme une ombre
Que l'œil ſuit, & voit échaper.

Mais quoi? les perils qui m'obſédent
Ne ſont point encore paſſez.
De nouveaux Ennemis ſuccédent
A mes Ennemis terraſſez.
Grand Dieu, c'eſt Toi que je réclame,
Leve ton bras, lance ta flame,
Abbaiſſe la hauteur des Cieux:
Et vien ſur leur voûte enflammée
D'une main de foudres armée
Frapper ces Monts audacieux.

Objet de mes humbles Cantiques
Seigneur, je t' adreſſe ma voix.
Toi dont les promeſſes antiques
Furent toujours l'eſpoir des Rois;
Toi de qui les ſecours propices
A travers tant de précipices
M'ont toujours garanti d'effroi:
Conſerve aujourd'hui ton ouvrage,
Et daigne détourner l'orage
Qui s'appreſte à fondre ſur moi.

Arrête cet affreux déluge
Dont les flots vont me ſubmerger.
Sois mon vangeur, ſois mon refuge
Contre les Fils de l'Etranger.
Vange toi d'un Peuple infidelle
De qui la bouche criminelle
Ne s'ouvre qu'à l'impieté,
Et dont la main voüée au crime
Ne connoit rien de légitime,
Que le meurtre & l'iniquité.

Ces Hommes qui n'ont point encore
Eprouvé la main du Seigneur,
Se flattent que Dieu les ignore,
Et s'enivrent de leur bonheur.
Leur poſterité floriſſante
Ainſi qu'une tige naiſſante
Croiſt & s'éleve ſous leurs yeux.
Leurs filles couronnent leurs teſtes
De tout ce qu'en nos jours de feſtes
Nous portons de plus précieux.

De leurs grains les granges ſont pleines:
Leurs celliers regorgent de fruits:
Leurs troupeaux tout chargez de laines
Sont inceſſamment reproduits:
Pour Eux la fertile roſée
Tombant ſur la Terre embraſée
Rafraichit ſon ſein alteré;
Et pour Eux le flambeau du Monde
Nourrit d'une chaleur féconde
Le germe en ſes flancs reſerré.

Le calme regne dans leurs Villes,
Nul bruit n'interromt leur ſommeil.
On ne voit point leurs toicts fragiles
Ouverts aux raïons du Soleil.
C'eſt ainſi qu'ils paſſent leur âge.
Heureux, diſent ils, le rivage
Ou l'on joüit d'un tel bonheur!
Qu'ils reſtent dans leur rêverie:
Heureuſe la ſeule Patrie
Où l'on adore le Seigneur.

ODE

ODE XI.

TIRE'E DU PSEAUME 145.

Foibleſſe des Hommes. Grandeur de Dieu.

MON ame loüez le Seigneur:
Rendez un légitime honneur
A l'objet éternel de vos juſtes loüanges.
Ouï, mon Dieu, je veux deſormais
Partager la gloire des Anges,
Et conſacrer ma vie à chanter vos bienfaits.

Renonçons au ſtérile appui
Des Grands qu'on implore aujourd'hui;
Ne fondons point ſur eux une eſpérance folle.
Leur pompe indigne de nos vœux
N'eſt qu'un ſimulacre frivole,
Et les ſolides biens ne dépendent pas d'Eux.

Comme nous eſclaves du ſort,
Comme nous joüets de la mort,
La Terre engloutira leurs grandeurs inſenſées.
Et périront en meſme jour
Ces vaſtes & hautes penſées
Qu'adorent maintenant ceux qui leur font la Cour.

Dieu ſeul doit faire noſtre eſpoir,
Dieu, de qui l'immortel pouvoir
Fir ſortir du néant le Ciel, la Terre, & l'Onde,
Et qui tranquile au haut des Airs
Anima d'une voix féconde
Tous les Eſtres ſemez dans ce vaſte Univers.

Heureux qui du Ciel occupé,
Et d'un faux éclat détrompé,
Met de bonne heure en lui toute ſon eſperance.
Il protége la Verité,
Et ſçaura prendre la deffenſe
Du Juſte que l'Impie aura perſécuté.

C'eſt

C'eſt le Seigneur qui nous nourrit:
C'eſt le Seigneur qui nous guérit:
Il prévient nos beſoins, il adoucit nos geſnes:
Il aſſure nos pas craintifs:
Il délie, il briſe nos chaiſnes;
Et nos Tirans par lui deviennent nos Captifs.

Il offre au timide Etranger
Un bras promt à le proteger
Et l'Orphelin en lui retrouve un ſecond Pere;
De la Veuve il devient l'Epoux,
Et par un chaſtiment ſévere
Il confond les pécheurs conjurez contre nous.

Les jours des Rois ſont dans ſa main.
Leur regne eſt un regne incertain
Dont le doigt du Seigneur a marqué les limites:
Mais de ſon Regne illimité
Le bornes ne ſeront preſcrites
Ni par la fin des Tems, ni par l'Eternité.

ODE XII.

TIRE'E DU CANTIQUE D'EZECHIAS.

Iſaye Chap. 38.

Pour une perſonne convaleſcente.

J'AI veu mes triſtes journées
Décliner vers leur penchant.
Au midi de mes années
Je touchois à mon couchant.
La Mort déploïant ſes ailes
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté dont je jouïs:
Et dans cette nuit funeſte
Je cherchois en vain le reſte
De mes jours évanoüis.

Grand Dieu, voſtre main reclame
Les dons que j'en ai reçus.
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tiſſus.
Mon dernier Soleil ſe léve;
Et voſtre ſouffle m'enléve
De la Terre des Vivans,
Comme la feüille ſéchée,
Qui de ſa tige arrachée
Devient le joüet des vents.

Comme un Tigre impitoïable
Le mal a briſé mes os.
Et ſa rage inſatiable
Ne me laiſſe aucun repos.
Victime foible & tremblante,
A cette image ſanglante
Je ſoupire nuit & jour:
Et dans ma crainte mortelle
Je ſuis comme l'Hirondelle.
Sous les griffes du Vautour.

Ainſi de cris & d'allarmes
Mon mal ſembloit ſe nourrir:
Et mes yeux noïez de larmes
Eſtoient laſſez de s'ouvrir.
Je diſois à la Nuit ſombre:
O Nuit tu vas dans ton ombre
M'enſevelir pour toujours.
Je rediſois à l'Aurore,
Le jour que tu fais éclore
Eſt le dernier de mes jours.

Mon ame eſt dans les ténébres,
Mes ſens ſont glacez d'effroi.
Ecoutez mes cris funébres,
Dieu juſte, répondez moi.
Mais enfin ſa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entrouvroit ſous mes pas.
Son ſecours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la Terre
Connoiſſe en moi vos bienfaits.
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'Homme à qui la Grace
Départ ce don efficace
Puiſé dans ſes ſaints tréſors;
Et qui rallumant ſa flame
Trouve la ſanté de l'ame
Dans les ſouffrances du corps.

C'eſt pour ſauver la mémoire
De vos immortels ſecours,
C'eſt pour vous, pour voſtre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontez ſacrées
Ne ſeront point célébrées
Dans l'horreur des monumens.
La Mort aveugle & müete
Ne ſera point l'interprete
De vos ſaints commandemens.

Mais ceux qui de ſa menace
Comme moi ſont rachetez,
Annonceront à leur race
Vos céleſtes Veritez.
J'irai, Seigneur, dans vos Temples
Réchauffer par mes exemples
Les Mortels les plus glacez:
Et vous offrant mon hommage
Leur montrer l'unique uſage
Des jours que vous leur laiſſez.

ODES.

LIVRE II.

ODES.

LIVRE II.

ODE I.

Sur la Naiſſance de MONSEIGNEUR LE DUC DE BRETAGNE.

DEſcen de la double colline
Nimphe, dont le fils amoureux,
Du ſombre Epoux de Proſerpine
Sçeut fléchir le cœur rigoureux.
Vien ſervir l'ardeur qui m'inſpire,
Déeſſe, prête moi ta Lire;
Ou celle de ce Grec vanté,
Dont l'impitoïable Alexandre
Au milieu de Thebes en cendre,
Reſpecta la poſterité

Quel

Quel Dieu propice nous raméne
L'eſpoir que nous avions perdu?
Un Fils de Thétis ou d'Alcméne
Par le Ciel nous eſt il rendu?
N'en doutons point, le Ciel ſenſible
Veut réparer le coup terrible
Qui nous fit verſer tant de pleurs:
Hâtez vous, o chaſte Lucine:
Jamais plus illuſtre origine
Ne fut digne de vos faveurs.

Peuples, voici le premier gage
Des biens qui vous ſont préparez.
Cet Enfant eſt l'heureux préſage
Du repos que vous deſirez.
Les premiers inſtans de ſa vie.
De la Diſcorde & de l'Envie
Verront éteindre le flambeau.
Il renverſera leurs trophées,
Et leurs couleuvres étouffées
Seront les jeux de ſon Berceau.

Ainſi durant la nuit obſcure
De Venus l'Etoile nous luit,
Favorable & brillant augure
De l'éclat du jour qui la ſuit.
Ainſi dans le fort des tempeſtes
Nous voïons briller ſur nos teſtes
Ces feux amis des Matelots,
Préſage de la paix profonde
Que le Dieu qui régne ſur l'Onde
Va rendre à l'Empire des flots.

Quel Monſtre de carnage avide
S'eſt emparé de l'Univers?
Quelle impitoïable Eumenide
De ſes feux infecte les airs?
Quel Dieu ſouffle en tous lieux la guerre,
Et ſemble à dépeupler la Terre
Exciter nos ſanglantes mains?
Mégére des Enfers bannie
Eſt elle aujourd'hui le Genie
Qui préſide au ſort des Humains?

Arreſte, Furie implacable,
Le Ciel veut calmer ſes rigueurs.
Les feux d'une haine coupable
N'ont que trop embraſé nos cœurs.
Aimable Paix, Vierge ſacrée,
Deſcens de la voute azurée,
Vien voir tes Temples relevez:
Et rameine au ſein de nos Villes
Ces Dieux bienfaiſans & tranquilles
Que nos crimes ont ſoulevez.

Mais quel ſouffle Divin m'enflame.
D'ou naît cette ſoudaine horreur?
Un Dieu vient échauffer mon ame
D'une prophétique fureur.
Loin d'ici profane vulgaire.
Apollon m'inſpire & m'éclaire
C'eſt lui, je le vois, je le ſens;
Mon cœur céde à ſa violence.
Mortels reſpectez ſa préſence,
Prêtez l'oreille à mes accens.

Les temps prédits par la Sybille
A leur terme ſont parvenus.
Nous touchons au regne tranquille
Du vieux Saturne & de Janus.
Voici la ſaiſon déſirée
Ou Thémis & ſa ſœur Aſtrée
Rétabliſſant leurs ſaints Autels,
Vont ramener ces jours inſignes,
Ou nos Vertus nous rendoient dignes
Du commerce des Immortels.

Où ſuis-je? quel nouveau miracle
Tient encor mes ſens enchantez!
Quel vaſte, quel pompeux ſpectacle
Frappe mes yeux épouvantez!
Un nouveau Monde vient d'éclore.
L'Univers ſe reforme encore
Dans les abîmes du Cahos:
Et pour réparer ſes ruines,
Je vois des Demeures divines
Deſcendre un peuple de Heros.

Les Elémens ceſſent leur guerre.
Les Cieux ont repris leur azur.
Un feu ſacré purge la Terre
De tout ce qu'elle avoit d'impur.
On ne craint plus l'herbe mortelle,
Et le Crocodile infidelle
Du Nil ne trouble plus les eaux.
Les Lions dépoüillent leur rage,
Et dans le meſme paſturage
Bondiſſent avec les Troupeaux.

C'eſt ainſi que la main des Parques
Va nous filer ce ſiécle heureux
Qui du plus ſage des Monarques
Doit couronner les juſtes vœux.
Eſpérons des jours plus paiſibles.
Les Dieux ne ſont point infléxibles
Puiſqu'ils puniſſent nos forfaits.
Dans leurs rigueurs les plus auſteres
Souvent leurs fléaux ſalutaires
Sont un gage de leurs bienfaits.

Le Ciel dans une nuit profonde
Se plaiſt à nous cacher ſes loix.
Les Rois ſont les Maiſtres du Monde:
Les Dieux ſont les Maiſtres des Rois.
Valeur, Activité, Prudence,
Des Decrets de leur Providence
Rien ne change l'ordre arreſté;
Et leur régle conſtante & ſure
Fait ſeule ici bas la meſure
Des biens & de l'adverſité.

Mais que fais tu, Muſe inſenſée?
Où tend ce vol ambitieux?
Oſes-tu porter ta penſée
Juſques dans le conſeil des Dieux?
Réprime une ardeur périlleuſe:
Ne va point d'une aîle orgüeilleuſe
Chercher ta perte dans les airs;
Et par des routes inconnües
Suivant Icare au haut des nües
Crain de tomber au fond des Mers.

Si pourtant quelque Eſprit timide
Du Pinde ignorant les détours,
Oppoſoit les régles d'Euclide
Au deſordre de mes diſcours:
Qu'il ſçache qu'autrefois Virgile
Fit meſme aux Muſes de Sicile
Approuver de pareils tranſports;
Et qu'enfin cet heureux délire
Peut ſeul des Maiſtres de la Lire
Immortaliſer les accords.

ODE

ODE II.

A M. L'ABBE' D C.

ABbé chéri des neuf Sœurs,
Qui dans ta Philoſophie
Sçais faire entrer les douceurs
Du commerce de la vie:
Tandis qu'en nombres impairs
Je te trace ici les vers
Que m'a dictez mon caprice:
Que fais-tu dans ces deſerts
Qu'enferme ton Bénéfice?

Vas

Vas-tu dès l'Aube du jour
Secondé d'un plomb rapide
Enſanglanter le retour
De quelque liévre timide?
Où chez tes Moines tondus
A t'ennuïer aſſidus
Cherches-tu quelques vieux titres,
Qui dans ton Tréſor perdus
Se retrouvent ſur leurs vîtres?

Mais non, je te connois mieux.
Tu ſçais trop bien que le Sage
De ſon loiſir ſtudieux
Doit faire un plus noble uſage:
Et juſtement enchanté
De la belle Antiquité,
Chercher dans ſon ſein fertile
La ſolide Volupté,
Le Vrai, l'Honneſte & l'Utile.

Tou-

Toutefois de ton eſprit
Banni l'erreur générale
Qui jadis en maint Ecrit
Plaça la ſaine Morale.
On abuſe de ſon nom.
Le Chantre d'Agamemnon
Sçeut nous tracer dans ſon Livre
Mieux que Chryſippe & Zenon
Quel chemin nous devons ſuivre.

Homere adoucit mes mœurs
Par ſes riantes Images.
Seneque aigrit mes humeurs
Par ſes Préceptes ſauvages.
En vain d'un ton de Rhéteur
Epictete à ſon Lecteur
Preſche le bonheur ſupreſme;
J'y trouve un Conſolateur
Plus affligé que moi-meſme.

Dans ſon flegme ſimulé
Je découvre ſa colére.
J'y vois un Homme accablé
Sous le poids de ſa miſére.
Et dans tous ces beaux diſcours
Fabriquez durant le cours
De ſa fortune maudite,
Vous reconoiſſez toujours
L'Eſclave dEpaphrodite.

Mais je vois déja d'ici
Frémir tout le Zénoniſme
D'entendre traitter ainſi
Un des Saints du Paganiſme.
Pardon. Mais en vérité
Mon Apollon révolté
Lui devoit ce témoignage;
Pour l'ennui que m'a couté
Son inſupportable Ouvrage.

De tout ſemblable Pédant
Le commerce communique
Je ne ſçai quoi de mordant,
De farouche, & de cynique.
O le plaiſant Avertin
D'un Fou du Païs Latin
Qui ſe travaille & ſe gêne;
Pour devenir à la fin
Sage, comme Diogêne!

Je ne prens point pour Vertu
Les noirs accès de triſteſſe
D'un Loup garou revêtu
Des habits de la Sageſſe.
Plus légére que le vent
Elle fuit d'un faux Sçavant
La ſombre mélancolie,
Et ſe ſauve bien ſouvent
Dans les bras de la Folie.

La vertu du vieux Caton
Chez les Romains tant prônée,
Eſtoit ſouvent nous dit-on,
De Falerne enluminée.
Toujours ces ſages hagars,
Maigres, hideux & blafars,
Sont ſoüillez de quelque opprobre;
Et du premier des Ceſars
L'Aſſaſſin fut homme ſobre.

Dieu beniſſe nos Dévots.
Leur ame eſt vraiment loïale.
Mais jadis les grands pivots
De la Ligue anti-Roïale,
Les Linceſtres, les Aubris,
Qui contre les deux Henris
Preſchoient tant la populace,
S'occupoient peu des Ecrits
D'Anacreon & d'Horace.

Croi moi fai de leurs Chanſons
Ta plus importante étude.
A leurs aimables leçons
Conſacre ta ſolitude.
Et par Sonning rappellé
Sur ce rivage émaillé
Ou Neuïlli borde la Seine,
Reviens au vin d'Auvilé
Meſler les eaux d'Hyppocrene.

ODE

ODE III.

A M. D. C.

Conſeiller d'Etat, & Intendant des Finances.

DIgne & noble héritier des premieres Vertus
Qu'on adora jadis ſous l'Empire de Rhée:
Vous qui dans le Palais de l'aveugle Plutus
Oſaſtes introduire Aſtrée.

Fils d'un Pere fameux, qui meſme à nos Frondeurs
Par ſa dextérité fit reſpecter ſon zéle;
Et nouvel Atticus ſçeut captiver leurs cœurs
En demeurant Sujet fidéle:

Renoncez

Renoncez pour un tems aux travaux de Themis.
Venez voir ces coſteaux enrichis de verdure,
Et ces Bois paternels, ou l'Art humble & ſoumis
Laiſſe encor régner la Nature.

Les Hyades, Vertumne, & l'humide Orion
Sur la Terre embraſée ont verſé leurs largeſſes:
Et Bacchus échappé des fureurs du Lion,
Songe à vous tenir ſes promeſſes.

O Rivages chéris! Vallons aimez des Cieux
D'ou jamais n'approcha la Triſteſſe importune,
Et dont le Poſſeſſeur tranquile & glorieux
Ne rougit point de ſa fortune!

Trop heureux, qui du Champ par ſes Peres laiſſé
Peut parcourir au loin les limites antiques,
Sans redouter les cris de l'Orphelin chaſſé
Du ſein de ſes Dieux domeſtiques.

Sous des lambris dorez l'injuſte Raviſſeur
Entretient le Vautour dont il eſt la Victime.
Combien peu de mortels connoiſſent la douceur
D'un bonheur pur & légitime.

Joüiſſez en repos de ce lieu fortuné.
Le Calme & l'Innocence y tiennent leur Empire:
Et des Soucis affreux le ſouffle empoiſonné
N'y corrompt point l'air qu'on reſpire.

Pan, Diane, Apollon, les Faunes, les Sylvains,
Peuplent ici vos bois, vos vergers, vos montagnes.
La Ville eſt le ſéjour des prophanes Humains,
Les Dieux régnent dans les Campagnes.

C'eſt là que l'Homme apprend leurs myſteres ſecrets;
Et que contre le Sort muniſſant ſa foibleſſe
Il joüit de lui-meſme, & s'abreuve à longs traits
Dans les ſources de la Sageſſe.

C'eſt

C'eſt là que ce Romain, dont l'éloquente voix
D'un joug preſque certain ſauva ſa République
Fortifioit ſon cœur dans l'étude des Loix
Et du Lycée & du Portique.

Libre des ſoins publics qui le faiſoient rêver,
Sa main du Conſulat laiſſoit aller les rênes;
Et courant à Tuſcule, il alloit cultiver
Les fruits de l'Ecole d'Athênes.

ODE VI.

A MONSIEUR D'USSE'.

ESprit né pour ſervir d'exemple
Aux cœurs de la Vertu frappez,
Qui ſans guide as pû de ſon Temple
Franchir les chemins eſcarpez:
Cher d'Uſſé, qu'elle inquiétude
Te fait une triſte habitude
Des ennuis & de la douleur?
Et miniſtre de ton ſupplice,
Pourquoi par un ſombre caprice
Veux tu ſeconder ton malheur?

Chaſſe

Chaſſe cet ennui volontaire
Qui tient ton eſprit dans les fers,
Et que dans une ame vulgaire
Jette l'épreuve des revers.
Fais teſte au malheur qui t'opprime.
Qu'une eſpérance légitime
Te muniſſe contre le Sort.
L'Air ſiffle. Une horrible tempeſte
Aujourd'hui gronde ſur ta teſte.
Demain tu ſeras dans le port.

Toujours la Mer n'eſt pas en butte
Aux ravages des Aquilons,
Toujours les Torrens par leur chute
Ne déſolent pas nos valons.
Les diſgraces deſeſpérées,
Et de nul eſpoir tempérées,
Sont affreuſes à ſoutenir.
Mais leur charge eſt moins importune
Lors qu'on gémit d'une infortune
Qu'on eſpére de voir finir.

Un jour le ſouci qui te ronge
En un doux repos transformé,
Ne ſera plus pour Toi qu'un ſonge
Que le réveil aura calmé.
Eſpére donc avec courage.
Si le Pilote craint l'orage
Quand Neptune enchaine les flots;
L'eſpoir du calme le raſſure
Quand les vents & la nüe obſcure
Glacent le cœur des Matelots.

Je ſçai qu'il eſt permis au Sage
Par les diſgraces combattu
De ſouhaitter pour appanage
La Fortune après la Vertu.
Mais dans un bonheur ſans mélange
Souvent cette vertu ſe change
En une honteuſe langueur.
Autour de l'aveugle Richeſſe
Marchent l'orgüeil & la Rudeſſe,
Que ſuit la Dureté du cœur.

Non que ta Sageſſe endormie
Au tems de tes proſpéritez,
Eut beſoin d'eſtre raffermie
Par de dures fatalitez:
Ni que ta vertu peu fidelle
Eut jamais choiſi pour modelle
Ce Fou ſuperbe & ténébreux,
Qui gonflé d'une fierté baſſe
N'a jamais eu d'autre diſgrace
Que de n'eſtre point malheureux.

Mais ſi les maux & la triſteſſe
Nous ſont des ſecours ſuperflus
Quand des bornes de la Sageſſe
Les biens ne nous ont point exclus:
Ils nous font trouver plus charmante
Noſtre félicité préſente
Comparée au malheur paſſé;
Et leur influence tragique,
Réveille un bonheur létargique
Que rien n'a jamais traverſé.

Ainſi que le cours des années
Se forme des jours & des nuits,
Le cercle de nos deſtinées
Eſt marqué de joïe & d'ennuis.
Le Ciel par un ordre équitable
Rend l'un à l'autre profitable.
Et dans ces inégalitez
Souvent ſa ſageſſe ſuprême
Sçait tirer noſtre bonheur même
Du ſein de nos calamitez.

Pourquoi d'une plainte importune
Fatiguer vainement les Airs?
Aux Jeux cruels de la Fortune
Tout eſt ſoumis dans l'Univers.
Jupiter fit l'Homme ſemblable
A ces deux Jumeaux que la Fable
Plaça jadis au rang des Dieux:
Couple de Déïtez biſare,
Tantoſt Habitans du Ténare
Et tantoſt Citoïens des Cieux.

Ainſi de douceurs en ſupplices
Elle nous proméne à ſon gré.
Le ſeul reméde à ſes caprices
C'eſt de s'y tenir préparé:
De la voir du meſme viſage
Qu'une Courtiſane volage
Indigne de nos moindres ſoins:
Qui nous trahit par imprudence,
Et qui revient par inconſtance
Lorſque nous y penſons le moins.

ODE

ODE V.

A M. DUCHE'

Dans le tems qu'il travailloit à ſa Tragédie de Débora.

TAndis que dans la ſolitude
Ou le Deſtin m'a confiné,
J'endors par la douce habitude
D'une oiſive & facile étude,
L'Ennui dont je ſuis lutiné:

Un ſublime eſſor te raméne
A la Cour des Sœurs d'Apollon.
Et bientoſt avec Melpoméne
Tu vas d'un nouveau phénoméne
Eclairer le ſacré Vallon.

O que ne puis-je, ſur les ailes
Dont Dédale fut poſſeſſeur
Voler aux lieux ou tu m'appelles;
Et de tes Chanſons immortelles
Partager l'aimable douceur!

Mais une invincible contrainte
Malgré moi fixe ici mes pas.
Tu ſçais quel eſt ce Labyrinte,
Et que pour aller à Corinte
Le deſir ſeul ne ſuffit pas.

Toutefois les froides ſoirées
Commencent d'abréger le jour:
Vertumne a changé ſes livrées:
Et nos Campagnes labourées
Me flattent d'un prochain retour.

Déja le départ des Pleïades
A fait retirer les Nochers.
Et déja les triſtes Hyades
Forcent les frilleuſes Dryades
De chercher l'abri des Rochers.

Le volage Amant de Clytie
Ne careſſe plus nos Climats,
Et bientoſt des Monts de Scithie
Le fougueux Epoux d'Orithie
Va nous ramener les frimats.

Ainſi, dès que le Sagittaire
Viendra rendre nos champs deſerts:
J'irai ſecret dépoſitaire
Près de ton foïer ſolitaire
Jouïr de tes ſçavans concerts.

En attendant, puiſſent leurs charmes
Appaiſant le mal qui t'aigrit,
Diſſiper tes vaines allarmes;
Et tarir la ſource des larmes
D'une Epouſe qui te chérit.

Je ſçai que la Fiévre & l'Automne
Pourroient mettre Hercule aux abois:
Mais ſi ma conjecture eſt bonne,
La fiévre dont ton cœur friſſonne
Eſt la plus fâcheuſe des trois.

ODE VI.

A LA FORTUNE.

FOrtune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inoüis;
Du faux éclat qui t'environne
Serons nous toujours ébloüis?
Juſques à quand, trompeuſe Idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorerons nous tes Autels?
Verra-t-on toujours tes caprices
Conſacrez par les ſacrifices,
Et par l'hommage des Mortels?

Le Peuple dans ton moindre ouvrage
Adorant la proſpérité,
Te nomme Grandeur de courage,
Valeur, Prudence, Fermeté.
Du titre de Vertu ſuprême
Il dépoüille la Vertu même
Pour le Vice que tu chéris:
Et toujours ſes fauſſes maximes
Erigent en Heros ſublimes
Tes plus coupables Favoris

Mais de quelque ſuperbe titre
Dont ces Heros ſoient revêtus,
Prenons la Raiſon pour arbitre,
Et cherchons en Eux leurs vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foibleſſe, injuſtice, arrogance,
Trahiſons, fureurs, cruautez.
Etrange Vertu, qui ſe forme
Souvent de l'aſſemblage énorme
Des Vices les plus déteſtez.

Apprends que la ſeule Sageſſe
Peut faire les Heros parfaits:
Quelle voit toute la baſſeſſe
De ceux que ta faveur a faits:
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naiſt d'une injuſte victoire
Que le Sort remporte pour Eux:
Et que devant ſes yeux Stoïques
Leurs Vertus les plus héroïques
Ne ſont que des crimes heureux.

Quoi Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Silla?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila?
J'appellerai Vertu guerriere
Une Vaillance meurtriere,
Qui dans mon ſang trempe ſes mains?
Et je pourrai forcer ma bouche
A loüer un Heros farouche
Né pour le malheur des Humains?

Quels traits me préſentent vos Faſtes
Impitoïables Conquérans?
Des vœux outrez, des projets vaſtes,
Des Rois vaincus par des Tirans:
Des murs que la flame ravage:
Des Vainqueurs fumans de carnage:
Un Peuple au fer abandonné:
Des Meres pâles & ſanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un Soldat effrené.

Juges inſenſez que nous ſommes,
Nous admirons de tels exploits.
Eſt ce donc le malheur des Hommes
Qui fait la Vertu des grands Rois?
Leur gloire féconde en ruïnes:
Sans le meurtre & ſans les rapines
Ne ſçauroit elle ſubſiſter?
Images des Dieux ſur la Terre,
Eſt-ce par des coups de Tonnerre
Que leur grandeur doit éclater?

Mais je veux que dans les allarmes
Réſide le ſolide Honneur.
Quel Vainqueur ne doit qu'à ſes armes
Ses triomphes & ſon bonheur?
Tel qu'on nous vante dans l'Hiſtoire
Doit peut eſtre toute ſa gloire
A la honte de ſon Rival.
L'Inexpérience indócile
Du Compagnon de Paul Emile
Fit tout le ſuccès d'Annibal.

Quel eſt donc le Heros ſolide
Dont la gloire ne ſoit qu'à lui?
C'eſt un Roi que l'Equité guide,
Et dont les Vertus ſont l'appui:
Qui prenant Titus pour modéle
Du bonheur d'un Peuple fidéle
Fait le plus cher de ſes ſouhaits:
Qui fuit la baſſe Flatterie:
Et qui Pere de ſa Patrie
Compte ſes jours par ſes bienfaits.

Vous chez qui la guerriere Audace
Tient lieu de toutes les Vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus.
Vous verrez un Roi reſpectable,
Humain, généreux, équitable,
Un Roi digne de vos Autels.
Mais à la place de Socrate
Le fameux Vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des Mortels.

Heros cruels & ſanguinaires
Ceſſez de vous enorgüeillir
De ces lauriers imaginaires,
Que Bellone vous fit cüeillir.
En vain le Deſtructeur rapide
De Marc Antoine & de Lépide
Rempliſſoit l'Univers d'horreurs:
Il n'eut point eu le nom d'Auguſte
Sans cet Empire heureux & juſte
Qui fit oublier ſes fureurs.

Montrez-nous, Guerriers magnanimes
Votre vertu dans tout ſon jour.
Voïons comment vos cœurs ſublimes
Du ſort ſoutiendront le retour?
Tant que ſa faveur vous ſeconde
Vous eſtes les Maîtres du Monde,
Voſtre gloire nous ébloüit.
Mais au moindre revers funeſte,
Le maſque tombe: l'Homme reſte;
Et le Heros s'évanoüit.

L'Effort d'une Vertu commune
Suffit pour faire un Conquérant.
Celui qui domte la Fortune
Mérite ſeul le nom de Grand.
Il perd ſa volage aſſiſtance
Sans rien perdre de la conſtance
Dont il vit ſes honneurs accrus:
Et ſa grande ame ne s'altére
Ni des triomphes de Tibére,
Ni des diſgraces de Varus.

La joïe imprudente & légére
Chez lui ne trouve point d'accès:
Et ſa crainte active modére,
L'Ivreſſe des heureux ſuccès.
Si la Fortune le traverſe,
Sa conſtante vertu s'éxerce
Dans ſes obſtacles paſſagers.
Le bonheur peut avoir ſon terme:
Mais la Sageſſe eſt toujours ferme,
Et les Deſtins toujours légers.

En vain une fiere Déeſſe
D'Enée a réſolu la mort,
Ton ſecours, puiſſante Sageſſe
Triomphe des Dieux & du Sort.
Par Toi Rome après ſon naufrage
Juſques dans les murs de Cartage
Vangea le ſang de ſes Guerriers.
Et ſuivant tes divines traces,
Vit au plus fort de ſes diſgraces
Changer ſes Ciprés en Lauriers.

ODE VII.

A UNE VEUVE.

QUel reſpect imaginaire
Pour les cendres d'un Epoux
Vous rend vous meſme contraire
A vos Deſtins les plus doux?
Quand ſa courſe fut bornée
Par la fatale journée
Qui le mit dans le tombeau;
Penſez vous que l'Hyménée
N'ait pas éteint ſon flambeau?

Pourquoi ces ſombres ténébres
Dans ce lugubre réduit?
Pourquoi ces clartez funébres
Plus affreuſes que la nuit?
De ces noirs objets troublée,
Triſte, & ſans ceſſe immolée
A de frivoles égards;
Ferez vous d'un Mauſolée
Le plaiſir de vos regards?

Voïez les Graces fidelles
Malgré vous ſuivre vos pas
Et voltiger autour d'Elles
L'Amour qui vous tend les bras.
Voïez ce Dieu plein de charmes
Qui vous dit les yeux en larmes,
Pourquoi ces pleurs ſuperflus?
Pourquoi ces cris, ces allarmes?
Ton Epoux ne t'entend plus.

A ſa triſte Deſtinée
C'eſt trop donner de regrets:
Par les larmes d'une année
Ses Mânes ſont ſatisfaits.
De la célébre Matrône
Que l'Antiquité nous prône
N'imitez point le dégoût;
Ou pour l'honneur de Petrône
Imitez la juſqu'au bout.

Les Chroniques les plus amples
Des Veuves du premier temps
Nous fourniſſent peu d'exemples
D'Artémiſes de vingt ans.
Plus leur douleur eſt illuſtre,
Et plus elle ſert de luſtre
A leur amoureux eſſor:
Andromaque en moins d'un Luſtre
Remplaça deux fois Hector.

De la Veuve de Sichée
L'Hiſtoire vous a fait peur.
Didon mourut attachée
Au char d'un Amant trompeur.
Mais l'imprudente Mortelle
N'eut à ſe plaindre que d'Elle.
Ce fut ſa faute en un mot.
A quoi ſongeoit cette Belle
De prendre un Amant dévot?

Pouvoit elle mieux attendre
De ce pieux Voïageur,
Qui fuïant ſa Ville en cendre
Et le fer du Grec vangeur;
Chargé des Dieux de Pergame
Ravit ſon Pere à la flame
Tenant ſon Fils par la main;
Sans prendre garde à ſa Femme
Qui ſe perdit en chemin.

Sous un plus heureux auſpice
La Déeſſe des Amours,
Veut qu'un nouveau ſacrifice
Lui conſacre vos beaux jours.
Déja le bucher s'allume
L'Autel brille, l'Encens fume,
La Victime s'embellit:
L'Amour meſme la conſume,
Le myſtere s'accomplit.

Tout conſpire à l'allegreſſe
De cet inſtant ſolennel.
Une riante Jeuneſſe
Folaſtre autour de l'Autel.
Les Graces à demi-nuës
A ces dances ingénuës
Meſlent de tendres accens:
Et ſur un Thrône de nües
Venus reçoit voſtre encens.

ODE VIII.

A M. L'ABBE' DE CHAULIEU.

TAnt qu'a duré l'influence
D'un Aſtre propice & doux,
Malgré moi de ton abſence
J'ai ſupporté les dégouts.

Je diſois: Je lui pardonne
De préférer les beautez
De Palês & de Pomone,
Au tumulte des Citez.

Ainſi l'Amant de Glicere
Epris d'un repos obſcur,
Cherchoit l'ombre ſolitaire
Des rivages de Tibur.

Mais aujourd'hui qu'en nos plaines
Le chien brûlant de Procris
De Flore aux douces haleines
Deſſéche les dons chéris:

Veux tu d'un Aſtre perfide
Riſquer les âpres chaleurs;
Et dans ton Jardin aride
Sécher ainſi que tes fleurs?

Croi moi; ſui pluſtoſt l'exemple
De tes amis cazaniers,
Et revien goûter au Temple
L'ombre de tes maroniers.

Dans ce Salon pacifique
Ou préſident les neuf Sœurs,
Un loiſir philoſophique
T'offre encor d'autres douceurs.

Là nous trouverons ſans peine
Avec Toi le verre en main
L'Homme après qui Diogene
Courut ſi long-temps en vain.

Et dans la douce allegreſſe
Dont tu ſçais nous abbreuver,
Nous puiſerons la Sageſſe
Qu'il chercha ſans la trouver.

ODE

ODE IX.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARE.

DAns la route que je me trace,
La Fare, daigne m'éclairer:
Toi qui dans les ſentiers d'Horace
Marches ſans jamais t'égarer:
Qui par les leçons d'Ariſtippe
De la Sageſſe de Chryſippe
As ſçeu corriger l'âpreté:
Et telle qu'aux beaux jours d'Aſtrée,
Nous montrer la Vertu parée
Des attraits de la Volupté.

Ce Feu ſacré que Prométée
Oſa dérober dans les Cieux,
La Raiſon à l'Homme apportée,
Le rend preſque ſemblable aux Dieux.
Se pourroit-il, ſage La Fare,
Qu'un préſent ſi noble & ſi rare
De nos maux devint l'inſtrument?
Et qu'une lumiere divine
Pût jamais eſtre l'origine
D'un déplorable aveuglement;

Lorſqu'à l'Epoux de Penelope
Minerve accorde ſon ſecours,
Les Leſtrigons & le Cyclope
Ont beau s'armer contre ſes jours.
Aidé de cette intelligence
Il triomphe de la vangeance
De Neptune en vain courroucé.
Par Elle il brave les careſſes
Des Sirenes enchantereſſes,
Et les breuvages de Circé.

De la Vertu qui nous conſerve
C'eſt le ſymbolique Tableau.
Chaque Mortel a ſa Minerve
Qui doit lui ſervir de flambeau.
Mais cette Déité propice
Marchoit toujours devant Ulyſſe
Lui ſervant de guide ou d'appui:
Au lieu que par l'Homme conduite
Elle ne va plus qu'à ſa ſuite
Et ſe précipite avec lui.

Loin que la Raiſon nous éclaire
Et conduiſe nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'Orateur de nos paſſions.
C'eſt un Sophiſte qui nous joüe:
Un vil Complaiſant, qui ſe loüe
A tous les Fous de l'Univers,
Qui s'habillans du nom de Sages,
La tiennent ſans ceſſe à leurs gages
Pour autoriſer leurs travers.

C'eſt

C'eſt Elle qui nous fait accroire
Que tout céde à noſtre pouvoir:
Qui nourrit notre folle gloire
De l'ivreſſe d'un faux Sçavoir:
Qui par cent nouveaux ſtratagêmes
Nous maſquant ſans ceſſe à nous-mêmes,
Parmi les Vices nous endort:
Du Furieux fait un Achille,
Du Fourbe un Politique habile,
Et de l'Athée un Eſprit fort.

Mais vous, Mortels, qui dans le Monde
Croïant tenir les premiers rangs,
Plaignez l'ignorance profonde
De tant de Peuples differens:
Qui confondez avec la brute
Ce Huron caché ſous ſa hute,
Au ſeul inſtinct preſque réduit;
Parlez: Quel eſt le moins barbare
D'une Raiſon qui vous égare,
Où d'un inſtinct qui le conduit?

La Nature en tréſors fertile
Lui fait abondamment trouver
Tout ce qui lui peut eſtre utile,
Soigneuſe de le conſerver.
Content du partage modeſte
Qu'il tient de la bonté céleſte,
Il vit ſans trouble & ſans ennui:
Et ſi ſon Climat lui refuſe
Quelques biens, dont l'Europe abuſe;
Ce ne ſont plus des biens pour lui.

Couché dans un Antre ruſtique,
Du Nord il brave la rigueur,
Et noſtre luxe Aſiatique
N'a point énervé ſa vigueur.
Il ne regrette point la perte
De ces Arts, dont la découverte
A l'Homme a couté tant de ſoins,
Et qui devenus néceſſaires
N'ont fait qu'augmenter nos miſeres
En multipliant nos beſoins.

Il mépriſe la vaine étude
D'un Philoſophe pointilleux,
Qui nageant dans l'incertitude
Vante ſon ſçavoir merveilleux.
Il ne veut d'autre connoiſſance
Que ce que la Toute puiſſance
A bien voulu nous en donner;
Et ſçait qu'elle créa les Sages
Pour profiter de ſes ouvrages,
Et non pour les éxaminer.

Ainſi d'une erreur dangereuſe
Il n'avale point le poiſon:
Et noſtre clarté ténébreuſe
N'a point offuſqué ſa Raiſon:
Il ne ſe tend point à lui-même
Le piege d'un adroit ſyſtême
Pour ſe cacher la Verité.
Le Crime à ſes yeux paroiſt crime,
Es jamais rien d'illégitime
Chez lui n'a pris l'air d'équité.

Maintenant, fertiles Contrées,
Sages Mortels, Peuples heureux;
Des Nations Hyperborées
Plaignez l'aveuglement affreux:
Vous, qui dans la vaine Nobleſſe
Dans les Honneurs, dans la Molleſſe
Fixez la gloire & les plaiſirs,
Vous, de qui l'infame Avarice
Proméne au gré de ſon caprice
Les inſatiables deſirs.

Ouï c'eſt Toi, Monſtre déteſtable,
Superbe Tyran des Humains,
Qui ſeul du bonheur véritable
A l'Homme as fermé les chemins.
Pour appaiſer ſa ſoif ardente
La Terre en tréſors abondante
Feroit germer l'Or ſous ſes pas:
Il brûle d'un feu ſans reméde;
Moins riche de ce qu'il poſſéde,
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

Ah! ſi d'une pauvreté dure
Nous cherchons à nous affranchir,
Rapprochons nous de la Nature
Qui ſeule peut nous enrichir.
Forçons de funeſtes obſtacles.
Réſervons pour nos Tabernacles
Cet Or, ces rubis, ces métaux;
Ou dans le ſein des Mers avides
Jettons ces Richeſſes perfides
L'unique élément de nos maux.

Ce ſont là les vrais Sacrifices
Par qui nous pouvons étoufer
Les ſemences de tous les Vices
Qu'on voit ici bas triompher.
Oſtez l'Intéreſt de la Terre,
Vous en éxilerez la Guerre,
L'Honneur rentrera dans ſes droits:
Et plus juſtes que nous ne ſommes,
Nous verrons régner chez les Hommes
Les Mœurs à la place des Loix.

Sur tout réprimons les ſaillies
De noſtre curioſité:
Source de toutes nos folies,
Mere de noſtre Vanité.
Nous errons dans d'épaiſſes ombres
Ou ſouvent nos lumieres ſombres
Ne ſervent qu'à nous ébloüir.
Soïons ce que nous devons eſtre;
Et ne perdons point à connaiſtre
Des jours deſtinez à joüir.

ODE X.

Sur la mort de S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY arrivée au mois de Février 1709.

PEuples, dont la douleur aux larmes obſtinée
De ce Prince chéri déplore le trépas,
Approchez: & voïez quelle eſt la deſtinée
Des grandeurs d'ici bas.

CONTI n'eſt plus, ô Ciel! ſes vertus, ſon courage,
La ſublime valeur, le zéle pour ſon Roi,
N'ont pû le garantir au milieu de ſon âge
De la commune loi.

Il n'eſt plus: & les Dieux en des temps ſi funeſtes
N'ont fait que le montrer aux regards des Mortels.
Soumettons-nous. Allons porter ces triſtes reſtes
Au pié de leurs Autels.

Elevons

Elevons à ſa cendre un monument célébre.
Que le Jour, de la Nuit emprunte les couleurs.
Soupirons, gémiſſons ſur ce Tombeau funébre
Arroſé de nos pleurs.

Mais que dis-je? Ah pluſtoſt à ſa Vertu ſuprême
Conſacrons un hommage & plus noble & plus doux.
Ce Heros n'eſt point mort. Le plus beau de lui même
Vit encor parmi nous.

Ce qu'il eut de mortel s'éclipſe à noſtre veüe.
Mais de ſes actions le viſible flambeau,
Son Nom, ſa Renommée en cent lieux épandüe
Triomphent du Tombeau.

En dépit de la Mort, l'Image de ſon ame
Ses Talens, ſes Vertus vivantes dans nos cœurs,
Y peignent ce Heros avec des traits de flame
De la Parque vainqueurs.

Steinkerque où ſa valeur rappela la Victoire,
Nervinde où ſes efforts guidérent nos exploits,
Eterniſent ſa vie, auſſi bien que la gloire
De l'Empire François.

Ne murmurons donc plus contre les Deſtinées
Qui livrent ſa jeuneſſe au cizeau d'Atropos;
Et ne meſurons point au nombre des années
La courſe des Heros.

Pour qui compte les jours d'une vie inutile,
L'âge du vieux Priam paſſe celui d'Hector:
Pour qui compte les faits, les ans du jeune Achille
L'égalent à Neſtor.

Voici, voici le tems, ou libres de contrainte
Nos voix peuvent pour lui ſignaler leurs accens.
Je puis à mon Heros, ſans baſſeſſe & ſans crainte
Prodiguer mon encens.

Muſes préparez lui voſtre plus riche offrande.
Placez ſon nom fameux entre les plus grands noms.
Rien ne peut plus faner l'immortelle guirlande
Dont nous le couronnons.

Oüi cher Prince, ta mort de tant de pleurs ſuivie
Met le comble aux grandeurs dont tu fus revêtu;
Et ſauve des écüeils d'une plus longue vie
Ta Gloire & ta Vertu.

Au faiſte des honneurs un Vainqueur indomtable
Voit ſouvent ſes lauriers ſe flétrir dans ſes mains.
La Mort, la ſeule Mort met le ſceau véritable
Aux grandeurs des Humains.

Combien avons nous veu d'Eloges unanimes
Condamnez, démentis par un honteux retour?
Et combien de Heros glorieux, magnanimes,
Ont vêcu trop d'un jour.

Du Midi juſqu'à l'Ourſe on vantoit ce Monarque
Qui remplit tout le Nord de tumulte & de ſang.
Il fuit. Sa gloire tombe, & le Deſtin lui marque
Son véritable rang.

Ce n'eſt plus ce Heros guidé par la Victoire
Par qui tous les Guerriers alloient eſtre effacez.
C'eſt un nouveau Pirrhus, qui va groſſir l'hiſtoire
Des fameux Inſenſez.

Ainſi de ſes bienfaits la Fortune ſe vange.
Mortels, défions nous d'un Sort toûjours heureux;
Et de nos Ennemis, ſongeons que la Louange
Eſt le plus dangereux.

Jadis tous les Humains errans à l'avanture
A leur ſauvage inſtinct vivoient abandonnez.
Satisfaits d'aſſouvir de l'aveugle Nature
Les beſoins effrénez.

La Raiſon fléchiſſant leurs humeurs indociles:
De la Société vint former les liens;
Et bientoſt raſſembla ſous de communs aziles
Les premiers Citoïens.

Pour aſſurer entre Eux la Paix & l'Innocence,
Les Loix firent alors éclater leur pouvoir.
Sur des Tables d'airain l'Audace & la Licence
Apprirent leur devoir.

Mais il falloit encor pour étonner le crime
Toujours contre les Loix promt à ſe révolter,
Que des Chefs revêtus d'un pouvoir légitime
Les fiſſent reſpecter.

Ainſi pour le maintien de ces Loix ſalutaires,
Du Peuple entre vos mains le pouvoir fut remis.
Rois, vous fûtes élûs, ſacrez dépoſitaires
Du glaive de Thémis.

Puiſſe en Vous la Vertu faire luire ſans ceſſe
De la Divinité les raïons glorieux.
Partagez ces tributs d'amour & de tendreſſe
Que nous offrons aux Dieux.

Mais chaſſez loin de vous la baſſe Flaterie,
Qui cherchant à ſoüiller la bonté de vos Moeurs,
Par cent détours obſcurs s'ouvre avec induſtrie
La porte de vos cœurs.

Le pauvre eſt à couvert de ſes ruſes obliques.
Orgüeilleuſe, elle ſuit la pourpre & les faiſceaux.
Serpent contagieux, qui des ſources publiques
Empoiſonne les eaux.

Craignez que de ſa voix les trompeuſes délices
N'aſſoupiſſent enfin voſtre foible Raiſon.
De cette Enchantereſſe oſez, nouveaux Ulyſſes,
Rejetter le poiſon.

Neméſis

Neméſis vous obſerve, & frémit des blaſphêmes
Dont rougit à vos yeux l'aimable Verité.
N'atirez point ſur vous trop épris de vous mêmes
Sa terrible Equité.

C'eſt Elle dont les yeux certains, inévitables,
Percent tous les replis de nos cœurs inſenſez.
Et nous lui répondons des Eloges coupables
Qui nous ſont adreſſez.

Des châtimens du Ciel implacable Miniſtre,
De l'Equité trahie elle vange les droits.
Et voici les Arrêts dont ſa bouche ſiniſtre
Epouvante les Rois.

Ecoutez; & tremblez, Idoles de la Terre.
D'un encens uſurpé Jupiter eſt jaloux.
Vos Flatteurs dans ſes mains allument le Tonnerre
Qui s'éleve ſur Vous.

Il détruira leur culte, il briſera l'image
A qui ſacrifioient ces faux adorateurs;
Et punira ſur vous le déteſtable hommage
De vos Adulateurs.

Moi, je préparerai les vangeances céleſtes.
Je livrerai vos jours au Démon de l'Orgueil,
Qui par vos propres mains de vos grandeurs funeſtes
Creuſera le cercüeil.

Vous n'écouterez plus la voix de la Sageſſe.
Et dans tous vos conſeils, l'aveugle Vanité
L'Eſprit d'enchantement, de vertige & d'ivreſſe
Tiendra lieu de clarté.

Sous les noms ſpécieux de zéle & de Juſtice
Vous vous déguiſerez les plus noirs attentats.
Vous couvrirez de fleurs les bords du précipice
Qui s'ouvre ſous vos pas.

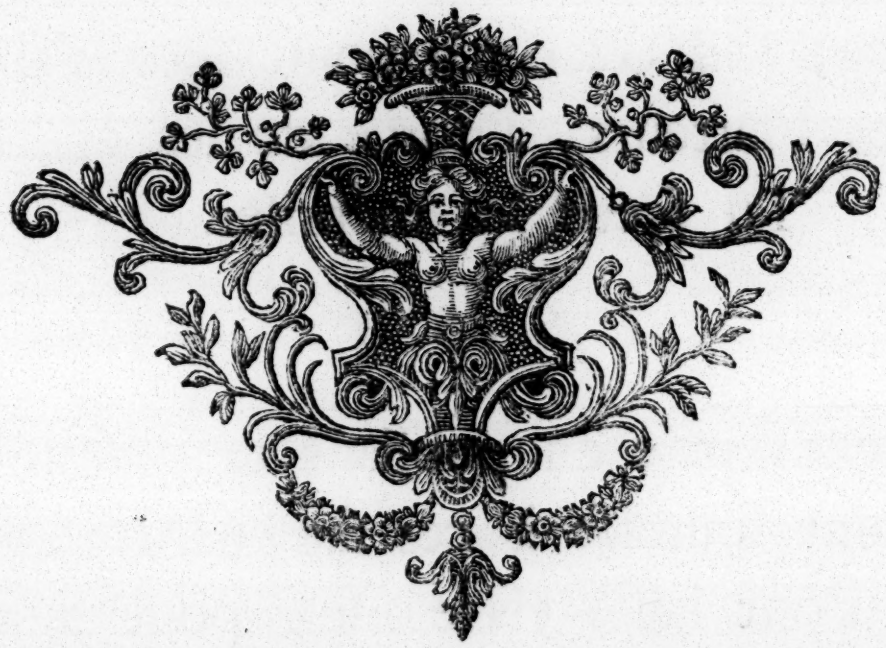
Mais

Mais enfin voſtre chute à vos yeux déguiſée,
Aura ces meſmes yeux pour triſtes ſpectateurs;
Et voſtre abbaiſſement ſervira de riſée
A vos propres Flatteurs.

De cet Oracle affreux tu n'as point à te plaindre,
Cher Prince, ton éclat n'a point ſçeu t'abuſer.
Ennemi des Flatteurs, à force de les craindre
Tu ſçeus les mépriſer.

Auſſi la Renommée en publiant ta gloire
Ne ſera point ſoumiſe à ces fameux revers.
Les Dieux t'ont laiſſé vivre aſſez pour ta mémoire;
Trop peu pour l'Univers.

Fin du ſecond Livre.



ODES.

LIVRE III.

ODES.

LIVRE III.

ODE I.

A MONSIEUR LE COMTE DU LUC

alors Ambaſſadeur de France en Suiſſe, & Plénipotentiaire à la Paix de Bade.

TEL que le vieux Paſteur des Troupeaux de Neptune
Protée, à qui le Ciel pere de la Fortune
Ne cache aucuns ſecrets,
Sous diverſe figure, Arbre, Flame, Fontaine,
S'efforce d'échaper à la veüe incertaine
Des Mortels indiſcrets:

Ou tel que d'Apollon le Miniſtre terrible
Impatient du Dieu dont le ſouffle invincible
Agite tous ſes ſens,
Le regard furieux, la teſte échevelée
Du Temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ſes cris impuiſſans.

Tel aux premiers accès d'une ſainte manie
Mon eſprit allarmé redoute du Genie
L'aſſaut victorieux.
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le poſſéde,
Et voudroit ſecoüer du Demon qui l'obſéde
Le joug impérieux.

Mais ſi toſt que cédant à la fureur divine,
Il reconnoit enfin du Dieu qui le domine
Les ſouveraines loix:
Alors tout pénétré de ſa vertu ſuprême
Ce n'eſt plus un Mortel, c'eſt Apollon lui même
Qui parle par ma voix.

Je n'ai point l'heureux don de ces eſprits faciles
Pour qui les doctes Sœurs, careſſantes, dociles,
Ouvrent tous leurs tréſors;
Et qui dans la douceur d'un tranquille délire
N'éprouvérent jamais en maniant la Lyre
Ni fureur ni tranſports.

Des veilles, des travaux, un foible cœur s'étonne.
Apprenons toutefois que le fils de Latone
Dont nous ſuivons la Cour,
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flame
Et ces aiſles de feu qui raviſſent une ame
Au céleſte ſejour.

C'eſt par là qu'autrefois d'un Prophéte fidelle
L'Eſprit s'affranchiſſant de ſa chaine mortelle
Par un puiſſant effort,
S'élançoit dans les airs comme un Aigle intrépide,
Et juſques chés les Dieux alloit d'un vol rapide
Interroger le Sort.

C'eſt par là qu'un Mortel forçant les rives ſombres,
Au ſuperbe Tyran qui régne ſur les ombres
Fit reſpecter ſa voix.
Heureux ſi trop épris d'une Beauté rendüe
Par un excès d'amour il ne l'eut point perdüe
Une ſeconde fois.

Telle eſtoit de Phébus la vertu ſouveraine
Tandis qu'il fréquentoit les bords de l'Hippocrene
Et les ſacrez valons.
Mais ce n'eſt plus le tems, depuis que l'Avarice
Le Menſonge flatteur, l'Orgueil & le Caprice
Sont nos ſeuls Apollons.

Ah ſi ce Dieu ſublime échauffant mon Genie
Reſſuſcitoit pour moi de l'antique Harmonie
Les magiques accords:
Si je pouvois du Ciel franchir les vaſtes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voutes
De l'Empire des Morts.

Je n'irois point des Dieux profanant la retraite
Dérober aux Deſtins téméraire Interprete
Leurs auguſtes ſecrets :
Je n'irois point chercher une Amante ravie ;
Et la lyre à la main redemander ſa vie
Au gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble & moins ſtérile
J'irois, j'irois pour vous, o mon illuſtre azile,
O mon fidele eſpoir !
Implorer aux Enfers ces trois fieres Déeſſes
Que jamais juſqu'ici nos vœux ni nos promeſſes
N'ont ſçeu l'art d'émouvoir.

Puiſſantes Déïtez qui peuplez cette rive,
Préparez leur dirois-je, une oreille attentive
Au bruit de mes concerts.
Puiſſent ils amollir vos ſuperbes courages
En faveur d'un Heros digne des premiers âges
Du naiſſant Univers.

Non,

Non, jamais ſous les yeux de l'auguſte Cybelle
La Terre ne fit naiſtre un plus parfait modelle
Entre les Dieux mortels;
Et jamais la Vertu n'a dans un ſiécle avare
D'un plus riche parfum ni d'un encens plus rare
Veu fumer ſes Autels.

C'eſt lui, c'eſt le pouvoir de cet heureux Genie
Qui ſoutient l'Equité contre la tyrannie
D'un Aſtre injurieux:
L'aimable Verité fugitive, importune,
N'a trouvé qu'en lui ſeul, ſa gloire, ſa fortune,
Sa Patrie & ſes Dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux uſages.
Prenez tous les fuſeaux qui pour les plus longs âges
Tournent entre vos mains.
C'eſt à vous que du Stix les Dieux inéxorables
Ont confié les jours, helas trop peu durables,
Des fragiles Humains.

Si ces Dieux dont un jour tout doit eſtre la proïe
Se montrent trop jaloux de la fatale ſoïe
Que vous leur redevez:
Ne déliberez plus, tranchez mes Deſtinées;
Et renoüez leur fil à celui des années
Que vous lui réſervez.

Ainſi daigne le Ciel toujours pur & tranquile
Verſer ſur tous les jours que voſtre main nous file
Un regard amoureux;
Et puiſſent les Mortels amis de l'Innocence
Mériter tous les ſoins que voſtre vigilance
Daigne prendre pour Eux.

C'eſt ainſi qu'au delà de la fatale barque
Mes chants adouciroient de l'orgueilleuſe Parque
L'impitoïable loi.
Lacheſis apprendroit à devenir ſenſible,
Et le double ciſeau de ſa Sœur infléxible
Tomberoit devant moi.

Une ſanté dès lors floriſſante, éternelle
Vous feroit recüeillir d'une Automne nouvelle
Les nombreuſes moiſſons.
Le Ciel ne ſeroit plus fatigué de nos larmes,
Et je verrois enfin de mes froides allarmes
Fondre tous les glaçons.

Mais une dure loi des Dieux meſme ſuivie
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit meſlé de travaux.
Un partage inégal ne leur fut jamais libre:
Et leur main tient toujours dans un juſte équilibre
Tous nos biens & nos maux.

Ils ont ſur vous, ces Dieux, épuiſé leur largeſſe.
C'eſt d'Eux que vous tenez la Raiſon, la Sageſſe,
Les ſublimes talens.
Vous tenez d'Eux enfin cette magnificence
Qui ſeule ſçait donner à la haute naiſſance
De ſolides brillans.

C'en eſtoit trop helas! & leur tendreſſe avare,
Vous refuſant un bien dont la douceur répare
Tous les maux amaſſez,
Prit ſur voſtre ſanté par un decret funeſte
Le ſalaire des dons qu'à voſtre ame céleſte
Elle avoit diſpenſez.

Le Ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue.
Vainement un Mortel ſe plaint, & le fatigue
De ſes cris ſuperflus.
L'Ame d'un vrai Heros tranquille, courageuſe,
Sçait comme il faut ſouffrir d'une vie orageuſe
Le flus & le reflus.

Il ſçait, & c'eſt par là qu'un grand cœur ſe conſole,
Que ſon nom ne craint rien ni des fureurs d'Eole,
Ni des flots inconſtans:
Et que s'il eſt mortel, ſon immortelle gloire
Bravera dans le ſein des Filles de Mémoire
Et la Mort & le Tems.

Tandis qu'entre des mains à ſa gloire attentives
La France confiera de ſes ſaintes Archives
Le dépoſt ſolennel,
L'Avenir y verra le fruit de vos journées,
Et vos heureux deſtins unis aux deſtinées
D'un Empire éternel.

Il ſçaura par quels ſoins, tandis qu'à force ouverte
L'Europe conjurée armoit pour noſtre perte
Mille Peuples fougueux,
Sur des bords étrangers voſtre illuſtre aſſiſtance
Sçeut ménager pour Nous les cœurs & la conſtance
D'un Peuple belliqueux.

Il ſçaura quel Génie au fort de nos tempeſtes
Arreſta malgré nous dans leurs vaſtes conqueſtes
Nos Ennemis hautains;
Et que vos ſeuls conſeils déconcertant leurs Princes
Guidérent au ſecours de deux riches Provinces
Nos Guerriers incertains.

Mais

Mais quel Peintre fameux, par de ſçavantes veilles
Conſacrant aux Humains de tant d'autres merveilles
L'Immortel ſouvenir,
Pourra ſuivre le fil d'une hiſtoire ſi belle,
Et laiſſer un Tableau digne des mains d'Apelle
Aux ſiécles à venir.

Que ne puis je franchir cette noble barriere!
Mais peu propre aux efforts d'une longue carriere,
Je vais juſqu'où je puis:
Et ſemblable à l'Abeille en nos jardins écloſe
De différentes fleurs j'aſſemble & je compoſe
Le miel que je produis.

Sans ceſſe en divers lieux errant à l'aventure,
Des ſpectacles nouveaux que m'offre la Nature
Mes yeux ſont égaïez;
Et tantoſt dans les bois, tantoſt dans les prairies
Je proméne toujours mes douces rêveries
Loin des chemins fraïez.

Celui qui ſe livrant à des Guides vulgaires
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux,
Marche plus ſeurement dans une humble campagne
Que ceux qui plus hardis, percent de la Montagne
Les ſentiers tortueux.

Toutefois c'eſt ainſi que nos Maiſtres célébres
Ont dérobé leurs noms aux épaiſſes ténébres
De leur antiquité;
Et ce n'eſt qu'en ſuivant leur périlleux exemple
Que nous pouvons comme Eux arriver juſqu'au Temple
De l'Immortalité.

ODE II.

A SON ALTESSE SERENISSIME *MONSEIGNEUR LE PRINCE EUGENE DE SAVOIE.*

EST-ce une illuſion ſoudaine
Qui trompe mes regards ſurpris?
Eſt-ce un ſonge, dont l'ombre vaine
Trouble mes timides eſprits?
Quelle eſt cette Déeſſe énorme?
Ou pluſtoſt ce Monſtre difforme
Tout couvert d'oreilles & d'yeux:
Dont la voix reſſemble au Tonnerre:
Et qui des piez touchant la Terre,
Cache ſa teſte dans les Cieux?

C'eſt l'inconſtante Renommée,
Qui ſans ceſſe les yeux ouverts
Fait ſa reveüe accoutumée
Dans tous les coins de l'Univers.
Toujours vaine, toujours errante,
Et Meſſagere indifférente
Des Veritez & de l'Erreur,
Sa voix en merveilles féconde
Va chez tous les Peuples du Monde
Semer le Bruit & la Terreur.

Quelle eſt cette Troupe ſans nombre
D'Amans autour d'Elle aſſidus,
Qui viennent en foule, à ſon ombre
Rendre leurs hommages perdus?
La Vanité qui les enïvre
Sans relâche s'obſtine à ſuivre
L'Eclat dont elle les ſéduit:
Mais bientoſt leur ame orgueilleuſe
Voit ſa lumiere frauduleuſe
Changée en éternelle nuit.

O Toi, qui ſans lui rendre hommage
Et ſans redouter ſon pouvoir,
Sçeus toujours de cette volage
Fixer les ſoins & le devoir:
Heros, des Heros le modéle,
Eſtoit ce pour cette infidéle
Qu'on t'a veu cherchant les hazars,
Braver mille morts toujours preſtes;
Et dans les feux & les tempeſtes
Défier la fureur de Mars?

Non non, ſes lüeurs paſſagéres
N'ont jamais ébloüi tes ſens.
A des Déïtez moins légéres
Ta main prodigue ſon encens.
Ami de la Gloire ſolide,
Mais de la Verité rigide
Encor plus vivement épris:
Sous ſes Drapeaux ſeuls tu te ranges;
Et ce ne ſont point les loüanges
C'eſt la Vertu que tu chéris.

Tu mépriſes l'orgueil frivole
De tous ces Heros impoſteurs,
Dont la fauſſe gloire s'envole
Avec la voix de leurs Flatteurs.
Tu ſçais que l'Equité ſévére
A cent fois du haut de leur ſphére
Précipité ces vains Guerriers:
Et qu'elle eſt l'unique Déeſſe
Dont l'incorruptible ſageſſe
Puiſſe éterniſer tes lauriers.

Ce Vieillard qui d'un vol agile
Fuit ſans jamais eſtre arreſté,
Le Tems, cette image mobile
De l'immobile Eternité,
A peine du ſein des ténébres
Fait éclore les faits célébres,
Qu'il les replonge dans la nuit.
Auteur de tout ce qui doit eſtre,
Il détruit tout ce qu'il fait naiſtre
A meſure qu'il le produit.

Mais la Déeſſe de Mémoire
Favorable aux noms éclatans
Souléve l'équitable Hiſtoire
Contre l'iniquité du Tems;
Et dans le Regiſtre des Ages
Conſacrant les nobles images
Que la Gloire lui vient offrir:
Sans ceſſe en cet auguſte Livre
Noſtre ſouvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont veu périr.

C'eſt là que ſa main immortelle
Mieux que la Déeſſe aux cent voix
Sçaura dans un Tableau fidelle
Immortaliſer tes exploits.
L'Avenir faiſant ſon étude
De cette vaſte multitude
D'incroïables évenemens,
Dans leurs véritez authentiques
Des Fables les plus fantaſtiques
Retrouvera les fondemens.

Tous ces traits incompréhenſibles
Par les fictions ennoblis
Dans l'ordre des choſes poſſibles
Par là ſe verront rétablis.
Chez nos Neveux moins incrédules
Les vrais Céſars, les faux Hercules
Seront mis en meſme degré;
Et tout ce qu'on dit à leur gloire,
Et qu'on admire ſans le croire,
Sera crû, ſans eſtre admiré.

Guéris d'une vaine ſurpriſe,
Ils concevront ſans eſtre émus
Les faits du petit fils d'Acriſe,
Et tous les travaux de Cadmus.
Ni le monſtre du Labirinthe,
Ni la triple Chimére éteinte
N'étonneront plus la Raiſon:
Et l'Eſprit avoûra ſans honte
Tout ce que la Gréce raconte
Des merveilles du fils d'Eſon.

Et pourquoi traitter de preſtiges
Les avantures de Colchos?
Les Dieux n'ont ils fait de prodiges
Que dans Thébes ou dans Argos?
Que peuvent oppoſer les Fables,
Aux prodiges inconcevables
Qui de nos jours éxecutez,
Ont cent fois dans la Germanie,
Chez le Belge, dans l'Auſonie
Frappé nos yeux épouvantez?

Mais ici ma lyre impuiſſante
N'oſe ſeconder mes efforts.
Une Voix fiére & menaçante
Tout à coup glace mes tranſports.
Arreſte, inſenſé, me dit-elle.
Ne va point d'une main mortelle
Toucher un laurier immortel.
Arreſte: & dans ta folle audace
Crain de reconnoiſtre la trace
Du ſang dont fume ton Autel.

Le terrible Dieu de la Guerre,
Bellone, & la fiére Atropos
N'ont que trop effraïé la Terre
Des triomphes de ton Heros.
Ces Dieux, ta Patrie elle-même
Rendront à ſa valeur ſuprême
D'aſſez authentiques tributs.
Admirateur plus légitime
Garde tes vers & ton eſtime
Pour de plus tranquilles vertus.

Ce n'eſt point d'un amas funeſte
De maſſacres & de débris
Qu'une Vertu pure & céleſte
Tire ſon véritable prix.
Un Heros qui de la victoire
Emprunte ſon unique gloire
N'eſt Heros que quelques momens:
Et pour l'eſtre toute ſa vie
Il doit oppoſer à l'Envie
De plus paiſibles monumens.

En vain ſes exploits mémorables
Etonnent les plus fiers vainqueurs.
Les ſeules conqueſtes durables
Sont celles qu'on fait ſur les cœurs.
Un Tyran cruel & ſauvage
Dans les feux & dans le ravage
N'aquiert qu'un honneur criminel:
Un Vainqueur qui ſcait toujours l'eſtre
Dans les cœurs dont il ſe rend maiſtre
S'éleve un trophée éternel.

C'eſt par cette illuſtre conqueſte,
Mieux encor que par ſes travaux,
Que ton Prince éleve ſa teſte
Au deſſus de tous ſes Rivaux.
Grand, par tout ce que l'on admire:
Mais plus encor, j'oſe le dire,
Par cette héroïque bonté,
Et par cet abord plein de grace
Qui des premiers âges retrace
L'adorable ſimplicité.

Il ſçait qu'en ce vaſte intervale
Ou les Deſtins nous ont placez,
D'une fierté qui les ravale
Les Mortels ſont toujours bleſſez:
Que la Grandeur fiére & hautaine
N'attire ſouvent que leur haine
Lors qu'elle ne fait rien pour eux:
Et que tandis qu'elle ſubſiſte
Le parfait bonheur ne conſiſte
Qu'à rendre les Hommes heureux.

Les Dieux même, éternels Arbitres
Du ſort des fragiles Mortels,
N'exigent qu'à ces mêmes titres
Nos offrandes & nos Autels.
C'eſt leur puiſſance qu'on implore.
Mais c'eſt leur bonté qu'on adore
Dans le bien qu'ils font aux Humains:
Et ſans cette bonté fertile
Leur foudre ſouvent inutile,
Gronderoit en vain dans leurs mains.

Prince,

Prince, ſui toujours les exemples
De ces Dieux dont tu tiens le jour.
Avant de mériter nos Temples
Ils ont mérité noſtre amour.
Tu le ſçais, l'aveugle Fortune
Peut faire d'une ame commune
Un Heros par tout admiré.
La ſeule Vertu, profitable,
Généreuſe, tendre, équitable,
Peut faire un Heros adoré.

Ce Potentat toujours Auguſte,
Maiſtre de tant de Potentats,
Dont la main ſi ferme & ſi juſte
Conduit tant de vaſtes Eſtats,
Deviendra la gloire des Princes,
Lors qu'en ſes nombreuſes Provinces
Raſſemblant les plaiſirs épars,
Sous ſa féconde providence
Tu feras fleurir l'Abondance,
Les Délices & les beaux Arts.

Seconde les heureux auſpices
D'un Monarque ſi renommé.
Déja par tes ſecours propices
Janus voit ſon Temple fermé.
Puiſſe ta gloire toujours pure
A toute la Race future
Servir de modéle & de loi;
Et ton intégrité profonde
Eſtre à jamais l'amour du Monde
Comme ton bras en fut l'effroi.

ODE III.

A MONSIEUR LE COMTE DE BONNEVAL

Lieutenant General des armées de l'Empereur.

LE Soleil dont la violence
Nous a fait languir ſi longtems,
Arme de feux moins éclatans
Les raïons que ſon char nous lance;
Et plus paiſible dans ſon cours,
Laiſſe la céleſte Balance
Arbitre des nuits & des jours.

L'Aurore, deſormais ſtérile
Pour la Divinité des fleurs,
De l'heureux tribut de ſes pleurs
Enrichit un Dieu plus utile:
Et ſur tous les côteaux voiſins
On voit briller l'ambre fertile
Dont elle dore nos raiſins.

C'eſt dans cette ſaiſon ſi belle
Que Baccus prépare à nos yeux
De ſon triomphe glorieux
La pompe la plus ſolennelle.
Il vient de ſes divines mains
Sceller l'Alliance éternelle
Qu'il a faite avec les Humains.

Autour de ſon char diaphane
Les Ris voltigeans dans les Airs,
Des Soins qui troublent l'Univers
Ecartent la foule prophane.
Tel ſur des bords inhabitez
Il vint de la triſte Ariane
Calmer les eſprits agitez.

Les Satyres tout hors d'haleine
Conduiſant les Nymphes des bois,
Au ſon du fifre & du hautbois
Danſent par troupes dans la plaine:
Tandis que les Sylvains laſſez
Portent l'immobile Silene
Sur leurs thyrſes entrelacez.

Leur plus vive ardeur ſe déploïe
Autour de ce Dieu belliqueux.
Cher Comte, partage avecque Eux
L'allegreſſe qu'il leur envoïe:
Et plein d'une douce chaleur
Montre toi rival de leur joïe,
Comme tu l'es de ſa valeur.

Pren part à la juſte loüange
De ce Dieu ſi cher aux Guerriers,
Qui couvert de mille lauriers,
Moiſſonnez juſqu'aux bords du Gange,
A trouvé mille fois plus grand
D'eſtre le Dieu de la vendange
Que de n'eſtre qu'un Conquérant.

De ſes Ménades révoltées
Craignons l'impétueux couroux.
Tu ſçais juſqu'ou ce Dieu jaloux
Porte ſes fureurs irritées;
Et quelles tragiques horreurs,
Des Lycurgues & des Penthées
Païerent les folles erreurs.

C'eſt lui, qui des Fils de la Terre
Châtiant la rebellion,
Sous la forme d'un fier Lion
Vangea le Maiſtre du Tonnerre;
Et par lui les os de Rhécus
Furent briſez comme le verre,
Aux yeux de ſes Fréres vaincus.

Ici par l'aimable Pareſſe
Ce fameux Vainqueur deſarmé,
Ne ſe montre plus enflammé
Que des feux d'une douce ivreſſe:
Et cherchant de plus doux combats,
Dans le Temple de l'Allegreſſe
Il s'offre à conduire nos pas.

Là ſous une voûte ſacrée
Peinte des plus riches couleurs,
Ses Preſtres couronnant de fleurs
La victime pour Toi parée,
Bientoſt ſur un Autel divin
Feront couler à ton entrée
Des ruiſſeaux de lait & de vin.

Reçoi ce Nectar adorable
Verſé par la main des Plaiſirs;
Et laiſſe au gré de leurs deſirs
Par cette liqueur favorable
Remplir tes eſprits & tes yeux
De cette joïe inaltérable
Qui rend l'Homme ſemblable aux Dieux.

Par elle, en toutes ſes diſgraces
Un cœur d'audace revêtu
Sçait aſſervir à ſa Vertu
Les ennuis qui ſuivent ſes traces;
Et tranquille juſqu'à la mort,
Conjurer toutes les menaces
Des Dieux & des Rois & du Sort.

Par Elle bravant la puiſſance
De ſon implacable Démon,
Le vaillant fils de Télamon
Banni des lieux de ſa naiſſance,
Au fort de ſes calamitez
Rendit le calme & l'eſpérance
A ſes Compagnons rebutez.

Amis, la volage Fortune
N'a, dit-il, nuls droits ſur mon cœur.
Je prétens malgré ſa rigueur
Fixer voſtre courſe importune.
Paſſons ce jour dans les feſtins.
Demain les Zéphirs & Neptune
Ordonneront de nos Deſtins

C'eſt ſur cet illuſtre modele
Qu'à Toi meſme toujours égal,
Tu ſceus loin de ton lieu natal
Triompher d'un Aſtre infidelle;
Et ſous un Ciel moins rigoureux
D'une Salamine nouvelle
Jetter les fondemens heureux.

Une douleur puſillanime
Touche peu les Dieux immortels.
On aborde en vain leurs Autels,
Sans un cœur ferme & magnanime.
Quand nous venons les implorer,
C'eſt par une joïe unanime
Que nous devons les honorer.

Telle eſt l'allegreſſe ruſtique
De ces Vendangeurs altérez,
Qu'on voit à leurs yeux égarez
Saiſis d'une ivreſſe myſtique;
Et qui ſaintement furieux
Retracent de l'Orgye antique
L'emportement myſtérieux.

Tandis que toute la campagne
Retentit de leur doux tranſport:
Allons travailler à l'accord
Du Tokaye avec la Champagne;
Et près de tes Lares aſſis,
Des vins de rive & de montagne
Juger le procès indécis.

Les Juges à ton arrivée
Se trouveront tout aſſemblez.
La ſoif qui les tient déſolez
Bruſle de ſe voir abbreuvée;
Et leur appétit importun
A deux heures de relevée
S'étonne d'eſtre encore a jeun.

ODE IV.

AUX PRINCES CHRETIENS

Sur l'armement des Turcs contre la République de Veniſe, en 1715.

CE n'eſt donc point aſſez que ce Peuple perfide
De la ſainte Cité profanateur ſtupide
Ait dans tout l'Orient porté ſes étendars;
Et paiſible Tyran de la Grece abbatüe,
Partage à noſtre veüe
La plus belle moitié du Throſne des Céſars?

Déja pour réveiller ſa fureur aſſoupie
L'Interprete effrené de ſon Prophete impie
Lui promet d'aſſervir l'Italie à ſa loi:
Et déja ſon Orgueil plein de cette aſſurance
Renverſe en eſpérance
Le Siége de l'Empire & celui de la Foi.

A l'aſpect des Vaiſſeaux que vomit le Boſphore
Sous un nouveau Xercés, Thétis croit voir encore
A travers de ſes flots promener les forets:
Et le nombreux amas des lances hériſſées
Contre le Ciel dreſſées
Egale les épics qui dorent nos guérets.

Princes, que penſez vous à ces apprêts terribles?
Attendrez vous encor, ſpectateurs inſenſibles,
Quels ſeront les decrets de l'aveugle Deſtin?
Comme en ce jour affreux ou dans le ſang noïée,
Biſance foudroïée
Vit périr ſous ſes murs le dernier Conſtantin.

O honte, ô de l'Europe infamie éternelle!
Un Peuple de Brigands ſous un Chef infidelle
De ſes plus ſaints remparts détruit la ſeureté.
Et le Menſonge impur tranquillement repoſe
Ou le grand Theodoſe
Fit regner ſi long tems l'auguſte Verité.

Jadis, dans leur fureur non encor ralentie,
Ces Eſclaves chaſſez des marais de Scithie
Portérent chez le Parthe & la mort & l'effroi:
Et bientoſt des Perſans, raviſſeurs moins barbares
Leurs Conducteurs avares
Receurent à la fois & le Sceptre & la Loi.

Dès lors courans toujours de victoire en victoire,
Des Caliphes déchus de leur antique gloire
Le redoutable Empire entre eux fut partagé.
Des bords de l'Helleſpont aux rives de l'Euphrate,
Par cette Race ingrate
Tout fut en meſme tems ſoumis ou ravagé.

Mais ſi toſt que leurs mains en ruïnes féconde
Oſérent, du Jourdain ſouïllant les ſaintes ondes,
Profaner le tombeau du Fils de l'Eternel:
L'Occident réveillé par ce coup de Tonnerre
Arma toute la Terre
Pour laver ce forfait dans leur ſang criminel.

En vain à cette ardeur ſi bouïllante & ſi vive
La folle Ambition, la Prudence craintive,
Prétendoient oppoſer leurs conſeils ſpécieux.
Chacun comprit alors mieux qu'au ſiécle ou nous ſommes
Que l'intéreſt des Hommes
Ne doit point balancer la querelle des Cieux.

Comme un torrent fougueux qui du haut des montagnes
Précipitant ſes eaux traîne dans les Campagnes
Arbres, rochers, troupeaux par ſon cours emportez:
Ainſi de Godefroi les Légions guerrieres
Forcerent les barrieres
Que l'Aſie oppoſoit à leurs bras indomtez.

La Paleſtine enfin après tant de ravages
Vit fuir ſes Ennemis, comme on voit les nüages
Dans le vague des airs fuir devant l'Aquilon:
Et des vents du Midi la dévorante haleine
N'a conſumé qu'à peine
Leurs oſſemens blanchis dans les champs d'Aſcalon.

De ſes Temples détruits & cachez ſous les herbes
Sion vit relever les portiques ſuperbes
De noſtre délivrance auguſtes monumens:
Et d'un nouveau David la valeur noble & ſainte
Sembloit dans leur enceinte
D'un Roïaume éternel jetter les fondemens.

Mais chez ſes Succeſſeurs la Diſcorde inſolente
Allumant le flambeau d'une guerre ſanglante
Enerva leur puiſſance en corrompant leurs mœurs.
Et le Ciel irrité reſſuſcitant l'audace
D'une coupable Race
Se ſervit des vaincus pour punir les vainqueurs.

Rois, ſymboles mortels de la grandeur céleſte;
C'eſt à vous de prévoir dans leur chute funeſte
De vos diviſions les fruits infortunez.
Aſſez & trop longtems, implacables Achilles,
Vos diſcordes civiles.
De morts ont aſſouvi les Enfers étonnez.

Tandis que de vos mains déchirant vos entrailles
Dans nos Champs engraiſſez de tant de funerailles
Vous ſemiez le carnage, & le trouble & l'horreur;
L'Infidelle, tranquille au milieu des allarmes
Forgeoit ces meſmes armes
Qu'aujourd'hui contre vous aiguiſe ſa fureur.

Enfin l'heureuſe Paix de l'Amitié ſuivie
A reüni les cœurs ſéparez par l'Envie,
Et banni loin de nous la crainte & le danger.
Paiſible dans ſon champ le Laboureur moiſſonne:
Et les dons de l'Automne
Ne ſont plus profanez par le fer étranger.

Mais ce calme ſi doux que le Ciel vous renvoïe
N'eſt point le calme oiſif d'une indolente joïe
Ou s'endort la vertu des plus fameux Guerriers.
Le Démon des combats ſiffle encor ſur vos teſtes:
Et de juſtes conqueſtes
Vous offrent à cüeillir de plus nobles lauriers.

Il eſt tems de vanger voſtre commune injure.
Eteignez dans le ſang d'un Ennemi parjure
Du nom que vous portez l'opprobre injurieux:
Et ſous leurs braves Chefs aſſemblant vos cohortes,
Allez briſer les portes
D'un Empire uſurpé ſur vos foibles Aïeux.

Vous n'eſtes plus au tems de ces craintes ſerviles
Qu'imprimoient dans le ſein des Peuples imbécilles
De cruels Raviſſeurs à leur perte animez.
L'Aigle de Jupiter, miniſtre de la foudre,
A cent fois mis en poudre
Ces Géans orgueilleux contre le Ciel armez.

Belgrade aſſujettie à leur joug tyranique
Regrete encor ce jour ou le fer Germanique
Renverſa leur Croiſſant du haut de ſes remparts:
Et de Salankemen les plaines infectées,
Sont encore humectées
Du ſang de leurs Soldats ſur la pouſſiere épars.

Sous le fer abbatus, conſumez dans la flame,
Leur Monarque inſenſé, le deſeſpoir dans l'ame
Pour la derniere fois oſa tenter le ſort.
Déja de ſa fureur barbares émiſſaires
Ses nombreux Janiſſaires
Portoient de toutes parts la Terreur & la Mort.

Arreſtez, Troupe lâche & de pillage avide.
D'un Hercule naiſſant la valeur intrépide
Va bientoſt démentir vos projets forcenez:
Et ſur vos corps ſanglans ſe traçant un paſſage
Faire l'apprentiſſage
Des triomphes fameux qui lui ſont deſtinez.

Le Tibiſque effraïé de la digue profonde
De tant de bataillons entaſſez dans ſon onde,
De ſes flots enchainez interrompit le cours.
Et le fier * Othoman ſans Drapeaux & ſans ſuite
Précipitant ſa fuite
Borna toute ſa gloire au ſalut de ſes jours.

* *Muſtapha* II.

C'en

C'en eſt aſſez, dit-il: retournons ſur nos traces.
Foibles & vils Troupeaux, après tant de diſgraces
N'irritons plus en vain de ſuperbes Lions.
Un Prince nous pourſuit, dont le fatal Génie,
Dans cette ignominie
De noſtre antique gloire éteint tous les raïons.

Par une promte Paix, tant de fois profanée,
Conjurons la Victoire à le ſuivre obſtinée.
Prévenons du Deſtin les revers éclatans:
Et ſur d'autres Climats détournons les Tempeſtes
Qui déja toutes preſtes
Menacent d'écraſer l'Empire des Sultans.

ODE V.

A MALHERBE.

Contre les détracteurs de l'Antiquité.

SI du tranquille Parnaſſe
Les Habitans renommez
Y gardent encor leur place
Lors que leurs yeux ſont fermez:
Et ſi contre l'apparence,
Noſtre farouche ignorance,
Et nos inſolens propos,
Dans ces demeures ſacrées
De leurs ames épurées
Troublent encor le repos:

Que dis tu, ſage Malherbe,
De voir tes Maiſtres proſcrits
Par une foule ſuperbe
De fanatiques eſprits?
Et dans ta propre Patrie
Renaiſtre la barbarie
De ces Tems d'infirmité,
Dont ton immortelle veine
Jadis avec tant de peine
Diſſipa l'obſcurité?

Peux tu, malgré tant d'hommages,
D'encens, d'honneurs, & d'Autels,
Voir mutiler les images
De tous ces Morts immortels,
Qui juſqu'au ſiécle ou nous ſommes
Ont fait chez les plus grands Hommes
Naiſtre les plus doux tranſports;
Et dont les divins Génies
De tes doctes ſymphonies
Ont formé tous les accords?

Animé par leurs exemples,
Soutenu par leurs leçons,
Tu fis retentir nos Temples
De tes céleſtes chanſons.
Sur la montagne Thébaine
Ta lyre fiere & hautaine
Conſacra l'illuſtre ſort
D'un Roi vainqueur de l'Envie,
Vraîment Roi pendant ſa vie,
Vraîment Grand après ſa mort.

Maintenant ton ombre heureuſe,
Au comble de ſes deſirs,
De leur Troupe généreuſe
Partage tous les plaiſirs.
Dans ces bocages tranquilles
Peuplez de myrtes fertiles
Et de lauriers toujours verds,
Tu meſles ta voix hardie
A la douce mélodie
De leurs ſublimes concerts.

Là d'un Dieu fier & barbare
Orphée adoucit les loix:
Ici le divin Pindare
Charme l'oreille des Rois.
Dans tes douces promenades
Tu vois les folles Ménades
Rire autour d'Anacréon;
Et les Nymphes plus modeſtes
Gémir des ardeurs funeſtes
De l'Amante de Phaon.

A la ſource d'Hippocrêne,
Homere ouvrant ſes rameaux
S'éleve comme un vieux Chêne
Entre de jeunes ormeaux.
Les ſçavantes Immortelles
Tous les jours de fleurs nouvelles
Ont ſoin de parer ſon front:
Et par leur commun ſuffrage
Avec Elles il partage
Le ſceptre du double Mont.

Ainſi les chaſtes Déeſſes
Dans ces bois verds & fleuris
Comblent de juſtes largeſſes
Leurs antiques Favoris.
Mais pourquoi leur docte Lyre
Prendroit elle un moindre empire
Sur les eſprits des neuf Sœurs,
Si de ſon pouvoir ſuprême
Pluton, Cerbére lui-même
Ont pû ſentir les douceurs?

Quelle eſt donc voſtre manie,
Cenſeurs, dont la vanité
De ces Rois de l'Harmonie
Dégrade la majeſté;
Et qui par un double crime,
Contre l'Olympe ſublime
Lançant vos traits venimeux,
Oſez, dignes du Tonnerre,
Attaquer ce que la Terre
Eut jamais de plus fameux?

Impitoïables Zoïles
Plus ſourds que le noir Pluton,
Souvenez vous, ames viles,
Du ſort de l'affreux Python.
Chez les Filles de Mémoire
Allez apprendre l'hiſtoire
De ce Serpent abhorré,
Dont l'haleine déteſtée
De ſa vapeur empeſtée
Souïlla leur ſéjour ſacré.

Lors que la terreſtre Maſſe
Du Déluge eut bû les eaux,
Il effraïa le Parnaſſe
Par des prodiges nouveaux.
Le Ciel vit ce Monſtre impie,
Né de la fange croupie
Au pié du Mont Pélion,
Souffler ſon infecte rage
Contre le naiſſant ouvrage
Des mains de Deucalion.

Mais

Mais le bras ſeur & terrible
Du Dieu qui donne le jour
Lava dans ſon ſang horrible
L'honneur du docte Sejour.
Bientoſt de la Theſſalie
Par ſa dépouïlle ennoblie
Les champs en furent baignez:
Et du Céphiſe rapide
Son corps affreux & livide
Groſſit les flots indignez.

De l'écume empoiſonnée
De ce reptile fatal,
Sur la Terre profanée
Naquit un germe infernal.
Et de là naiſſent les ſectes
De tous ces ſales inſectes
De qui le ſouffle envieux
Oſe d'un venin critique
Noircir de la Gréce antique
Les céleſtes Demi-Dieux.

A peine ſur de vains titres
Intrus au ſacré vallon,
Ils s'érigent en Arbitres
Des Oracles d'Apollon.
Sans ceſſe dans les ténébres
Inſultant les Morts célébres
Ils ſont comme ces Corbeaux,
De qui la Troupe affamée
Toujours de rage animée
Croaſſe autour des Tombeaux.

Cependant à les entendre
Leurs ramages ſont ſi doux,
Qu'aux bords meſme du Méandre
Le Cygne en ſeroit jaloux:
Et quoi qu'en vain ils allument
L'encens dont ils ſe parfument
Dans leurs chants étudiez;
Souvent de ceux qu'ils admirent
Lâches Flatteurs, ils attirent
Les éloges mandiez.

Une loüange équitable
Dont l'honneur ſeul eſt le but
Du Mérite véritable
Eſt le plus juſte tribut.
Un Eſprit noble & ſublime,
Nourri de gloire & d'eſtime,
Sent redoubler ſes chaleurs:
Comme une tige élevée
D'une onde pure abbreuvée
Voit multiplier ſes fleurs.

Mais cette flatteuſe amorce
D'un hommage qu'on croit dû
Souvent preſte meſme force
Au Vice qu'à la Vertu.
De la céleſte roſée
La Terre fertiliſée
Quand les frimats ont ceſſé,
Fait également éclore
Et les doux parfums de Flore
Et les poiſons de Circé.

Cieux, gardez vos eaux fécondes
Pour le myrte aimé des Dieux.
Ne prodiguez plus vos ondes
A cet If contagieux.
Et vous Enfans des nüages,
Vents, miniſtres des orages
Venez fiers Tyrans du Nort,
De vos brulantes froidures
Sécher ces feuïlles impures
Dont l'ombre donne la mort.

ODE

ODE VI.

A S. E. MONSIEUR LE COMTE DE SINZINDORF,

Chancelier de la Cour Imperiale.

L'Hiver, qui ſi longtems a fait blanchir nos plaines,
N'enchaîne plus le cours des paiſibles ruiſſeaux:
Et les jeunes Zéphirs, de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux.

Les Troupeaux ont quitté leurs cabanes ruſtiques:
Le Laboureur commence à lever ſes guérets:
Les Arbres vont bientoſt de leurs teſtes antiques,
Ombrager les vertes forêts.

Déjà la Terre s'ouvre; & nous voïons éclore
Les prémices heureux de ſes dons bienfaiſans.
Cerès vient à pas lents à la ſuitte de Flore
Contempler ſes nouveaux préſens.

De leurs douces chanſons, inſtruits par la Nature
Mille tendres Oiſeaux font réſonner les airs;
Et les Nymphes des bois dépouïllant leur ceinture
Danſent au bruit de leurs concerts.

Des objets ſi charmans, un ſéjour ſi tranquille,
La verdure, les fleurs, les ruiſſeaux, les beaux jours,
Tout invite le Sage à chercher un azile
Contre le tumulte des Cours.

Mais Vous, à qui Minerve & les Filles d'Aſtrée
Ont confié le ſort des terreſtres Humains;
Vous, qui n'oſez quitter la balance ſacrée
Dont Thémis a chargé vos mains:

Miniſtre de la Paix, qui gouvernez les reſnes
D'un Empire puiſſant autant que glorieux;
Vous ne pouvez longtems vous dérober aux chaiſnes
De vos emplois laborieux.

Bientoſt

Bientoſt l'Eſtat, privé d'une de ſes colonnes
Se plaindroit d'un repos qui trahiroit le ſien.
L'Orphelin vous crieroit: Helas, tu m'abandonnes!
Je pers mon plus ferme ſoutien.

Vous irez donc revoir, mais pour peu de journées,
Ces fertiles jardins, ces rivages ſi doux,
Que la Nature & l'Art, de leurs mains fortunées
Prennent ſoin d'embellir pour Vous.

Dans ces immenſes lieux dont le Sort vous fit maiſtre,
Vous verrez le Soleil cultivant leurs tréſors,
Se lever le matin, & le ſoir diſparaiſtre
Sans ſortir de leurs riches bords.

Tantoſt, vous tracerez la courſe de voſtre onde:
Tantoſt, d'un fer courbé dirigeant vos Ormeaux,
Vous ferez remonter leur féve vagabonde
Dans de plus utiles rameaux.

Souvent

Souvent d'un plomb ſubtil que le ſalpêtre embraſe
Vous irez inſulter le Sanglier glouton,
Ou, nouveau Jupiter, faire aux Oyſeaux du Phaſe
Subir le ſort de Phaëton.

O doux amuſemens! ô charme, inconcevable
A ceux que du grand monde ébloüit le cahos!
Solitaires vallons, retraite inviolable
De l'Innocence & du Repos.

Délices des Aïeux d'une Epouſe adorée
Qui reünit l'éclat de toutes leurs ſplendeurs;
Et dans qui la Vertu par les Graces parée
Brille au deſſus de leurs grandeurs!

Arbres verds & fleuris, Bois paiſibles & ſombres
A voſtre poſſeſſeur ſi doux & ſi charmans,
Puiſſiez vous ne durer que pour préter vos ombres
A ſes nobles délaſſemens.

Mais la loi du Devoir, qui lui parle ſans ceſſe,
Va bientoſt l'enlever à ſes heureux loiſirs.
Il n'écoutera plus que la voix qui le preſſe
De s'arracher à vos plaiſirs.

Bientoſt vous le verrez renonçant à lui même,
Reprendre les liens dont il eſt échappé;
Toujours de l'intéreſt d'un Monarque qu'il aime,
Toujours de ſa gloire occupé.

Allez, illuſtre appui de ſes vaſtes Provinces.
Allez: mais revenez, de leur amour épris,
Organe des Decrets du plus ſage des Princes,
Veiller ſur ſes Peuples chéris.

C'eſt pour Eux qu'autrefois, loin de voſtre Patrie
Conſacré de bonne heure à de nobles travaux,
Vous fites admirer voſtre heureuſe induſtrie
A ſes plus illuſtres Rivaux.

La France vit briller voſtre zéle intrépide
Contre le feu naiſſant de nos derniers débats.
Le Batave vous vit oppoſer voſtre Egide
Au crüel Démon des combats.

Vos vœux ſont ſatisfaits. La Diſcorde & la Guerre
N'oſent plus rallumer leurs tragiques flambeaux;
Et les Dieux appaiſez redonnent à la Terre
Des jours plus ſerains & plus beaux.

Ce Chef de tant d'Eſtats à qui le Ciel diſpenſe
Tant de riches tréſors, tant de fameux bienfaits,
A déjà de ces Dieux, receu la récompenſe
De ſa tendreſſe pour la Paix.

Il a veu naiſtre enfin de ſon Epouſe aimée
Un gage précieux de ſa fécondité;
Et qui va deſormais de l'Europe charmée
Affermir la tranquillité.

Arbitre

Arbitre tout puiſſant d'un Empire invincible,
Plus maiſtre encor du cœur de ſes Sujets heureux,
Qu'a-t-il à déſirer, qu'un uſage paiſible
Des jours qu'il a receus pour Eux?

Non, non, il n'ira point après tant de tempeſtes
Reſſuſciter encor d'antiques différens.
Il ſçait trop que ſouvent les plus belles Conqueſtes
Sont la perte des Conquérans.

Si toutefois, l'ardeur de ſon noble courage
L'engageoit quelque jour au delà de ſes droits:
Ecoutez la leçon d'un Socrate ſauvage,
Faite au plus puiſſant de nos Rois.

Pour la troiſiéme fois, du ſuperbe Verſailles
Il faiſoit agrandir le Parc délicieux.
Un peuple haraſſé, de ſes vaſtes murailles
Creuſoit le contour ſpacieux.

Un ſeul contre un vieux cheſne appuïé ſans mot dire,
Sembloit à ce travail ne prendre aucune part.
A quoi rêves tu là? dit le Prince. Helas, Sire,
Répond le champeſtre Vieillart:

Pardonnez. Je ſongeois que de voſtre héritage
Vous avez beau vouloir élargir les confins.
Quand vous l'agrandiriez trente fois davantage
Vous aurez toujours des voiſins.

ODE

ODE VII.

POUR S. A. MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE VENDOSME,
Alors GRAND PRIEUR DE FRANCE.

Sur ſon retour de l'Iſle de Malthe en 1715.

APrès que cette Iſle guerriere
Si fatale aux fiers Othomans,
Eut mis ſa puiſſante barriere
A couvert de leurs armemens:
Vendoſme, qui par ſa prudence
Sceut y rétablir l'abondance,
Et pourvoir à tous ſes beſoins;
Voulut céder aux Deſtinées,
Qui réſervoient à ſes années
D'autres Climats, & d'autres ſoins.

Mais dès que la céleſte voute
Fut ouverte au Jour radieux
Qui devoit éclairer la route
De ce Heros ami des Dieux:
Du fond de ſes grottes profondes
Neptune éleva ſur les ondes
Son char de Tritons entouré;
Et ce Dieu prenant la parole,
Aux ſuperbes Enfans d'Eole
Adreſſa cet ordre ſacré.

Allez, Tyrans impitoïables
Qui déſolez tout l'Univers,
De vos tempeſtes effroïables
Troubler ailleurs le ſein des Mers.
Sur les Eaux qui baignent l'Affrique
C'eſt au Vulturne pacifique
Que j'ai deſtiné voſtre emploi.
Partez: & que voſtre furie
Juſqu'à la derniere Heſpérie
Reſpecte & ſubiſſe ſa loi.

Mais vous, aimables Néréides,
Songez au ſang du grand Henri,
Lors que nos Campagnes humides
Porteront ce Prince chéri.
Applaniſſez l'onde orageuſe.
Secondez l'ardeur courageuſe
De ſes fideles Matelots.
Venez: & d'une main agile
Soutenez ſon vaiſſeau fragile,
Quand il roulera ſur mes flots.

Ce n'eſt pas la premiere grace
Qu'il obtient de voſtre ſecours.
Dès l'enfance ſa jeune audace
Oſa vous confier ſes jours.
C'eſt vous qui ſur ce moite Empire
Au gré du volage Zéphire
Conduiſiez au port ſon vaiſſeau,
Lors qu'il vint plein d'un ſi beau zéle
Au ſecours de l'Iſle ou Cybelle
Sauva Jupiter au berceau.

Dès lors quels perils, quelle gloire
N'ont point ſignalé ſon grand cœur?
Ils ſont le plus beau de l'hiſtoire
D'un Heros en tous lieux vainqueur,
D'un Frere..... Mais le Ciel avare
De ce don ſi cher & ſi rare,
L'a trop toſt repris aux Humains.
C'eſt à vous ſeuls de l'en abſoudre
Thrônes, ébranlez par ſa foudre,
Sceptres, raffermis par ſes mains.

Non moins grand, non moins intrépide,
On le vit aux yeux de ſon Roi
Traverſer un fleuve rapide,
Et glacer ſes rives d'effroi:
Tel que d'une ardeur ſanguinaire
Un jeune Aiglon, loin de ſon aire
Emporté plus promt qu'un éclair,
Fond ſur tout ce qui ſe préſente,
Et d'un cri jette l'épouvante
Chez tous les Habitans de l'Air.

Bientoſt ſa valeur ſouveraine
Moins rebelle aux leçons de l'Art,
Dans l'Ecole du grand Turenne
Apprit à fixer le Hazard.
C'eſt dans cette ſource fertile,
Que ſon courage plus utile
De ſa gloire unique Artiſan,
Aquit cette hauteur ſuprême
Qu'admira Bellone elle même
Dans les campagnes d'Orbaſſan

Eſt il quelque guerre fameuſe
Dont il n'ait partagé le poids?
Le Rhin, le Pô, l'Ebre, la Meuſe
Tour à tour ont veu ſes exploits.
France, tandis que tes armées
De ſes yeux furent animées,
Mars n'oſa jamais les trahir;
Et la Fortune permanente,
A ſon étoile dominante
Fit toujours gloire d'obéïr.

Mais quand de lâches artifices
T'eurent enlevé cet appui:
Tes Deſtins, jadis ſi propices,
S'éxilérent tous avec lui.
Un Dieu plus puiſſant que tes armes
Frappa de paniques allarmes
Tes plus intrépides Guerriers:
Et ſur tes frontiéres célébres
Tu ne vis que cyprès funébres
Succéder à tous tes lauriers.

O deteſtable Calomnie
Fille de l'obſcure Fureur,
Compagne de la Zizanie,
Et Mere de l'aveugle Erreur!
C'eſt Toi dont la langue aiguiſée,
De l'auſtére fils de Theſée
Oſa déchirer les vertus.
C'eſt par Toi qu'une Epouſe indigne
Arma contre un Heros inſigne
La crédulité de Prétus.

Dans

Dans la nuit & dans le ſilence
Tu conduis tes coups ténébreux.
Du maſque de la vraiſemblance
Tu couvres ton viſage affreux.
Tu diviſes, tu déſeſpéres
Les Amis, les Epoux, les Fréres.
Tu n'épargnes pas les Autels.
Et ta fureur envenimée
Contre les plus grands Noms armée,
Ne fait grace qu'aux vils Mortels.

Voilà de tes Agens ſiniſtres
Quels ſont les exploits odieux.
Mais enfin ces lâches Miniſtres
Epuiſent la bonté des Dieux.
En vain, chéris de la Fortune
Ils cachent leur crainte importune
Enveloppez dans leur orgüeil:
Le Remords déchire leur ame;
Et la Honte qui les diffame
Les ſuit juſques dans le cercueil.

Vous rentrerez, Monſtres perfides,
Dans la foule ou vous eſtes nez.
Aux vangeances des Euménides
Vos jours ſeront abandonnez.
Vous verrez, pour comble de rage,
Ce Prince, après un vain orage
Paroiſtre en ſa premiere fleur;
Et ſous une heureuſe Puiſſance
Jouïr des droits que la naiſſance
Ajoute encore à ſa valeur.

Mais déjà ſes humides voiles
Flottent dans mes vaſtes deſerts.
Le Soleil vainqueur des Etoiles
Monte ſur le Thrône des Airs.
Hâtez vous, Filles de Nérée.
Allez ſur la plaine azurée
Joindre vos Tritons diſperſez.
Il eſt tems de ſervir mon zéle:
Allez. Vendoſme vous appelle:
Neptune parle: obeïſſez.

Il dit: & la Mer qui s'entrouvre
Déja fait briller à ſes yeux
De ſon Palais qu'elle découvre
L'or & le criſtal précieux.
Cependant la Nef vagabonde
Au milieu des Nymphes de l'onde
Vogue d'un cours précipité:
Telle qu'on voit rouler ſur l'herbe
Un Char triomphant & ſuperbe
Loin de la barriere emporté.

Enfin d'un Prince que j'adore
Les Dieux ſont devenus l'appui.
Il revient éclairer encore
Une Cour plus digne de lui.
Déjà d'un nouveau phénomene
L'heureuſe influence y ramene
Les jours d'Aſtrée & de Thémis.
Les Vertus n'y ſont plus en proïe
A l'avare & brutale joïe
De leurs inſolens Ennemis.

Un inſtinct né chez tous les Hommes,
Et chez tous les Hommes égal,
Nous force tous tant que nous ſommes
D'aimer noſtre ſejour natal.
Toutefois, quels que puiſſent eſtre
Pour les lieux qui nous ont veu naiſtre
Ces mouvemens reſpectueux:
La Vertu ne ſe ſent point née
Pour voir ſa gloire prophanée
Par le Vice préſomptueux.

Ulyſſe, après vingt ans d'abſence
De diſgraces, & de travaux,
Dans le Païs de ſa naiſſance
Vit finir le cours de ſes maux.
Mais il eut trouvé moins pénible
De mourir à la Cour paiſible
Du généreux Alcinoüs,
Que de vivre dans ſa Patrie,
Toujours en proïe à la furie
D'Eurymaque ou d'Antinoüs.

ODE VIII.

A S. E. MONSIEUR GRIMANI,

AMBASSADEUR DE VENISE A LA COUR DE VIENNE,

Sur le départ des Troupes Imperiales pour la Campagne de 1716 en Hongrie.

ILS partent, ces Cœurs magnanimes,
Ces Guerriers, dont les noms chéris
Vont eſtre pour jamais écrits
Entre les noms les plus ſublimes.
Ils vont en de nouveaux Climats,
Chercher de nouvelles victimes
Au terrible Dieu des combats.

A leurs Légions indomtables
Bellone inſpire ſa fureur.
Le Bruit, l'Épouvante, & l'Horreur
Devancent leurs flots redoutables.
Et la Mort remet dans leurs mains
Ces Tonnerres épouvantables
Dont elle écraſe les Humains.

Un Héros tout brillant de gloire
Les conduit vers ces meſmes bords,
Ou jadis ſes premiers efforts
Ont éterniſé ſa mémoire.
Sous ſes pas naiſt la Liberté:
Devant lui vole la Victoire:
Et Pallas marche à ſon coſté.

O Dieux! quel favorable augure
Pour ces généreux fils de Mars!
J'entens déjà de toutes parts
L'Air frémir de leur doux murmure:
Je vois, ſous leur Chef applaudi,
Le Nord vanger avec uſure
Toutes les pertes du Midi.

Quel triomphe pour ta Patrie!
Et pour Toi quel illuſtre honneur,
Miniſtre, né pour le bonheur
De cette Mére ſi chérie!
Toi, de qui l'amour généreux,
Toi, de qui la ſage induſtrie
Ménagea ces ſecours heureux.

Cent fois nous avons veu ton zéle
Porter les pleurs de ſes Enfans
Juſques ſous les yeux triomphans
Du Prince qui s'arme pour Elle;
Et qui plein d'eſtime pour Toi,
Attire encor dans ta querelle
Cent Princes ſoumis à ſa loi.

C'eſt ainſi que du jeune Atride
On vit l'éloquente douleur
Intéreſſer dans ſon malheur
Les Grecs aſſemblez en Aulide;
Et d'une noble ambition
Armer leur colere intrépide
Pour la conqueſte d'Ilion.

En vain l'infléxible Neptune
Leur oppoſe un calme odieux.
En vain l'Interprete des Dieux
Fait parler ſa crainte importune.
Leur invincible fermeté
Laſſe enfin l'injuſte Fortune,
Les Vents, & Neptune irrité.

La conſtance eſt le ſeul remede
Aux obſtacles du Sort jaloux.
Toſt ou tard attendris pour nous
Les Dieux nous accordent leur aide:
Mais ils veulent eſtre implorez;
Et leur réſiſtance ne cede
Qu'à nos efforts réïterez.

Ce ne fut qu'après dix années
D'épreuve, & de travaux conſtans
Que ces glorieux Combattans
Triompherent des Deſtinées;
Et que loin des bords Phrygiens
Ils emmenerent enchainées
Les Veuves des Héros Troïens.

ODE

ODE IX.

PALINODIE.

CELUI dont la balance équitable & ſévere
Sçait peſer l'Homme, au poids de la réalité;
En païant ſon tribut aux Vertus qu'il révere
Peut braver les regards de la Poſterité.

Des éloges trompeurs qu'arrache la Fortune
Il craint peu le reproche & la confuſion:
Et trop ſeur d'étouffer cette amorce commune,
Il combat ſeulement ſa propre illuſion.

J'en atteſte les Dieux! l'Intereſt ni la Crainte
N'ont jamais dans mes mains infecté mon encens.
Mon unique ennemi fut la fatale empreinte
Que l'aveugle Amitié fit jadis ſur mes ſens.

C'eſt à vous, Séducteurs, que ce diſcours s'adreſſe,
A vous, Heros honteux de mes premiers Ecrits.
Comment avez vous pû, ſéduiſant ma tendreſſe,
Faſciner ſi long tems mes yeux & mes eſprits?

Helas! j'aimois en vous un or faux & perfide
Par le creuſet du Tems en vapeur converti.
Je croïois admirer une Vertu ſolide:
Et j'admirois l'Orgueil en Vertu traveſti.

Ce crédit, ce pouvoir, pour qui ſeuls on vous aime,
Me préſentoient en vain leurs coſtez les plus doux.
Vous ne l'ignorez pas; détaché de moi même,
Ce n'eſtoit que vous ſeuls que je cherchois en vous.

Mais vous vouliez des cœurs voüez à l'eſclavage,
Par l'eſpoir enchainez, par la crainte ſoumis.
Et de la Verité redoutant l'oeil ſauvage,
Vous cherchiez des valets, & non pas des amis.

Vos yeux importunez de la ſiniſtre veüe
D'un partiſan groſſier de la Sincerité,
Ont enfin préferé la Laideur toute nüe
Aux voiles contraignans de la Fauſſe beauté.

Voilà quel fut mon crime, & ce qui me transforme
En Aſpic effroïable, en Serpent monſtrueux.
Un Mortel pénétrer, quel attentat enorme!
Dans les replis ſacrez de nos cœurs tortueux!

Que ſon éxemple apprenne à ne plus nous déplaire.
Qu'il périſſe à jamais cet Icare odieux,
Ce profane Actéon, de qui l'oeil temeraire
Souïlle de ſes regards la retraite des Dieux.

Ainſi parla bientoſt voſtre haine ombrageuſe.
Et dez lors l'Impoſture accourant au ſecours,
Excita par vos cris la tempeſte orageuſe
De cent foudres mortels lancez contre mes jours.

Je n'en fus point ſurpris. Je connois vos maximes.
Hé comment échaper à vos traits médiſans,
Quand ceux dont vous tenez tous vos tîtres ſublimes,
Quand vos Rois au tombeau, n'en peuvent eſtre éxemts?

Ce Monarque fameux, qui de ſes mains prodigues
D'honneurs non méritez vous combla tant de fois;
Les yeux à peine éteints, voit par vos lâches brigues
Diffamer ſes vertus, & déteſter ſes loix.

Tandis qu'il a vêcu, c'eſtoit l'Ange celeſte,
Le Dieu conſervateur du Peuple & des Autels.
C'en eſt fait. Il n'eſt plus: c'eſt un Tyran funeſte
Le fléau de la Terre, & l'effroi des Mortels.

On ne gémira plus ſous cet injuſte Maiſtre.
Les Dieux ont pris pitié de ſes triſtes Sujets.
La Paix va refleurir, les beaux jours vont renaiſtre.
Vous allez réparer tous les maux qu'il a faits.

Quoi, ne craignez vous point à ce diſcours horrible
Les reproches affreux de ſon Ombre en couroux?
Ne la voïez vous pas, furieuſe & terrible
Du ſéjour de la Mort s'élever contre Vous?

Le feu de la colere en ſes yeux étincelle.
Elle vient. Elle parle. Ou fuir? ou vous cacher?
Tremblez lâches, tremblez; reconnoiſſez, dit elle,
Celui que ſans frémir vous n'oſiez approcher?

Traîtres, c'eſt donc ainſi qu'outrageant ma memoire,
Vous oſez me punir de mes propres bontez?
Je n'ai donc ſur vos jours répandu tant de gloire,
Que pour accréditer vos infidelitez?

Répondez moi. Parlez. Sous quels fameux auſpices
Occupez vous le rang ou l'on vous voit aſſis?
Quelles rares vertus, quels exploits, quels ſervices
Ont pû fléchir pour vous les Deſtins endurcis?

Sans moi, ſans mes bienfaits, dans une foule obſcure
Vos noms ſeroient encor cachez & confondus.
J'ai vaincu ma Raiſon, j'ai forcé la Nature
Pour vous charger de biens, qui ne vous ſont pas dûs.

Ah je connoiſſois peu vos retours ordinaires.
Sur vos ſeuls interêts vous reglez vos tranſports.
Vous croïez ne pouvoir, Courtiſans mercenaires,
Chatouïller les Vivans, ſans déchirer les Morts.

Connoiſſez mieux, ingrats, le Prince magnanime
Qui reçoit aujourd'hui voſtre hommage ſuſpect.
Voulez vous mériter ſes dons & ſon eſtime?
Secondez ſes travaux: imitez ſon reſpect.

Craignez ſur tout, craignez la honte & les diſgraces
Qu'attire enfin l'abus d'un injuſte pouvoir:
Craignez les Dieux vangeurs, qui déja ſur vos traces
Conduiſent les Remords enfans du Deſeſpoir.

Nous

Nous avons veu des jours plus ſerains que les vôtres
D'Orages impréveus ſiniſtres précurſeurs.
Les grandeurs ont leur cours. Vous ſuccédez à d'autres.
Mais d'autres quelque jour ſeront vos ſucceſſeurs.

C'eſt ainſi que ce Roi vous parle & vous conſeille:
Mais ſes diſcours ſont vains. Vous ne l'écoutez pas.
La voix de la Sageſſe offenſe vôtre oreille.
Le Menſonge trompeur a bien d'autres appas.

Un Favori ſuperbe, enflé de ſon mérite
Ne voit point ſes défauts dans le miroir d'autrui;
Et ne peut rien ſentir que l'odeur favorite
De l'encens faſtueux qui brûle devant Lui.

Il n'entend que le ſon des flatteuſes paroles.
Toute autre mélodie interromt ſon repos.
Il faut pour le charmer que les Muſes frivoles
L'éxaltent aux dépens des Dieux & des Heros.

C'eſt

C'eſt alors, qu'ébloüi par un ſi doux preſtige
De tous les dons du Ciel il ſe croit revêtu.
Regardez moi, Mortels: vous voïez un prodige
D'honneur, de probité, de gloire, & de vertu.

Dites, dites pluſtoſt, ame farouche & dure,
Je ſuis un Impoſteur tout cangrené d'orgüeil,
Un cadavre couvert de pourpre & de dorure,
Et tout rongé de vers au fond de ſon cercüeil.

Sous un maſque éclatant, je me cache à moi même
De mon viſage affreux la livide maigreur:
Et trompé le premier, ma volupté ſuprême
Eſt de faire par tout reſpecter mon erreur.

Mais malgré ce reſpect; toujours, je le confeſſe,
La triſte Verité vient affliger mes yeux:
Et ce Dragon fatal qui me pourſuit ſans ceſſe
Change mes plus beaux jours en des jours ennuïeux.

Par ce ſincére aveu vous ferez diſparaiſtre
L'Idolâtre concours de tous vos Corrupteurs.
Ne vous admirant plus, vous deviendrez peut eſtre
Plus dignes de trouver de vrais admirateurs.

On peut mettre à profit un légitime hommage
Lorsque l'on tient ſur ſoi les yeux toujours ouverts;
Et le plus inſenſé commence d'eſtre ſage
De l'inſtant qu'il commence à ſentir ſon travers.

ODE X.

Sur la Bataille de Petervaradein.

AINSI le glaive fidelle
De l'Ange exterminateur
Plongea dans l'ombre éternelle
Un Peuple profanateur:
Quand l'Aſſyrien terrible
Vit dans une nuit horrible
Tous ſes Soldats égorgez,
De la fidele Judée
Par ſes armes obſédée
Couvrir les Champs ſaccagez.

Ou ſont ces Fils de la Terre,
Dont les fiéres Légions
Devoient allumer la Guerre
Au ſein de nos Régions?
La Nuit les vit raſſemblées.
Le Jour les voit écoulées,
Comme de foibles Ruiſſeaux,
Qui gonflez par quelque orage,
Viennent inonder la plage
Qui doit engloutir leurs eaux.

Déjà ces monſtres ſauvages,
Qu'arma l'infidelité,
Marchoient le long des rivages
Du Danube épouvanté.
Leur Chef guidé par l'audace,
Avoit épuiſé la Thrace
D'armes & de Combattans;
Et des bornes de l'Aſie
Juſqu'à la double Méſie
Conduit leurs Drapeaux flottans.

A ce déluge barbare
D'effroïables Bataillons
L'infatigable Tartare
Joint encor ſes pavillons.
C'en eſt fait. Leur inſolence
Peut rompre enfin le ſilence.
L'effroi ne les retient plus.
Ils peuvent ſans nulle crainte,
D'une Paix trompeuſe & feinte
Briſer les nœuds ſuperflus.

C'eſt en vain, qu'à noſtre veüe,
Un Guerrier, par ſa valeur,
De leur attaque impréveüe
A repouſſé la chaleur.
C'eſt peu qu'après leur défaite,
Sa triomphante retraite
Sur nos confins envahis,
Ait avec ſa renommée
Conſacré dans leur armée
La honte de leurs Spahis.

Ils s'aigriſſent par leurs pertes.
Et déjà de toutes parts
Nos Campagnes ſont couvertes
De leurs Eſcadrons épars.
Venez, Troupe meurtriere.
La Nuit, qui dans ſa carriere
Fuit à pas précipitez,
Va bientoſt laiſſer éclore
De voſtre derniere Aurore
Les foudroïantes clartez.

Un Prince, dont le Genie
Fait le deſtin des combats
Veut de voſtre Tyrannie
Purger enfin nos Eſtats.
Il tient cette meſme foudre,
Qui vous fit mordre la poudre
En ce jour ſi glorieux,
Ou par vingt mille Victimes
La mort expia les crimes
De vos funeſtes Aïeux.

Hé quoi! voſtre ardeur glacée
Délibére à ſon aſpect?
Ah la ſaiſon eſt paſſée
D'un orgüeil ſi circonſpect.
En vain de lâches tranchées
Couvrent vos teſtes cachées:
Eugene eſt preſt d'avancer.
Il vient, il marche en perſonne:
Le jour luit: la charge ſonne:
Le combat va commencer.

Virtemberg, ſous ſa conduite,
A la teſte de nos rangs,
Déjà certain de leur fuite,
Attaque leurs premiers flancs.
Merci, qu'un meſme ordre enflâme,
Parmi les feux & la flâme
Qui tonnent aux environs,
Force, diſſipe, renverſe,
Détruit tout ce qui traverſe
L'effort de ſes Eſcadrons.

Nos Soldats dans la tempeſte
Par cet exemple affermis,
Sans crainte expoſent leur teſte
A tous les feux ennemis.
Et chacun malgré l'orage,
Suivant d'un meſme courage
Le Chef, préſent en tous lieux;
Plein de joïe & d'eſpérance,
Combat avec l'aſſurance
De triompher à ſes yeux

De quelle ardeur redoublée,
Mille intrépides Guerriers
Viennent-ils dans la meſlée
Chercher de ſanglans lauriers!
O Heros, à qui la gloire
D'une ſi belle Victoire
Doit ſon plus ferme ſoutien!
Que ne puis je dans ces rimes
Conſacrant vos noms ſublimes,
Immortaliſer le mien!

Mais quel deſordre incroïable
Parmi ces Corps ſéparez,
Groſſit la nüe effroïable
Des Ennemis raſſurez?
Près de leur moment ſuprême,
Ils oſent en fuïant même
Tenter de nouveaux exploits.
Le deſeſpoir les excite;
Et la crainte reſſuſcite
Leur eſpérance aux abois.

Quel eſt ce nouvel Alcide
Qui ſeul, entouré de morts,
De cette foule homicide
Arreſte tous les efforts?
A peine un fer déteſtable
Ouvre ſon flanc redoutable;
Son ſang eſt déjà païé:
Et ſon Ennemi qui tombe,
De ſa Troupe qui ſuccombe
Voit fuir le reſte effraïé.

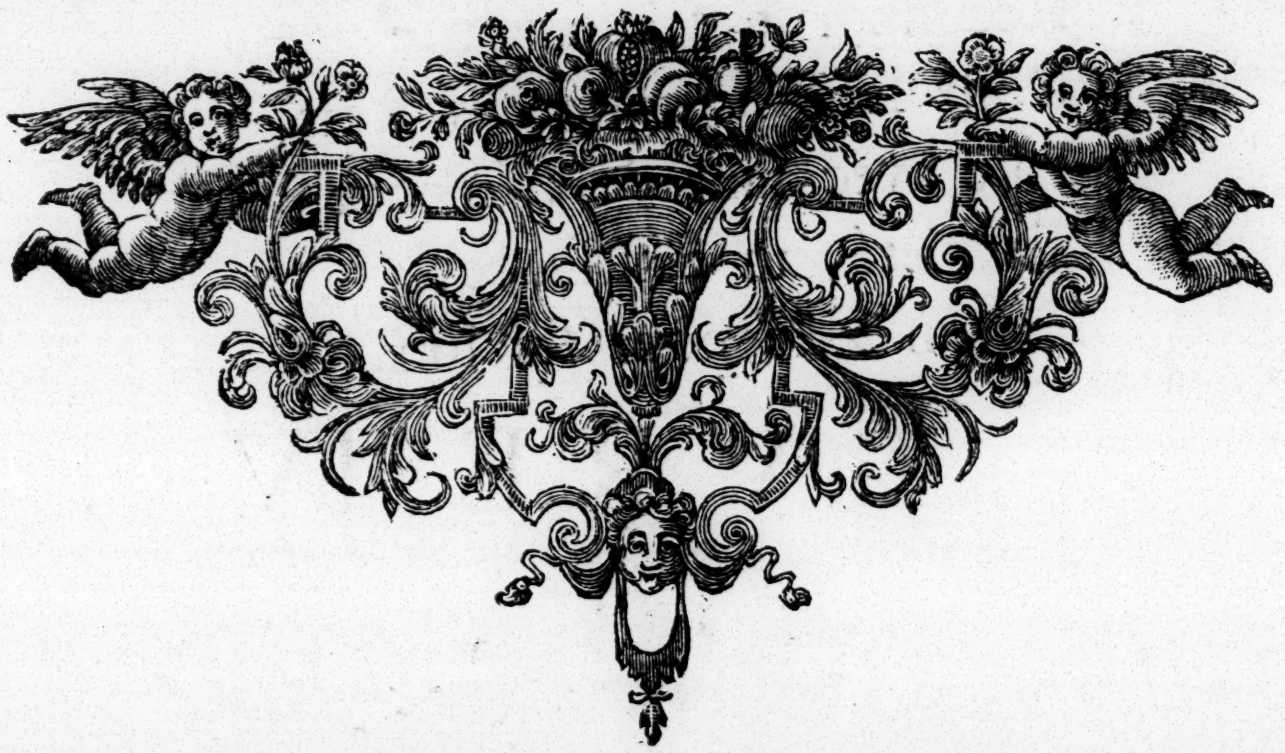
Eugene a fait ce miracle.
Tout ſe rallie à ſa voix.
L'Infidéle, à ce ſpectacle,
Recule encor une fois.
Aremberg, dont le courage
De ces monſtres pleins de rage
Soutint le dernier effort;
D'un air que Bellone avoüe
Les pourſuit, & les dévoüe
Au triomphe de la Mort.

Tout fuit: tout céde à nos armes.
Le Viſir, percé de coups
Va dans Belgrade en allarmes
Rendre ſon ame en couroux.
Le Camp s'ouvre. Et ſes richeſſes,
Le fruit des vaſtes largeſſes
De cent Peuples aſſervis,
Dans cette nouvelle Troïe
Vont eſtre aujourd'hui la proïe
De nos Soldats aſſouvis.

Rendons au Dieu des Armées
Nos honneurs les plus touchans.
Que ces voûtes parfumées
Retentiſſent de nos chants.
Et lorsqu'envers ſa puiſſance
Noſtre humble reconnoiſſance
Aura rempli ce devoir:
Marchons, pleins d'un nouveau zéle,
A la victoire nouvelle
Qui flatte encor noſtre eſpoir.

Temeſvar, de nos Conqueſtes
Deux fois le fatal écüeil
Sous nos foudres toutes preſtes
Va voir tomber ſon orgüeil.
Par Toi ſeul, Prince invincible,
Ce rempart inacceſſible
Pouvoit eſtre renverſé.
Va par ſon illuſtre attaque
Rompre les fers du Valaque
Et du Hongrois oppreſſé

Et Toi, qui ſuivant les traces
Du premier de tes Aïeux,
Eprouves par tant de graces
La bienveillance des Cieux:
Monarque auſſi grand que juſte,
Reconnoi le prix auguſte
Dont le Monarque des Rois
Païe avec tant de clémence
Ta piété, ta conſtance,
Et ton zéle pour ſes loix.



ODES.

LIVRE IV.

ODES.

LIVRE IV.

ODE I.

A L'EMPEREUR.

Après la concluſion de la quadruple Alliance.

DANS ſa carriere féconde
Le Soleil ſortant des eaux
Couvre d'une nuit profonde
Tous les céleſtes Flambeaux.
Entre les Cauſes premieres,
Tout céde aux vives lumieres
Du Feu, creé pour les Dieux;
Et des dons que nous étale
La richeſſe Orientale
L'or eſt le plus radieux.

Telle,

Telle, ô Prince magnanime,
Ta lumineuſe clarté
Offuſque l'éclat ſublime
De toute autre majeſté.
Dans un Roi d'un ſang illuſtre
Nous admirons le haut luſtre
Du premier de ſes Etats:
En Toi la Roïauté même
Honore le Diadême
Du premier des Potentats.

Mais di nous. Quelle eſt la ſource
De cette auguſte ſplendeur
Qui du Midi juſqu'à l'Ourſe
Fait réverer ta grandeur?
Eſt-ce cette antique Race
D'Aïeux dont tu tiens la place
Sur le Throſne des Romains?
Eſt-ce cet amas de Princes,
De Peuples & de Provinces
Dont le ſort eſt dans tes mains?

Du vaſte Empire des Mages
Les faſtueux Héritiers
S'applaudiſſoient des hommages
De mille Peuples altiers.
Du rivage de l'Aurore,
Juſqu'au delà du Boſphore
Ils faiſoient craindre leurs loix;
Et de l'Univers Arbitres
Ajoûtoient à tous leurs titres
Le titre de Rois des Rois.

Cependant la Gréce unie
Avoit déjà ſur leurs fronts
Imprimé l'ignominie
De mille ſanglans affronts;
Quand la colére céleſte
Fit naiſtre, en ſon ſein funeſte
A ces Tyrans amollis,
Celui dont la main ſuperbe
Devoit enterrer ſous l'herbe
Les murs de Perſépolis.

Non non, la ſervile crainte
De cent Peuples différens
Ne mit jamais hors d'atteinte
La gloire des Conquerans.
Les lauriers les plus fertiles
Sans l'art de les rendre utiles
Leur ſont vainement promis;
Et leur puiſſance n'eſt ſtable
Qu'autant qu'elle eſt profitable
Aux Peuples qu'ils ont ſoumis.

C'eſt cette ſainte maxime
Qui contre tous les revers
T'affermira ſur la cime
Des grandeurs de l'Univers.
Tes Sujets pleins d'allegreſſe
Des marques de ta tendreſſe
Feront leur ſeul entretien:
Et leur amour ſecourable
De ta puiſſance durable
Sera l'éternel ſoutien.

Ton invincible courage
Signalé dans tous les tems
Fonda le pénible ouvrage
De tes Deſtins éclatans.
C'eſt lui, qui de la Fortune,
De Bellone & de Neptune
Bravant les légéretez,
Dans leurs épreuves diverſes
T'a conduit par les traverſes
Au ſein des proſpéritez.

Déjà l'horrible tourmente
De cent tonnerres épars
De Barcelone fumante
Avoit briſé les remparts.
Et bientoſt, ſi ta conſtance
N'eut armé la réſiſtance
De ſes braves Combattans,
Tes Rivaux, ſur ſes murailles
Auroient fait les funérailles
De ſes derniers Habitans.

En

En vain pour ſauver ta teſte
La Mer t'offroit ſur ſes eaux,
A ton ſecours toute preſte,
L'azile de ſes vaiſſeaux.
A tes Amis plus fidéle
Tu voulus malgré leur zéle
Vaincre ou mourir avéque Eux:
Et ta vertu toujours ferme
Les protégea juſqu'au terme
De leurs travaux belliqueux.

Mais ſur le thrône indomtable
Ou commandoient tes Aïeux,
Quel objet épouvantable
S'offrit encore à tes yeux,
Quand l'implacable Furie
Qui ſur ta triſte Patrie
Deploïoit ſes crüautez
Vint juſqu'en ta Capitale
Souffler la vapeur fatale
De ſes venins empeſtez.

De la Parque dévorante
Rien n'arreſtoit le torrent.
L'Epouſe tomboit mourante
Sur ſon Epoux expirant.
Le Fils, aux bras de ſon Pére,
La Fille, au ſein de ſa Mére
S'arrachoit avec horreur:
Et la Mort livide & blême
Rempliſſoit ton Palais même
De ſa brûlante fureur.

Tu pouvois braver la foudre
Sous un Ciel moins dangereux:
Mais rien ne put te réſoudre
A quitter des malheureux.
Rois, qui bornez vos tendreſſes
Dans ces publiques détreſſes
Au ſoin de vous épargner,
Apprenez à cette marque
Qu'un Prince n'eſt point Monarque
Pour vivre, mais pour régner.

Ouï,

Ouï, j'oſe encor le redire,
Cette illuſtre fermeté
Eſt de ton ſolide Empire
L'appui le plus redouté.
C'eſt elle qui déconcerte
L'Envie obſcure & couverte
De tes foibles Ennemis.
C'eſt elle dont l'inflüence
Fait l'indomtable deffenſe
De tes Sujets affermis.

De leur ardeur aguerrie
Par ſon exemple éternel
Tu laiſſas dans l'Ibérie
Un monument ſolennel,
Quand ſur les rives de l'Ebre
Cherchant le laurier célébre
A ta valeur réſervé,
Tes yeux devant Sarragoſſe
Virent tomber le Coloſſe
Contre ta gloire élevé.

Fléau de la Tyrannie
Des Thraces ambitieux,
N'a-t-on pas veu ton Genie
Toujours protégé des Cieux,
Montrer à ces fiers Eſclaves
Que les efforts les plus braves
Et les plus ineſpérez,
Deviennent bientoſt poſſibles
A des Guerriers invincibles
Par tes ordres inſpirez?

Mais une vertu plus rare
Chez les Heros de nos jours
Dans tes Voiſins te prépare
Encor de nouveaux ſecours.
C'eſt cette épreuve avérée,
Et cent fois réïterée
De ton équitable foi:
Vertu, ſans qui tout le reſte
N'eſt ſouvent qu'un don funeſte
Au bonheur du plus grand Roi.

Vous, qui dans l'indépendance
Des nœuds les plus reſpectez,
Maſquez du nom de prudence
Toutes vos duplicitez;
Infidéles Politiques
Qui nous cachez vos pratiques
Sous tant de voiles épais:
Ceſſez de troubler la Terre,
Moins terribles dans la guerre,
Que ſiniſtres dans la paix.

En vain ſur les artifices
Et le faux déguiſement
De vos fresles édifices
Vous poſez le fondement.
Contre vos ſourdes intrigues
Bientoſt de plus juſtes ligues
Joignent vos Voiſins nombreux:
Et leur vangeance unanime
Vous plonge enfin dans l'abime
Que vous creusâtes pour Eux.

C'eſt

C'eſt en ſuivant cette voïe
Que tes Ennemis flattez
Deviendront la juſte proïe
De leurs complots avortez:
Tandis qu'aux yeux du Ciel même
Par ton équité ſuprême
Juſtifiant tes exploits;
Les premiers Princes du Monde
Armeront la Terre & l'Onde
Pour le maintien de tes droits.

Ils ſçavent que ta juſtice
Sourde aux vaines paſſions
Eſt la ſeule directrice
De toutes tes actions:
Et que la vigueur auſtére
De ton ſage Miniſtére
Toujours inſpiré par Toi,
Inacceſſible aux foibleſſes
Lui fait des moindres promeſſes
Une inviolable loi.

Ainſi jamais, ni la crainte
Ni les ſoupçons épineux
D'une Alliance ſi ſainte
Ne pourront troubler les nœuds.
Et cette amitié durable
Qui d'un repos déſirable
Fonde en Eux le ferme eſpoir,
Leur rendra toujours ſacrée
L'incorruptible durée
De ton ſuprême pouvoir.

ODE

ODE II.

A SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE EUGENE DE SAVOIE.

Après la Paix de Paſſarovits.

LES crüels Oppreſſeurs de l'Aſie indignée,
Qui violant la foi d'une Paix dédaignée
Forgeoient déjà les fers qu'ils nous avoient promis;
De leur coupable ſang ont lavé cette injure,
Et païé leur parjure
De trois vaſtes Etats par nos armes ſoumis.

Deux fois l'Europe a veu leur brutale furie
De trois cent mille bras armant la barbarie
Faire voler la Mort au milieu de nos rangs:
Et deux fois on a veu leurs corps ſans ſépulture
Devenir la pâture
Des corbeaux affamez & des loups dévorans.

O Vous, qui combattant ſous les heureux auſpices
D'un Monarque, du Ciel l'amour & les délices,
Avez rempli leurs Champs de carnage & de morts:
Vous, par qui le Danube affranchi de ſa chaine
Peut deſormais ſans peine
Du Tage débordé réprimer les efforts:

Prince, n'eſt-il pas tems après tant de fatigues,
De goûter un repos que les Deſtins prodigues
Pour prix de vos exploits accordent aux Humains?
N'oſez vous profiter de vos travaux ſans nombre,
Et vous aſſeoir à l'ombre
Des paiſibles lauriers moiſſonnez par vos mains?

Non. Ce ſeroit en vain que la Paix renaiſſante
Rendroit à nos Citez leur pompe floriſſante
Si ſes charmes flatteurs vous pouvoient ébloüir.
Son bonheur, ſa durée, impoſe à voſtre zéle
Une charge nouvelle;
Et vous eſtes le ſeul qui n'oſez en joüir.

Mais quel heureux Genie, au milieu de vos veilles
Vous rend encore épris des ſçavantes merveilles
Qui firent de tout tems l'objet de voſtre amour?
Pouvez vous des neuf Sœurs concilier les charmes
Avec le bruit des armes,
Le poids du miniſtére, & les ſoins de la Cour?

Vous le pouvez ſans doute: & cet accord illuſtre
Peu connu des Heros ſans éloge & ſans luſtre
Fut toujours réſervé pour les Heros fameux.
C'eſt aux grands Hommes ſeuls à ſentir le mérite
D'un Art qui reſſuſcite
L'héroïque vertu des grands Hommes comme Eux.

Leurs hauts faits peuvent ſeuls enflammer le génie
De ces Enfans chéris du Dieu de l'harmonie
Dont l'immortelle voix ſe conſacre aux Guerriers.
Une gloire commune, un même honneur anime
Leur tendreſſe unanime:
Et leur front fut toujours ceint des mêmes lauriers.

Entre tous les Mortels que l'Univers voit naiſtre,
Peu doivent aux Aïeux dont ils tiennent leur Eſtre
Le reſpect de la Terre, & la faveur des Rois.
Deux moïens ſeulement d'illuſtrer leur naiſſance
Sont mis en leur puiſſance:
Les ſublimes Talens, & les fameux Exploits.

C'eſt par là qu'au travers de la foule importune
Tant d'Hommes renommez malgré leur infortune
Se ſont fait un deſtin illuſtre & glorieux;
Et que leurs noms vainqueurs de la nuit a plus ſombre
Ont ſceu diſſiper l'ombre
Dont les obſcurciſſoit le Sort injurieux.

Dans l'enfance du Monde encor tendre & fragile,
Quand le ſouffle des Dieux eut animé l'argile
Dont les premiers Humains avoient eſté paîtris;
Leurs rangs n'eſtoient marquez d'aucune différence,
Et nulle préférence
Ne diſtinguoit encor leur mérite & leur prix.

Mais

Mais Ceux qui pénétrez de cette ardeur divine
Sentirent les premiers leur ſublime origine,
S'élevérent bientoſt par un vol généreux:
Et ce céleſte feu dont ils tenoient la vie
Leur fit naiſtre l'envie
D'éclairer l'Univers, & de le rendre heureux.

Delà ces Arts divins en tant de biens fertiles.
Delà ces ſaintes Loix, dont les régles utiles
Firent chérir la Paix, honorer les Autels.
Et delà ce reſpect des Peuples du vieil age
Dont le pieux hommage
Plaça leurs Bienfaicteurs au rang des Immortels.

Les Dieux dans leur ſéjour receurent ces grands Hommes.
Le reſte, confondus dans la foule ou nous ſommes
Jouïſſoient des travaux de leurs ſages Aïeux:
Lorsque l'Ambition, la Diſcorde & la Guerre,
Vils Enfans de la Terre
Vinrent troubler la paix de ces Enfans des Dieux.

Alors,

Alors, pour ſoutenir la débile Innocence,
Pour réprimer l'Audace, & domter la Licence,
Il fallut à la gloire immoler le repos.
Les veilles, les combats, les travaux mémorables,
Les perils honorables,
Furent l'unique emploi des Rois & des Heros.

Mais combien de grands noms couverts d'ombres funébres
Sans les Ecrits divins qui les rendent célébres
Dans l'éternel oubli languiroient inconnus?
Il n'eſt rien que le Tems n'abſorbe & ne dévore:
Et les faits qu'on ignore
Sont bien peu différens des faits non avenus.

Non, non, ſans le ſecours des Filles de Mémoire
Vous vous flattez en vain, Partiſans de la Gloire;
D'aſſurer à vos noms un heureux ſouvenir.
Si la main des neuf Sœurs ne pare vos trophées,
Vos vertus étouffées
N'éclaireront jamais les yeux de l'Avenir

Vous

Vous arroſez le Champ de ces Nymphes ſublimes.
Mais vous ſçavez auſſi que vos faits magnanimes
Ont beſoin des lauriers cüeillis dans leur vallon.
Ne cherchons point ailleurs la cauſe ſympatique
De l'alliance antique
Des Favoris de Mars avec ceux d'Apollon.

Ce n'eſt point chez ce Dieu qu'habite la Fortune.
Son Art, peu profitable à la vertu commune,
Au vice qui le craint fut toujours odieux.
Il n'appartient qu'à ceux que leurs vertus ſuprêmes
Egalent aux Dieux mêmes
De ſçavoir eſtimer le langage des Dieux.

Vous qu'ils ont pénétré de leur plus vive flâme,
Vous qui leur reſſemblez par tous les dons de l'âme
Non moins que par l'éclat de vos faits lumineux;
Ne deſavoüez point une Muſe fidéle,
Et ſouffrez que ſon zéle
Puiſſe honorer en vous ce qu'elle admire en Eux.

Souffrez qu'à nos Neveux elle laiſſe une image
De ce qu'ont de plus grand l'héroïque courage,
L'Inébranlable foi, l'honneur, la probité,
Et mille autres Vertus qui mieux que vos victoires
Feront de nos hiſtoires
Le modéle éternel de la Poſtérité.

Cependant, occupé de ſoins plus pacifiques,
Achevez d'embellir ces jardins magnifiques
De vos travaux guerriers nobles délaſſemens:
Et rendez nous encor par vos doctes largeſſes
Les ſçavantes richeſſes
Que vit périr l'Egypte en ſes embraſemens.

Dans nos Arts floriſſans, quelles beautez pompeuſes,
Dans nos doctes Ecrits, quelles lüeurs trompeuſes,
Peuvent ſe dérober à vos vives clartez?
Et dans l'obſcurité des plus ſombres retraites,
Quelles vertus ſecretes,
Quel mérite timide échappe à vos bontez?

Je n'en reſſens que trop l'inflüence féconde.
Tandis que voſtre bras faiſoit le ſort du Monde,
Vos bienfaits ont daigné deſcendre juſqu'à moi,
Et me rendre, peut-eſtre à moi ſeul, chériſſable
La gloire périſſable
Des ſtériles travaux qui font tout mon emploi.

C'eſt ainſi qu'au milieu des palmes les plus belles
Le Vainqueur généreux du Granique & d'Arbelles
Cultivoit les talens, honoroit le ſçavoir;
Et de Chérile même excuſant la manie,
Au défaut du génie
Récompenſoit en lui le deſir d'en avoir.

ODE III.

A L'IMPERATRICE AMELIE.

MUSE, qui des vrais Alcées
Soutenant l'activité,
A leurs captives penſées
Fais trouver la liberté:
Viens, à ma timide verve
Que le froid repos énerve
Redonner un feu nouveau;
Et délivre ma Minerve
Des priſons de mon cerveau.

Si

Si la céleſte Puiſſance,
Pour l'honneur de ſes Autels,
Vouloit rendre l'Innocence
Aux infortunez Mortels:
Et ſi l'aimable Cybelle
Sur cette Terre infidelle
Daignoit redeſcendre encor,
Pour faire vivre avec elle
Les Vertus de l'Age d'or:

Quels organes? quels miniſtres
Dignes d'obtenir ſon choix,
Pourroient en ces tems ſiniſtres
Nous faire entendre ſa voix?
Seroit-ce ces doctes Mages,
Des Peuples de tous les Ages
Réformateurs conſacrez,
Bien moins pour les rendre ſages
Que pour en eſtre honorez.

Mais les divines merveilles
Qui font chérir leurs leçons,
Dans nos ſuperbes oreilles
N'exciteroient que des ſons.
Quel Siécle plus mémorable
Vit d'un glaive ſecourable
Le Vice mieux combattu?
Et quel Siécle miſérable
Vit regner moins de vertu?

L'éloquence des paroles
N'eſt que l'art ingénieux
D'amuſer nos ſens frivoles
Par des tours harmonieux.
Pour rendre un Peuple traitable,
Vertueux, ſimple, équitable,
Ami du Ciel & des Loix,
L'éloquence véritable
Eſt l'exemple des grands Rois.

C'eſt

C'eſt ce langage, viſible
Dans nos vrais Légiſlateurs
Qui fait la régle infaillible
Des Peuples imitateurs.
Contre une loi qui nous gêne
La Nature ſe déchaîne,
Et cherche à ſe révolter:
Mais l'exemple nous entraîne,
Et nous force à l'imiter.

En vous, en voſtre ſageſſe,
De ce principe conſtant
Je vois Auguſte Princeſſe
Un témoignage éclatant;
Et dans la ſplendeur divine
De ces vertus qu'illumine
Tout l'éclat du plus grand jour,
Je reconnois l'origine
Des vertus de voſtre Cour.

La bonté qui brille en Elle
De ſes charmes les plus doux
Eſt une image de celle
Qu'elle voit briller en Vous;
Et par Vous ſeule enrichie,
Sa politeſſe affranchie
Des moindres obſcuritez,
Eſt la lüeur refléchie
De vos ſublimes clartez.

Et quel Age ſi fertile?
Quel Regne ſi renommé,
Vit d'un éclat plus utile
Le Diadême animé?
Quelle piété profonde,
Quelle lumiere féconde
En nobles inſtructions,
Du premier Thrône du Monde
Rehauſſa mieux les raïons?

Des Heros de ſes Ecoles
La Gréce a beau ſe targuer ;
La pompe de leurs paroles
Ne m'apprend qu'à diſtinguer
De l'autorité puiſſante
D'une Sageſſe agiſſante
Qui régne ſur mes eſprits,
La Sageſſe languiſſante
Que j'honore en leurs Ecrits.

Non, non, la Philoſophie
En vain ſe fait éxalter :
On n'écoute que la vie
De Ceux qu'on doit imiter.
Vous ſeuls, ô divine Race !
Grands Rois, qui tenez la place
Des Rois au Ciel retirez,
Pouvez conſerver la trace
De leurs exemples ſacrez.

Pendant la courte durée
De cet Age radieux
Qui vit la Terre honorée
De la préſence des Dieux:
L'Homme inſtruit par l'habitude,
Marchant avec certitude
Dans leurs ſentiers lumineux,
Imitoit ſans autre étude
Ce qu'il admiroit en Eux.

Dans l'innocence premiere
Affermi par ce pouvoir
Chacun puiſoit ſa lumiére
Aux ſources du vrai ſçavoir;
Et dans ce céleſte Livre,
Des leçons qu'il devoit ſuivre
Toujours preſt à ſe nourrir,
Préferoit l'art de bien vivre
A l'art de bien diſcourir.

Mais dès que ces heureux guides
Tranſportez loin de nos yeux,
Sur l'aile des Vents rapides
S'envolérent vers les Cieux:
La Science opiniâtre,
De ſon mérite idolâtre
Vint au milieu des clameurs
Edifier ſon Theâtre
Sur la ruïne des Mœurs.

Dès lors avec l'aſſurance
De s'attirer nos tributs,
La faſtueuſe Eloquence
Prit la place des Vertus.
L'Art forma leur caractére,
Et de la Sageſſe auſtére
L'aimable ſimplicité
Ne devint plus qu'un myſtére
Par l'amour propre inventé.

Depouïllez donc vôtre écorce
Philoſophes ſourcilleux ;
Et pour nous prouver la force
De vos ſecours merveilleux,
Montrez nous depuis Pandore
Tous les Vices qu'on abhore
En Terre mieux établis
Qu'aux ſiécles que l'on honore
Du nom de ſiécles polis.

Avant que dans l'Italie,
Sous de ſiniſtres aſpects
La Vertu ſe fut polie
Par le mélange des Grecs:
La foi, l'honneur, la conſtance,
L'intrépide réſiſtance
Dans les plus mortels dangers,
Y régnoient ſans l'aſſiſtance
Des préceptes étrangers.

Mais malgré l'exemple antique,
Elle laiſſa dans ſon ſein
Des Diſciples du Portique
Gliſſer le premier eſſain.
Rome en les voïant paraître
Ceſſa de ſe reconnaître
Dans ſes triſtes rejettons;
Et le même Age vit naître
Les Gracques & les Catons.

ODE

ODE IV.

AU ROI

DE LA GRANDE BRETAGNE.

TAndis que l'Europe étonnée
Voit ſes Peuples les plus puiſſans
Traîner dans les beſoins preſſans
Une importune deſtinée:
Grand Roi, loin de ton Peuple heureux
Quel Dieu propice & généreux
Détournant ces triſtes nuages,
Semble pour lui ſeul deſormais
Réſerver tous les avantages
De la Victoire & de la Paix?

Quelle

Quelle inconcevable puiſſance
Fait fleurir ſa gloire au dehors?
Quel amas d'immenſes tréſors
Dans ſon ſein nourrit l'abondance?
La Tamiſe Reine des Eaux
Voit ſes innombrables Vaiſſeaux
Porter ſa loi dans les deux Mondes,
Et forcer juſqu'au Dieu des Mers
D'enrichir ſes rives fécondes
Des tributs de tout l'Univers.

De cette pompeuſe largeſſe
Ici tout partage le prix.
A l'aſpect de ces Murs chéris
La pauvreté devient richeſſe.
Dieux! quel déluge d'habitans
Y brave depuis ſi longtems
L'Indigence ailleurs ſi commune?
Quel prodige encor une fois
Semble y faire de la Fortune
L'exécutrice de ſes loix?

Peuples,

Peuples, vous devez le connaiſtre:
Ce comble de félicité
N'eſt dû qu'à la ſage équité
Du meilleur Roi qu'on ait veu naiſtre.
De vos biens comme de vos maux
Les Gouvernemens inégaux
Ont toujours eſté la ſemence.
Vos Rois ſont dans la main des Dieux
Les inſtrumens de la clémence
Ou de la colére des Cieux.

Oüi, Grand Prince, j'oſe le dire,
Tes Sujets de biens ſi comblez
Languiroient peut-eſtre accablez
Sous le joug de tout autre empire.
Le Ciel jaloux de leur grandeur,
Pour en aſſurer la ſplendeur
Leur devoit un Maiſtre équitable
Qui préferât leurs libertez
A la juſtice inconteſtable
De ſes droits les plus reſpectez.

Mais,

Mais, Grand Roi, de ces droits ſublimes
Le ſacrifice généreux
T'aſſure d'autres droits ſur Eux
Bien plus forts & plus légitimes.
Les faveurs qu'ils tiennent de Toi
Sont des reſſources de leur foi
Toujours preſtes pour ta défenſe,
Qui leur font chérir leur devoir,
Et qui n'augmentent leur puiſſance
Que pour affermir ton pouvoir.

Un Roi qui ravit par contrainte
Ce que l'amour doit accorder,
Et qui content de commander
Ne veut régner que par la crainte,
En vain fier de ſes hauts projets
Croit en abaiſſant ſes Sujets
Relever ſon pouvoir ſuprême:
Entouré d'Eſclaves ſoumis,
Toſt ou tard il devient lui-même
Eſclave de ſes Ennemis.

Combien plus ſage & plus habile
Eſt celui qui par ſes faveurs
Songe à s'élever dans les cœurs
Un thrône durable & tranquile?
Qui ne connoit point d'autres biens
Que ceux que ſes vrais Citoïens
De ſa bonté peuvent attendre;
Et qui promt à les diſcerner
N'ouvre les mains que pour répandre,
Et ne reçoit que pour donner.

Noble & généreuſe induſtrie
Des Antonins & des Titus,
Source de toutes les vertus
D'un vrai Pere de la Patrie.
Hélas! par ce titre fameux
Peu de Princes ont ſceu comme Eux
S'affranchir de la main des Parques.
Mais ce nom ſi rare, Grand Roi,
Qui jamais d'entre les Monarques
S'en rendit plus digne que Toi?

Qui jamais vit le Diadême
Armer contre ſes Ennemis
Un vangeur aux loix plus ſoumis,
Et plus détaché de ſoi-même.
La ſeureté de tes Etats
Peut bien contre quelques Ingrats
Changer ta clémence en juſtice,
Mais ce mouvement étranger
Redevient clémence propice
Quand tu n'as plus qu'à te vanger.

Et c'eſt cette clémence auguſte
Qui ſouvent de l'Autorité
Etablit mieux la ſeureté
Que la vangeance la plus juſte.
Ainſi le plus grand des Romains
De ſes Ennemis inhumains
Confondant les noirs artifices,
Trouva l'art de ſe faire aimer
De ceux que l'horreur des ſupplices
N'avoit encor pû deſarmer.

Que peut contre Toi l'impuiſſance
De quelques foibles mécontens
Qui ſur l'infortune des Tems
Fondent leur derniere eſpérance:
Lors que contre leurs vains ſouhaits
Tu reünis par tes bienfaits
La Cour, les Villes, les Provinces;
Et lors qu'aidez de ton ſoutien
Les plus grands Rois, les plus grands Princes
Trouvent leur repos dans le tien?

Juſqu'à Toi toujours desunie,
L'Europe par tes ſoins heureux
Voit ſes Chefs les plus généreux
Inſpirez du même Génie.
Ils ont veu par ta bonnefoi
De leurs Peuples troublez d'effroi
La crainte heureuſement déceüe,
Et déracinée à jamais
La Haine ſi ſouvent receüe
En ſurvivance de la Paix.

Pourſui,

Pourſui, Monarque magnanime:
Achéve de leur inſpirer
Le deſir de perſéverer
Dans cette concorde unanime,
Commande à ta propre valeur
D'éteindre en Toi cette chaleur
Qu'allume ton gouſt pour la Gloire;
Et donne au repos des Humains
Tous les lauriers que la Victoire
Offre à tes invincibles mains.

Mais vous Peuples, à ſa puiſſance
Aſſociez par tant de droits,
Songez que de toutes vos loix
La plus ſainte eſt l'obéïſſance.
Craignez le zéle ſéducteur
Qui ſous le prétexte flatteur
D'une liberté plus durable,
Plonge ſouvent ſans le vouloir
Dans le cahos inſéparable
De l'abus d'un trop grand pouvoir.

Athenes l'honneur de la Gréce,
Et comme vous Reine des Mers,
Eut toujours rempli l'Univers
De ſa gloire & de ſa ſageſſe:
Mais ſon Peuple trop peu ſoumis
Ne pût dans les termes permis
Contenir ſa puiſſance extrême;
Et trahi par la vanité,
Trouva dans ſa liberté même
La perte de ſa liberté.

Fin des Odes.

ODE

ODES.

EN MUSIQUE:

OU

CANTATES ALLEGORIQUES.

ODES
EN MUSIQUE.
OU
CANTATES ALLEGORIQUES.

DIANE.
CANTATE I.

APeine le Soleil au fond des Antres ſombres
Avoit du haut des Cieux précipité les Ombres:
Quand la chaſte Diane à travers les forêts
Apperceut un lieu ſolitaire,
Où le Fils de Venus & les Dieux de Cithere
Dormoient ſous un ombrage frais.
Surpriſe elle s'arreſte, & ſa prompte colére
S'exhale en ce diſcours qu'elle adreſſe tout bas
A ces Dieux endormis, qui ne l'entendent pas.

Vous par qui tant de miſérables
Gémiſſent ſous d'indignes fers,
Dormez Amours inéxorables,
Laiſſez reſpirer l'Univers.
Profitons de la nuit profonde
Dont le Sommeil couvre leurs yeux.
Aſſurons le repos au Monde
En briſant leurs traits odieux.
Vous par qui tant de miſérables
Gémiſſent ſous d'indignes fers,
Dormez Amours inexorables,
Laiſſez reſpirer l'Univers.

A ces mots elle approche, & ſes Nymphes timides
Portant ſans bruit leurs pas vers ces Dieux homicides
D'une tremblante main ſaiſiſſent leurs carquois;
Et bientoſt du débris de leurs fléches perfides
Sement les plaines & les bois.
Tous les Dieux des Forêts, des Fleuves, des Montagnes,
Viennent féliciter leurs heureuſes Compagnes:
Et de leurs Ennemis bravant les vains efforts,
Expriment ainſi leurs tranſports.

Quel

Quel bonheur, quelle Victoire!
Quel triomphe, quelle gloire!
Les Amours ſont deſarmez.

Jeunes cœurs rompez vos chaînes.
Ceſſons de craindre les peines
Dont nous eſtions allarmez.

Quel bonheur, quelle Victoire!
Quel triomphe, quelle gloire!
Les Amours ſont deſarmez.

L'Amour s'éveille au bruit de ces chants d'allegreſſe.
Mais quels objets lui ſont offerts!
Quel réveil! Dieux quelle triſteſſe,
Quand de ſes dards briſez il voit les champs couverts.
Un trait me reſte encor dans ce deſordre extrême
Perfides, voſtre exemple inſtruira l'Univers.
Il parle. Le trait vole, & traverſant les airs
Va percer Diane elle-même.
Juſte, mais trop cruel revers
Qui ſignale, grand Dieu, ta vangeance ſuprême

Reſpectons l'Amour
Tandis qu'il ſommeille,
Et craignons qu'un jour
Ce Dieu ne s'éveille.
En vain nous romprons
Tous les traits qu'il darde,
Si nous ignorons
Le trait qu'il nous garde.
Reſpectons l'Amour
Tandis qu'il ſommeille,
Et craignons qu'un jour
Ce Dieu ne s'éveille.

ADONIS.

CANTATE II.

LE Dieu Mars & Venus bleſſez des meſmes traits
Goûtoient les biens les plus parfaits
Qu'aux cœurs bien enflammez le tendre Amour appreſte.
Mais ce Dieu ſuperbe & jaloux
D'un œil de Conquérant regardant ſa conqueſte,
Fit bientoſt aux plaiſirs ſuccéder les dégoûts.

Un cœur jaloux ne fait paraiſtre
Que des feux qui le font haïr.
Et pour eſtre toujours le maiſtre
L'Amant doit toujours obéïr.
L'Amour ne va point ſans les Graces:
On n'arrache point ſes faveurs:
L'emportement ni les menaces
Ne font point le lien des cœurs
Un cœur jaloux ne fait paraiſtre
Que des feux qui le font haïr:
Et pour eſtre toujours le maiſtre
L'Amant doit toujours obéïr.

La

La Déeſſe déjà ne craint plus ſon abſence.
Et ceſſant de l'aimer ſans s'en appercevoir,
Fait atteler ſon char, pleine d'impatience;
Et vole vers les Bords ſoumis à ſon pouvoir.
Là ſes jours couloient ſans allarmes:
Lorſqu'un jeune Chaſſeur ſe préſente à ſes yeux.
Elle croit voir ſon Fils. Il en a tous les charmes.
Jamais rien de plus beau ne parut ſous les Cieux,
Et le Vainqueur de l'Inde eſtoit moins gracieux
Le jour que d'Ariane il vint ſécher les larmes

La froide Naïade
Sort pour l'admirer,
La jeune Driade,
Cherche à l'attirer.
Faune d'un ſoûrire
Approuve leur choix.
Le jaloux Satyre
Fuit au fond des bois.
Et Pan qui ſoupire
Briſe ſon hautbois.

Il aborde en tremblant la charmante Déeſſe.
Sa timide pudeur reléve ſes appas.

Les

Les Graces, les Ris, la Jeuneſſe
Marchent au devant de ſes pas,
Et du plus haut des airs l'Amour avec adreſſe
Fait partir à l'inſtant le trait dont il les bleſſe.
Que deſormais Mars en fureur
Gronde, menace, tonne, éclate.
Amans profitez tous de ſa jalouſe erreur.
Des feux trop violens ſont ſouvent une ingrate:
On oublie aiſément un amour qui fait peur,
En faveur d'un amour qui flatte.

Que le ſoin de charmer
Soit voſtre unique affaire.
Songez que l'art d'aimer
N'eſt que celui de plaire.
Voulez vous dans vos feux
Trouver des biens durables?
Soïez moins amoureux,
Devenez plus aimables.
Que le ſoin de charmer
Soit voſtre unique affaire.
Songez que l'art d'aimer
N'eſt que celui de plaire.

TRIOMPHE DE L'AMOUR.

CANTATE III.

FIlles du Dieu de l'Univers,
Muſes, que je me plais dans vos douces retraites!
Que ces rivages frais, que ces bois toujours verds
Sont propres à charmer les ames inquietes!
Quel cœur n'oublieroit ſes tourmens,
Au murmure flatteur de cette onde tranquille!
Qui pourroit réſiſter aux doux raviſſemens
Qu'excite voſtre voix fertile!
Non ce n'eſt qu'en ces lieux charmans
Que le parfait bonheur a choiſi ſon azile.

Heureux qui de vos doux plaiſirs
Goûte la douceur toujours pure!
Il triomphe des vains deſirs,
Et n'obéït qu'à la Nature.
Il partage avec les Heros
La gloire qui les environne,
Et le puiſſant Dieu de Délos
D'un même laurier les couronne.
Heureux qui de vos doux plaiſirs
Goûte la douceur toujours pure!
Il triomphe des vains deſirs,
Et n'obéït qu'à la Nature.

Mais que vois-je, grands Dieux! quels magiques efforts
Changent la face de ces bords.
Quelles danſes! quels jeux! quels concerts d'allegreſſe!
Les Graces, les Plaiſirs, les Ris, & la Jeuneſſe
Se raſſemblent de toutes parts.
Quel ſonge me tranſporte au deſſus du Tonnerre?
Je ne reconnois point la Terre
Au ſpectacle enchanteur qui frappe mes regards.

Eſt ce la Cour ſuprême
Du Souverain des Dieux?
Ou Venus elle-même
Deſcend-elle des Cieux?
Les Compagnes de Flore
Parfument ces côteaux.
Une nouvelle Aurore
Semble ſortir des eaux.
Et l'Olympe ſe dore
De ſes feux les plus beaux.
Eſt ce la Cour ſuprême
Du Souverain des Dieux?
Ou Venus elle-même
Deſcend-elle des Cieux?

Nymphes, quel eſt ce Dieu qui reçoit voſtre hommage?
Pourquoi cet Arc & ce bandeau?
Quel charme en le voïant, quel prodige nouveau
De mes ſens interdits me dérobe l'uſage!
Il s'approche, il me tend une innocente main.
Venez, cher Tiran de mon ame,
Venez, je vous fuirois en vain,
Et je vous reconnois à ces traits pleins de flame
Que vous allumez dans mon ſein.

Adieu

Adieu, Muſes, Adieu, je renonce à l'envie
De mériter les biens dont vous m'avez flatté.
Je renonce à ma liberté.
Sous de trop douces loix mon ame eſt aſſervie.
Et je ſuis plus heureux dans ma captivité
Que je ne le fus de ma vie
Dans le triſte bonheur dont j'eſtois enchanté.

L'HYMEN.

CANTATE IV.

CE fut vers cette rive ou Junon adorée
Des Peuples de Sidon reçoit les vœux offerts,
Que la divine Cithérée
Pour la premiere fois parut dans l'Univers.
Jamais Beauté plus admirée
Ne brilla ſur les vaſtes Mers.
Les Tritons raſſemblez de mille endroits divers
Autour d'Elle flottoient ſur l'Onde tempérée,
Et les Filles du vieux Nérée
Faiſoient devant ſon char retentir ces concerts.

Qu'E-

Qu'Eole en ſes gouffres enchaîne
Les Vents ennemis des beaux jours.
Qu'il domte leur bruïante haleine,
Et ne permette qu'aux Amours
De voler ſur l'humide plaine.
Dieux du Ciel venez en ces lieux
Admirer un objet ſi rare.
Avoüez que meſme à vos yeux
Les beautez dont la Mer ſe pare
Effacent les beautez des Cieux.
Qu'Eole en ſes gouffres enchaîne
Les Vents ennemis des beaux jours:
Qu'il domte leur bruïante haleine,
Et ne permette qu'aux Amours
De voler ſur l'humide plaine.

Jalouſe de l'éclat de ces honneurs nouveaux
Amphitrite ſe cache au plus profond des eaux.
Cependant Palémon conduiſoit l'Immortelle
Vers cette Iſle enchantée où tendoient ſes ſouhaits.
Et c'eſt là que la Terre à ſa gloire fidele,
Met le comble aux honneurs qu'ont receu ſes attraits

L'Amant

L'Amant de l'Aurore
Des yeux qu'il adore
Perd le ſouvenir.
La timide Flore
Craint de perdre encore
Son jeune Zéphir.
De ſa grace extrême
Minerve elle-même
Reconnoit le prix:
Et par ſa ſurpriſe
Junon autoriſe
Le choix de Pâris.

Frappez de l'éclat de ſes yeux,
Neptune, Jupiter, que dis-je? Tous les Dieux
En font l'objet de leurs conqueſtes.
Ils vont tous de l'Hymen implorer les faveurs.
Les faveurs de l'Hymen? Aveugles que vous eſtes
L'Hymen eſt il donc fait pour aſſortir les cœurs?
Jupiter eſtoit Roi du Monde:
Neptune commandoit ſur l'Onde:
Mars avoit pour partage un courage indompté:
Mercure la jeuneſſe, Apollon la beauté.

Si de ces Dieux l'Amour eut eſté le refuge
Entre Eux du moins ſon choix ſe ſeroit declaré:
Mais ils prirent l'Hymen pour juge.
Et Vulcain ſe vit préferé.

Hymen, quand le Sort t'outrage.
Ne t'en prens point à l'Amour.
De ſon plus doux héritage
Tu t'enrichis chaque jour.
Souffre que de ton partage
Il s'enrichiſſe à ſon tour.

Souvent par un juſte échange
Il t'enleve tes Sujets.
Tu lui fais un crime étrange
De quelques larcins ſecrets.
Mais c'eſt ainſi qu'il ſe vange
Des larcins que tu lui fais.

AMYMONE.

CANTATE V.

SUR les rives d'Argos, près de ces bords arides
Où la Mer vient briſer ſes flots impérieux,
La plus jeune des Danaïdes
Amymone, imploroit l'aſſiſtance des Dieux.
Un Faune pourſuivoit cette Belle craintive.
Et levant ſes mains vers les Cieux,
Neptune, diſoit elle, entens ma voix plaintive,
Sauve moi des tranſports d'un Amant furieux.

A l'Innocence pourſuivie
Grand Dieu, daigne offrir ton ſecours.
Protége ma gloire & ma vie
Contre de coupables Amours.
Helas ma priere inutile
Se perdra-telle dans les Airs!
Ne me reſte-t-il plus d'azile,
Que le vaſte abîme des Mers?
A l'Innocence pourſuivie
Grand Dieu daigne offrir ton ſecours. &c.

La

La Danaïde en pleurs faiſoit ainſi ſa plainte;
Lorsque le Dieu des Eaux vint diſſiper ſa crainte.
Il s'avance, entouré d'une ſuperbe Cour.
Tel jadis il parut aux regards d'Amphitrite,
Quand il fit marcher à ſa ſuite
L'Hyménée & le Dieu d'Amour.
Le Faune à ſon aſpect s'éloigne du rivage.
Et Neptune enchanté, ſurpris,
L'Amour peint dans les yeux, adreſſe ce langage
A l'Objet dont il eſt épris.

Triomphez, belle Princeſſe,
Des Amans audacieux.
Ne cédez qu'à la tendreſſe
De qui ſçait aimer le mieux.
Heureux le cœur qui vous aime,
S'il eſtoit aimé de vous.
Dans les bras de Venus même
Mars en deviendroit jaloux.
Triomphez belle Princeſſe,
Des Amans audacieux.
Ne cédez qu'à la tendreſſe
De qui ſçait aimer le mieux.

Qu'il eſt facile aux Dieux de ſéduire une Belle!
Tout parloit en faveur de Neptune amoureux:
L'éclat d'une Cour immortelle,
Le mérite récent d'un ſecours généreux.
Dieux quel ſecours! Amour ce ſont là de tes jeux.
Quel Satyre eut eſté plus à craindre pour elle?
Thétis en rougiſſant détourna ſes regards.
Doris ſe replongea dans ſes grottes humides.
Et par cette leçon apprit aux Néreïdes
A fuir de ſemblables hazards.

Tous les Amans ſçavent feindre,
Nymphes craignez leurs appas.
Le péril le plus à craindre
Eſt celui qu'on ne craint pas.
L'audace d'un téméraire
Eſt aiſée à ſurmonter.
C'eſt l'Amant qui ſçait nous plaire
Que nous devons redouter.
Tous les Amans ſçavent feindre,
Nymphes craignez leurs appas.
Le péril le plus à craindre.
Eſt celui qu'on ne craint pas.

THETIS.

CANTATE VI.

PRès de l'humide Empire ou Venus prit naiſſance:
Dans un Bois conſacré par le malheur d'Atis:
Le Sommeil & l'Amour tous deux d'intelligence
A l'amoureux Pélée avoient livré Thétis.
Qu'eut fait Minerve meſme en cet état réduite?
Mais dans l'art de Protée en ſa jeuneſſe inſtruite
Elle ſçeut éluder un Amant furieux.
D'une ardente Lionne elle prend l'apparence;
Il s'émeut. Et tandis qu'il ſonge à ſa défenſe
La Nymphe en rugiſſant ſe dérobe à ſes yeux.

Ou fuïez-vous, Déeſſe inéxorable.
Cruel Lion de carnage altéré?
Que craignez vous d'un Amant miſérable
Que vos rigueurs ont déjà déchiré!
Il ne craint point une mort rigoureuſe.
Il s'offre à vous ſans armes, ſans ſecours.
Et voſtre fuite eſt pour lui plus affreuſe
Que les Lions, les Tigres ni les Ours.
Ou fuïez vous Déeſſe inéxorable
Cruel Lion de carnage altéré?
Que craignez vous d'un Amant miſérable
Que vos rigueurs ont déjà déchiré.

Ce Heros malheureux exprimoit en ces mots
Sa honte & ſa douleur extrême.
Quand tout à coup du fond des flots
Protée apparoiſſant lui-même:
Que fais-tu, lui dit-il, foible & timide Amant?
Pourquoi troubler les Airs de plaintes éternelles?
Eſt-ce d'aujourd'hui que les Belles
Ont recours au déguiſement?
Répare ton erreur. La Nymphe qui te charme
Va rentrer dans le ſein des Mers.
Attens-la ſur ces bords. Mais que rien ne t'allarme,
Et ſonge que tu dois Achille à l'Univers.

Le

Le Guerrier qui délibére
Fait mal ſa Cour au Dieu Mars.
L'Amant ne triomphe guére
S'il n'affronte les hazards.

Quand le péril nous étonne
N'importunons point les Dieux.
Venus ainſi que Bellone
Aime les audacieux.

Le Guerrier qui délibére
Fait mal ſa Cour au Dieu Mars.
L'Amant ne triomphe guére
S'il n'affronte les hazards.

Pelée à ce diſcours portant au loin ſa veüe
Voit paroitre l'objet qui le tient ſous ſes loix:
Heureux, que pour lui ſeul l'Occaſion perdüe
Renaiſſe une ſeconde fois.
Le cœur plein d'une noble audace
Il vole à la Déeſſe, il s'approche, il l'embraſſe.
Thétis veut ſe deffendre; & d'un promt changement
Emploïant la ruſe ordinaire,
Redevient â ſes yeux Lion, Tigre, Panthere:
Vains objets qui ne ſont qu'irriter ſon Amant.

Ses

Ses deſirs ont vaincu ſa crainte.
Il la retient toujours d'un bras victorieux.
Et laſſe de combattre elle eſt enfin contrainte
De reprendre ſa forme, & d'obéïr aux Dieux.

Amans, ſi jamais quelque Belle
Changée en Lionne cruelle
S'efforce à vous faire trembler:
Moquez vous d'une image feinte;
C'eſt un fantôme que ſa crainte
Vous préſente pour vous troubler.

Elle peut en prenant l'image
D'un Tigre ou d'un Lion ſauvage
Effraïer les jeunes Amours:
Mais après un effort extrême,
Elle redevient elle-même,
Et ces Dieux triomphent toujours.

CIR-

CIRCÉ.

CANTATE VII.

SUR un Rocher deſert l'effroi de la Nature,
Dont l'aride ſommet ſemble toucher les Cieux,
Circé paſle, interdite, & la mort dans les yeux
Pleuroit ſa funeſte avanture.
Là ſes yeux errans ſur les flots
D'Ulyſſe fugitif ſembloient ſuivre la trace.
Elle croit voir encor ſon volage Heros.
Et cette illuſion ſoulageant ſa diſgrace,
Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ſes pleurs & ſes ſanglots.

Cruel

Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas.
Tourne un moment tes yeux ſur ces climats :
Et ſi ce n'eſt pour partager ma flame
Revien du moins pour hâter mon trépas.
Ce triſte cœur devenu ta victime
Chérit encor l'amour qui l'a ſurpris.
Amour fatal ! Ta haine en eſt le prix.
Tant de tendreſſe, ô Dieux ! eſt elle un crime
Pour mériter de ſi cruels mépris.
Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas.
Tourne un moment tes yeux ſur ces climats :
Et ſi ce n'eſt pour partager ma flame.
Revien du moins pour hâter mon trépas.

C'eſt ainſi qu'en regrets ſa douleur ſe déclare.
Mais bientoſt de ſon Art emploïant le ſecours,
Pour rappeller l'objet de ſes triſtes amours
Elle invoque à grands cris tous les Dieux du Ténare,
Les Parques, Néméſis, Cerbére, Phlégeton,
Et l'infléxible Hecate, & l'horrible Alecton.
Sur un Autel ſanglant l'affreux bucher s'allume.
La foudre dévorante auſſitoſt le conſume,

Mille

Mille noires vapeurs obſcurciſſent le Jour.
Les Aſtres de la Nuit interrompent leur courſe.
Les Fleuves étonnez remontent vers leur ſource.
Et Pluton meſme tremble en ſon obſcur ſéjour.

Sa voix redoutable
Trouble les Enfers.
Un bruit formidable
Gronde dans les Airs.
Un voile effroïable
Couvre l'Univers.
La Terre tremblante
Frémit de terreur.
L'Onde turbulente
Mugit de fureur.
La Lune ſanglante
Recule d'horreur.

Dans le ſein de la Mort ſes noirs enchantemens
Vont troubler le repos des Ombres.
Les Mânes effraïez quittent leurs monumens.
L'Air retentit au loin de leurs longs hurlemens.
Et les Vents échapez de leurs cavernes ſombres
Mêlent à leurs clameurs, d'horribles ſifflemens.

Inutiles efforts! Amante infortunée,
D'un Dieu plus fort que toi dépend ta deſtinée.
Tu peux faire trembler la Terre ſous tes pas,
Des Enfers déchaînez allumer la colére:
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pû faire.

Ce n'eſt point par effort qu'on aime,
L'Amour eſt jaloux de ſes droits.
Il ne dépend que de lui-même.
On ne l'obtient que par ſon choix.
Tout reconnoit ſa loi ſuprême,
Lui ſeul ne connoit point de loix.

Dans les champs que l'Hiver déſole
Flore vient rétablir ſa Cour.
L'Alcyon fuit devant Eole,
Eole le fuit à ſon tour.
Mais ſi-tôt que l'Amour s'envole
Il ne connoit plus de retour.

CEPHALE.

CANTATE VIII.

LA Nuit d'un voile obſcur couvroit encor les Airs;
Et la ſeule Diane éclairoit l'Univers.
Quand de la rive Orientale
L'Aurore dont l'Amour avance le réveil
Vint trouver le jeune Céphale
Qui repoſoit encor dans le ſein du Sommeil.
Elle approche, elle héſite, elle craint, elle admire.
La ſurpriſe enchaîne ſes ſens.
Et l'amour du Heros pour qui ſon cœur ſoupire
A ſa timide voix arrache ces accents.

Vous qui parcourez cette plaine
Ruiſſeaux, coulez plus lentement:
Oiſeaux, chantez plus doucement:
Zéphirs, retenez voſtre haleine.

Reſpectez un jeune Chaſſeur
Las d'une courſe violente,
Et du doux repos qui l'enchante
Laiſſez lui goûter la douceur.
Vous qui parcourez cette plaine,
Ruiſſeaux, coulez plus lentement:
Oiſeaux, chantez plus doucement:
Zéphirs, retenez voſtre haleine.

Mais que dis-je, où m'emporte une aveugle tendreſſe?
Lâche Amant, eſt-ce là cette délicateſſe
Dont s'enorgüeillit ton Amour?
Viens-je donc en ces lieux te ſervir de trophée?
Eſt ce dans les bras de Morphée
Que l'on doit d'une Amante attendre le retour?

Il en eſt temps encore
Céphale ouvre les yeux.
Le Jour plus radieux
Va commencer d'éclore.
Et le Flambeau des Cieux
Va faire fuir l'Aurore.
Il en eſt tems encore,
Céphale ouvre les yeux.

Elle

Elle dit. Et le Dieu qui répand la lumiere
De ſon char argenté lançant ſes premiers feux,
Vint ouvrir, mais trop tard, la tranquille paupiere
D'un Amant à la fois heureux, & malheureux.
Il s'éveille, il regarde, il la voit, il l'appelle.
Mais ô cris! ô pleurs ſuperflus!
Elle fuit. Et ne laiſſe à ſa douleur mortelle
Que l'image d'un bien qu'il ne poſſéde plus.
Ainſi l'Amour punit une froide indolence;
Méritons ſes faveurs par nôtre vigilance.

N'attendons jamais le Jour.
Veillons quand l'Aurore veille.
Le moment où l'on ſommeille
N'eſt pas celui de l'Amour.
Comme un Zéphir qui s'envole
L'Heure de Venus s'enfuit;
Et ne laiſſe pour tout fruit
Qu'un regret triſte & frivole.
N'attendons jamais le Jour.
Veillons quand l'Aurore veille.
Le moment où l'on ſommeille
N'eſt pas celui de l'Amour.

BACCUS.

CANTATE IX.

C'EST Toi divin Baccus, dont je chante la gloire.
Nymphes faites ſilence. Ecoutez mes concerts.
Qu'un autre apprenne à l'Univers
Du fier vainqueur d'Hector la glorieuſe hiſtoire.
Qu'il reſſuſcite dans ſes vers
Des Enfans de Pelops l'odieuſe memoire.
Puiſſant Dieu des raiſins digne objet de nos vœux,
C'eſt à Toi ſeul que je me livre.
De pampres, de feſtons couronnant mes cheveux
En tous lieux je prétens te ſuivre.
C'eſt pour Toi ſeul que je veux vivre
Parmi les feſtins & les jeux.

Des

Des dons les plus rares
Tu combles les Cieux.
C'eſt Toi qui prépares
Le Nectar des Dieux.

La céleſte Troupe
Dans ce jus vanté
Boit à pleine coupe
L'Immortalité.

Tu prêtes des armes
Au Dieu des Combats.
Venus ſans tes charmes
Perdroit ſes appas.

Du fier Polyphême
Tu domptes les ſens.
Et Phébus lui-même
Te doit ſes accens.

Mais quels tranſports involontaires
Saiſiſſent tout à coup mon eſprit agité?
Sur quel vallon ſacré, dans quels Bois ſolitaires
Suis je en ce moment tranſporté?

Baccus à mes regards dévoile ſes myſteres.
Un mouvement confus de joïe & de terreur
M'échauffe d'une ſainte audace;
Et les Ménades en fureur
N'ont rien vû de pareil dans les Antres de Thrace.

Deſcendez Mere d'Amour.
Venez embellir la Feſte
Du Dieu qui fit la conqueſte
Des Climats ou naît le Jour.
Deſcendez Mere d'Amour.
Mars trop longtems vous arreſte.
Déjà le jeune Silvain
Ivre d'amour & de vin
Pourſuit Doris dans la plaine:
Et les Nymphes des Forêts
D'un jus petillant & frais
Arroſent le vieux Silene.
Deſcendez Mere d'Amour.
Venez embellir la Feſte
Du Dieu qui fit la conqueſte
Des Climats ou naît le Jour.
Deſcendez Mere d'Amour.
Mars trop longtems vous arreſte.

Profanes,

Prophanes, fuïez de ces lieux.
Je céde à la fureur que ce grand jour m'inſpire.
Fidéles ſectateurs du plus charmant des Dieux
Ordonnez le Feſtin, apportez moi ma lyre.
Celébrons entre nous un jour ſi glorieux.
Mais parmi les tranſports d'un aimable délire,
Eloignons loin d'ici ces bruits ſéditieux
Qu'une aveugle vapeur attire.
Laiſſons aux Scythes inhumains
Meſler dans leurs Banquets le meurtre & le carnage.
Les dards du Centaure ſauvage
Ne doivent point ſoüiller nos innocentes mains.

Banniſſons l'affreuſe Bellone
De l'innocence des repas.
Les Satyres, Baccus & Faune
Déteſtent l'horreur des Combats.
Malheur aux mortels ſanguinaires
Qui par de tragiques forfaits
Enſanglantent les doux myſteres
D'un Dieu qui préſide à la Paix.
Banniſſons l'affreuſe Bellone
De l'innocence des repas;
Les Satyres, Baccus & Faune
Déteſtent l'horreur des Combats.

Veut-t-on que je faſſe la guerre?
Suivez moi, mes Amis, accourez, combattez.
Rempliſſons cette coupe, entourons nous de lierre:
Baccantes prêtez moi vos Thyrſes redoutez.
Que d'Athletes ſoumis! que de Rivaux par terre!
O Fils de Jupiter, nous reſſentons enfin
Ton aſſiſtance ſouveraine;
Je ne voi que Bûveurs étendus ſur l'arêne
Qui nagent dans des flots de vin.

Triomphe, Victoire.
Honneur à Baccus,
Publions ſa gloire.
Triomphe, Victoire:
Bûvons aux Vaincus.
Bruïante Trompette
Secondez nos voix.
Sonnez leur défaite:
Bruïante Trompette
Chantez nos exploits
Triomphe, Victoire.
Honneur à Baccus.
Publions ſa gloire,
Triomphe, Victoire.
Bûvons aux vaincus.

LES FORGES DE LEMNOS.

CANTATE X.

DANS ces Antres fameux, où Vulcain nuit & jour
Forge de Jupiter les foudroïantes armes;
Venus faiſoit remplir le carquois de l'Amour.
Les Graces, les Plaiſirs lui prêtoient tous leurs charmes:
Et ſon Epoux couvert de feux étincelans
Animoit en ces mots ſes Cyclopes brûlans.

Travaillons, Venus nous l'ordonne.
Excitons ces feux allumez:
Déchaînons ces Vents enfermez:
Que la flame nous environne.
Que l'airain écume & boüillonne:
Que mille dards en ſoient formez:
Que ſous nos marteaux enflammez
A grand bruit l'enclume réſonne.
Travaillons, Venus nous l'ordonne.
Excitons ces feux allumez:
Dechaînons ces vents enfermez:
Que la flame nous environne.

C'eſt ainſi que Vulcain par l'amour excité
Armoit contre lui meſme une Epouſe volage:
Quand le Dieu Mars encor tout fumant de carnage
Arrive, l'œil en feu, le bras enſanglanté.
Que faites-vous, dit-il, de ces armes fragiles,
Fils de Junon, & vous Calybes aſſemblez?
Eſt ce pour amuſer des Enfans inutiles
Que cet Antre gémit de vos coups redoublez?

Hâtez vous de réduire en poudre
Ce fruit de vos travaux honteux.
Renoncez à forger la Foudre,
Ou quittez ces frivoles Jeux.

Mais tandis qu'il s'emporte en des fureurs ſi vaines
Il ſe ſent tout à coup frappé d'un trait vangeur.
Quel changement! quel feu répandu dans ſes veines
Couvre ſon front guerrier de honte & de rougeur!
Il veut parler. Sa voix ſur ſes lévres expire.
Il léve au Ciel les yeux, il ſe trouble, il ſoupire.
Toute ſa fierté céde: & ſes regards confus
Par les yeux de l'Amour arrêtez au paſſage,
Achevent de faire naufrage
Contre un ſoûrire de Venus.

Fiers Vainqueurs de la Terre
Cédez à voſtre tour.
Le vrai Dieu de la Guerre
Eſt le Dieu de l'Amour.
N'offenſez point ſa gloire.
Gardez de l'irriter.
C'eſt perdre la Victoire
Que de la diſputer.
Fiers Vainqueurs de la Terre
Cédez à voſtre tour.
Le vrai Dieu de la Guerre
Eſt le Dieu de l'Amour.

LES

LES FILETS DE VULCAIN.

CANTATE XI.

LE Soleil adoroit la Reine de Paphos
Et diſputoit à Mars le cœur de l'Immortelle:
Lors qu'un coup du deſtin fatal à ſon repos
Du bonheur d'un Rival le fit témoin fidelle.
Confus, deſeſperé, jaloux.
Il court pour ſe vanger d'un ſi crüel outrage.
Mais au milieu de ſon couroux
Une ſecrete voix lui tenoit ce langage.

Ou portes-tu tes pas?
Etouffe ta colere;
Et ne t'aveugle pas
Quand la Raiſon t'éclaire.

Tous ces efforts jaloux
Qu'excite une Infidelle
La vangent mieux de nous
Qu'ils ne nous vangent d'elle.

Ainſi

Ainſi, loin de punir
L'Ingrate qui t'offenſe,
Tâche d'en obtenir
Le prix de ton ſilence.

Fai lui païer ta foi,
Preſſe, prie, intimide.
L'Amour ſera pour toi
Si la Raiſon te guide.

Foible Raiſon helas! Le Dieu plein de fureur
Chez l'Epoux de Venus va ſouffler la terreur.
Dans un réduit obſcur, ignoré, ſolitaire,
Ses yeux, ſes yeux ont veu... ce qu'il ne peut plus taire.
A ce diſcours Vulcain de rage poſſédé
N'aſpire qu'à confondre Epouſe perfide.
Malheureux! mais l'Hymen fut toujours mal guidé
Quand il prit le couroux pour guide.
Autour de ce réduit heureux
Théâtre, ou les Amours célébrent leur victoire,
Il diſpoſe avec art d'imperceptibles nœuds,
Piége, ou doit expirer leur honneur & ſa gloire.

Craignez

Craignez Amans trop heureux
Voſtre félicité même.
Plus un bonheur eſt extrême
Et plus il eſt dangereux.
Le Dieu qui vous fait aimer
Vous enïvre de ſes charmes:
Mais d'un amour ſans allarmes
On doit toujours s'allarmer.
Craignez, Amans trop heureux
Voſtre félicité même.
Plus un bonheur eſt extrême
Et plus il eſt dangereux.

Victimes de leur négligence
Mars & Venus ſurpris ſont la fable des Cieux.
Déjà tout fier de ſa vangeance
Vulcain à ce ſpectacle appelle tous les Dieux.
Déjà ſur cet objet leur Troupe ſe partage:
Quand tout à coup Momus court à ce Dieu peu ſage,
Et d'un laurier burleſque orne ſon triſte front.
Tout l'Olympe éclata de rire;
Et Vulcain eſſuïant mille traits de ſatire,
S'enfuit, & dans Lemnos fut cacher ſon affront.

Heu-

Heureux qui ſe rend maiſtre
D'un ſtérile couroux.
C'eſt eſtre heureux époux
Que de feindre de l'eſtre;
Et plus on eſt jaloux
Moins on doit le paraiſtre.

Venus ſçait ſe contraindre,
Elle fuit le grand jour.
De ſa paiſible Cour
L'Hymen doit peu ſe plaindre;
Et ce n'eſt point l'Amour
C'eſt Momus qu'il doit craindre.

LES BAINS DE TOMERI.

CANTATE XII.

Pour S. A. S. MADAME LA DUCHESSE DOUAIRIERE.

QUel ſpectacle pompeux orne ce bord tranquile?
Diane avec toute ſa Cour
Vient-elle y chercher un azile
Contre les feux du Dieu du jour?
Pour voir ces Déïtez nouvelles
Le Soleil tient encor ſes Courſiers arrêtez.
La Nymphe qui préſide à ces bords enchantez
Epuiſe ſes regards ſur elles;
Et raſſemble en ces mots ſes Compagnes fidelles
Pour rendre hommage à leurs beautez.

Venez

Venez voir voſtre Souveraine,
Nymphes, ſortez de vos roſeaux.
C'eſt Thétis qui vient ſur la Seine
Goûter la fraicheur de mes eaux.
Coulez coulez eaux fugitives.
Et vous Oiſeaux, quittez les bois.
Chantez ſur ces aimables rives,
Chantez l'honneur que je reçois.
Venez voir voſtre Souveraine,
Nymphes, ſortez de vos roſeaux.
C'eſt Thétis qui vient ſur la Seine
Goûter la fraicheur de mes eaux.

Nouvelles Déïtés qui flottez ſur mes ondes,
Que d'attraits inconnus vous offrez à mes yeux!
Jamais dans ſes grottes profondes
Amphitrite n'a veu rien de ſi précieux.
Mais n'en rougiſſez pas: dans cette Cour charmante
La Déeſſe qui vous conduit
Brille comme au milieu des Aſtres de la nuit
De jeune Endimion on voit briller l'Amante.
Quel cœur réſiſteroit à des attraits ſi doux?
Naïades approchez: Tritons éloignez-vous.

Vous qui rendez Flore immortelle,
Raſſemblez vous tendres Zéphirs,
Une Divinité nouvelle
Eſt réſervée à vos ſoupirs.
Venez ſur mes humides plaines
Careſſer ces jeunes Beautez.
Venez de vos douces haleines
Echauffer mes flots argentez.
Vous qui rendez Flore immortelle,
Raſſemblez vous tendres Zéphirs.
Une Divinité plus belle
Eſt réſervée à vos ſoupirs.

Et vous dont le pouvoir s'étend ſur tout le Monde
Amours, ſi les attraits de la Fille des Mers
Ont pû vous attirer ſur l'Onde,
Accourez ſur ma rive, & traverſez les airs.
Une Venus nouvelle exige voſtre hommage:
Et bientôt vous verrez que celle de Paphos
Lui céde autant que mon rivage
Le céde aux vaſtes bords de l'Empire des flots.

Tendres Amours accourez tous,
Venez, volez, Troupe immortelle.
La Beauté languiroit ſans vous,
Et vous expireriez ſans elle.
S'il eſt vrai que le Dieu d'Amour
A la Beauté doit ſa naiſſance,
La Beauté par un doux retour
Doit à l'Amour ſeul ſa puiſſance
Tendres Amours accourez tous,
Venez, volez, Troupe immortelle,
La Beauté languiroit ſans vous,
Et vous expireriez ſans elle.

Fin des Cantates.

LA Traduction ſuivante a eſté examinée par pluſieurs Italiens d'un mérite diſtingué dans la République des lettres, qui tous l'ont trouvée écrite avec toute la pureté & toute l'élegance poſſible ; & quoi que mes pensées y ſoient rendües vers pour vers, & preſque mot pour mot, il y régne cependant par tout un air de facilité qu'on auroit de la peine à trouver dans les Traductions les moins ſcrupuleuſes. Ainſi j'eſpere que le Lecteur la recevra avec plaiſir, & que l'Auteur quoique je n'aie pas l'honneur d'en eſtre connu, me pardonnera la liberté que je prens d'aſſocier ici ſes vers aux miens, ce que j'en fais n'eſtant qu'en veüe de la ſatisfaction du Public, & nullement par vanité ; puiſque ſi j'avois à prononcer moi meſme ſur le mérite des deux Ouvrages, je ne ferois nulle difficulté de donner la préference à la copie ſur l'original.

TRADUZIONE
DELL' ODA IV DEL SECONDO LIBRO

Fatta

DAL SIGNORE N. GUINIGI

Allora Ambaſciadore della Republica di Lucca alla Corte Ceſarea.

SPIRTO nato quaggiù per chiaro eſempio
Alle bell' alme di virtude acceſe,
Che ſenza guida per aſpre e ſcoſceſe
Vie ſu'l giogo ſaliſti ov' ella ha il Tempio:
Com' or' ti veggio la triſtezza e'l pianto
Meſti compagni accanto?
E al duol ti rendi che oppugnar tu dei?
D'atri penſieri impreſſo,
Mal' accorto così miniſtro ſei
Del tuo ſupplicio iſteſſo.

Scuoti l'ingiuſto affanno, e libertate
Rendi allo ſpirto tra ner' ombre chiuſo:
Che darſi vinto alla fortuna, è l'uſo
Del volgo vil delle anime mal nate.
Volgi la fronte corragioſo e forte
Alla nemica Sorte,
E ſoſtenta il valor con giuſta ſpeme.
Forſe il novello giorno
In porto ti vedrà; s'oggi ti freme
Il turbine d'intorno.

Non è già ſempre il mar dagli ſpumoſi
Fiati dell' Aquilon ſoſſopra volto,
Ne giù ſempre a ruina il corſo an ſciolto
Per le valli, i torrenti impetuoſi.
E' duro anche all' intrepida Virtute
Senza ſperar ſalute
Star' in mezzo alle pene immobil ſempre:
Ma dove il dolce raggio
Della ſperanza avvien che le contempre;
Si rallegra il corraggio.

Quella ch' ora ti punge egra e moleſta
Cura, un dì ſentirai tranquilla farſi.
E d'all' alma quieta il duol ſgombrarſi,
Come ſogno ſen va quand' uom ſi deſta.
Prendi fidanza. Se teme il Piloto
Quand' Euro infuria e Noto;
Pur la ſpeme di placida bonaccia
Fa che ſi riconforti
Allor che la procella il core agghiaccia.

Ben puote il ſaggio (e da fortezza daſſi)
Quando di mali ha dura guerra al fianco,
Qualche voto a Fortuna offerir anco,
Purchè addietro Valore unqua non laſſi:
Ma ſe non ſorge mai ventura infeſta
Che tenga Virtù deſta,
Queſta lenta divien, ne virtù ſerba.
Vanno orgoglio e diſpetto
Con la richezza indomita e ſuperba,
E diſpietato affetto.

Ever che tua virtù, pria che protervo
Deſtin l'urtaſſe con maligne ſcoſſe,
Non languia per quiete, onde uopo foſſe
Che negli aſſalti racquiſtaſſe nervo.
Nè mai unquanco a ſe ſteſſa conforme
Seguia la traccia e l'orme
Di quel Folle, che all'aura di fortuna
Si gonfio e altier ſi rende,
Ne ſciagura ebbe mai ſe non queſt' una
Che non provò vicende.

Mà ſe per uſo tal co' duri guai
Il Ciel ſevero inutilmente affligge
Chi quel confin che la raggion prefigge
Al tempo lieto non traſcorſe mai;
Pure i tranquilli dì dopo gli amari,
Sembran venir più cari.
Deſtan le pene e l'inquieto affanno
La calma iſtupidita
D'una felicità che m ainon hanno
Le ſciagure aſſalita.

Qual forma il giro e la miſura agli anni
Del giorno e della notte il moto alterno,
Tal quel che a noi prefiſſe il Fato eterno
Corſo, a gioie diſtingueſi ed affanni.
E fè del Cielo l'ammirabil arte,
Che l'una e l'altra parte
Di noſtra vita variando giove;
E l'amiche venture
Sovente trae l'incomprenſibil Giove
Di mezzo all' aſpre cure.

D'inutil grida e di lamenti affòrda
L'aer in vano il miſero dolente.
Fa di tutto quaggiù gioco inſolente
La ſevera Fortuna, e al pianto è ſorda.
Sotto l'impero ſuo ſiam pari a quelli
Favoloſi Gemelli
Cai già miſere Genti altari ergeſte:
Coppia di ſtrani Numi
Or di Cocite placid' ombre morte,
Or del Ciel chiari lumi.

Coſi da lieto ſtato a vita acerba
Ne ſoſpinge a ſua voglia; onde più fermo
Contro a caprici ſuoi non haſſi ſchermo,
Che ripenſare ognor che fè non ſerba;
E mirar la d'un volto non curante
Qual femina vagante
Di noſtri voti indegna, e che tradiſce
Per malvaggia natura,
Poi volubile torna ed offeriſce
Quand' altri men la cura.

EPI-

EPITRES.

EPITRE.

EPITRES.

EPITRE I.

AUX MUSES.

FIlles du Ciel, chaſtes & doctes Fées,
Qui des Heros conſacrant les trophées,
Garantiſſez du naufrage des Tems
Les Noms fameux & les Faits éclatans:
Des vrais lauriers ſages diſpenſatrices,
Muſes, jadis mes premieres nourrices,
De qui le ſein me fit preſque en naiſſant
Tetter un lait plus doux que nourriſſant;
Je vous écris: non pour vous rendre hommage
D'un vain talent que dès mon plus jeune âge
A cultivé voſtre amour maternel:
Mais pour vous dire un Adieu ſolennel.

Quel compliment? quelle bruſque incartade,
Me direz vous? d'ou vient cette boutade?
Dequoi ſe plaint ton eſprit ulcéré?
N'eſt ce pas Toi, qui ſur ce Mont ſacré
Si périlleux à qui veut s'y produire
Vins nous prier de vouloir te conduire?
Nous demander par des vœux aſſidus
Des dons ſouvent ſans ſuccès attendus;
Et loin encor des ſommets du Parnaſſe
Sur le côteau briguer une humble place?
Ton rang enfin y fut marqué par Nous.
Et ſi ce rang à ton chagrin jaloux
Paroît trop bas près des places ſuperbes
Des Sarrazins, des Racans, des Malherbes,
Contente toi de médiocrité,
Et ſonge au moins au peu qu'il t'a coûté.
A peine encor as-tu conté ſix luſtres.
Tâche à monter du moindre aux plus illuſtres.
Dans ton Eſté ce n'eſt point un affront
D'eſtre arrivé ſur le penchant du Mont,
Tandis qu'on voit tant d'aſpirans timides
Marchant toujours ſans bouſſole & ſans guides
Par des ſentiers durs, pénibles & longs,
A ſoixante ans ramper dans les vallons.

Oſe franchir des bornes importunes;
Va, cours tenter des routes moins communes:
Et cherche enfin par des travaux conſtans
A mériter.... Muſes, je vous entens.
Vous m'offririez le laurier d'Euripide,
Si comme lui, dans quelque roche aride
Pour recüeillir mon eſprit diſſipé,
J'allois chercher un ſépulcre eſcarpé;
Si je pouvois, ſublime Miſantrope,
Fuir les Humains pour ſuivre Calliope,
A tous plaiſirs conſtamment renoncer,
Le jour écrire, & la nuit effacer,
Sécher ſix mois ſur les ſtrophes d'une Ode;
Et de moi-meſme Ariſtarque incommode
A vous pourſuivre épuiſer mes chaleurs:
Pour vous ravir quelqu'une de ces fleurs
Qu'à pleines mains, pour tant d'autres avares,
Vous prodiguez aux Chaulieux, aux la Fares.
Non, non, jamais de vos dons trop épris
Je n'obtiendrai vos lauriers à ce prix.
J'abjurerois & Phébus & Minerve,
Si poſſédé d'une importune verve
Il me falloit pour de douteux ſuccès
Paſſer ma vie en d'éternels accès:

Toujours

Toujours troublé de fureurs convulſives
De mon plancher ébranler les ſolives;
Et rejettant toute ſocieté
Ecrire en ſage, & vivre en hébêté.
Si quelquefois je cours chercher voſtre aide,
C'eſt moins par choix que ce n'eſt par remede.
La ſolitude eſt mon plus grand effroi.
Je crains l'ennui d'eſtre ſeul avec moi.
Et j'ai trouvé ce foible ſtratagême
Pour m'éviter, fugitif de moi-même.
De là ſont nez ces Ecrits bigarrez,
Fous, ſérieux, profanes, & ſacrez;
Ou je dépeins, non des mœurs trop volages,
Mais ſeulement les diverſes Images
Qui m'ont frappé, ſelon les tems divers
Ou mon ennui m'a fait chercher des Vers.
Vous me direz qu'au moins pour ce ſervice
A vos bienfaits je dois quelque juſtice:
Que c'eſt par Vous qu'à vingt ans parvenu,
Né comme Horace aux Hommes inconnu,
Bien moins que lui ſignalé ſur la ſcene,
J'ai cependant trouvé plus d'un Mécene.
Que par voſtre aide à la Cour moins caché,
Souffert des Grands, quelquefois recherche,

J'ai

J'ai par bonheur eſquivé le naufrage
Du ridicule, ou jette l'étalage
Du nom d'Auteur, ſur tout en ce tems ci.
Oüi j'en conviens. Mais c'eſt par vous auſſi
Que ſont venus mes ennuis, mes tortures,
Tous ces complots, ces lâches impoſtures,
Ces noirs tiſſus que m'ont vingt fois tramez
De vils Rimeurs contre moi gendarmez.
Car il n'eſt point de Fou mélancholique,
Plus effréné qu'un Auteur famélique,
Qui ſur les Quais ſans avoir eſté lû,
Voit expirer ſon Livre vermoulu.
Et par malheur ſi dans cette furie
A ſes chagrins ſe joint la raillerie
De quelque Auteur d'opprobres moins couvert,
Tout l'Ocean, cent vœux à ſaint Hubert,
Ne feroient rien ſur la rage canine
Que ce mépris dans ſon cœur enracine.
Dès ce moment par cent fauſſes rumeurs
Son noir venin ſe répand ſur vos mœurs.
Gardez vous bien de cet Homme cauſtique,
S'écriera-t-il: fuïez ce frénétique.
Dans ſes brocards aucun n'eſt ménagé.
C'eſt un ſerpent, un Diable, un enragé,

Que rien n'appaiſe, & qui dans ſes blaſphêmes
Déchire tout, juſqu'à ſes Amis mêmes.
Vous allez eſtre inondé de chanſons.
Que je vous plains! Mais nous le connoiſſons.
Ce n'eſt point là du tout ſon caractere,
Il eſt fidéle, équitable, ſincere.
De ſa vertu Vauban meſme fait cas:
Il s'y connoît. Ne vous y fiez pas,
C'eſt un matois; Il fait le bon Apoſtre.
Il paroit doux & civil comme un autre.
Mais dans le fond c'eſt le plus noir eſprit....
Voilà comment ſa haine vous flêtrit.
Voilà les coups que le Traitre vous porte.
Si par bonheur cette impoſture avorte,
Bientoſt ſon fiel fécond en trahiſons
Fera courir de maiſons en maiſons
Mille placards qui vous chargent de crimes,
Lettres d'avis, libelles anonymes,
Recours groſſier & toujours ſans effet:
Mais des Broüillons l'ordinaire Alphabet.
Et priez Dieu qu'il préſerve la Ville
De tout bon mot, Satire ou Vaudeville,
Et de tous Vers ſous le manteau portez;
Car à coup ſeur ils vous feront prêtez.

Si

Si leur ſecours manque à voſtre adverſaire,
Dans le beſoin lui-même en ſçaura faire,
Fabriquera vingt infames couplets
Tels qu'au milieu des plus groſſiers Valets
A les chanter Liniere auroit eu honte;
Et qui ſeront écrits ſur voſtre Compte.
Dans les Caffez, dans les plus vils réduits
Il prendra ſoin de ſemer ſes faux bruits:
Vous decrîra comme un Monſtre indomptable,
Aux Rois, aux Grands, à l'Etat redoutable.
Et ſéduira peut eſtre en quelque point
Son ſot Ami qui ne vous connoit point.
O fol amour d'une vaine fumée!
Fruit dangereux d'un peu de renommée!
Muſes, voilà les chagrins, les dégouts
Que vos préſens.... Alte là, direz-vous.
Tous ces diſcours, ces cris que du Parnaſſe
Fait retentir l'obſcure Populace,
Dont ſans raiſon tu conçois tant d'effroi,
Qui les excite? Eſt ce Nous? Eſt ce Toi?
C'eſt par nos ſoins que ton eſprit docile
Prenant pour guide & Terence & Virgile,
Dans leur Ecole a de bonne heure appris
A diſtinguer des ſolides Ecrits

Ces vains amas d'Antithêſes pointües,
D'expreſſions flaſques & rebatües,
Dont nous voïons tant d'Auteurs admirez
Farcir leurs Vers du Badaut révérez.
Voilà tout l'art, voilà tous les myſteres
Que t'ont appris nos leçons ſalutaires.
Mais ces leçons t'ont elles engagé
A brocarder un Auteur affligé,
Aſſez puni de l'orgüeil qui l'enïvre,
Et du malheur d'avoir fait un ſot livre
Par le chagrin de ſentir ſon travers,
Et de ſe voir tout vif rongé des vers?
Eſt-il permis de braver ſur l'échelle
Un Patient jugé par la Tournelle?
Laiſſons le pendre au moins ſans l'inſulter.
Vous dites vrai. Mais comment l'éviter?
Dès qu'un Ouvrage a commencé de naître,
Soit qu'au Théatre il ſe ſoit fait connaître,
Soit que ſon tître orne les carrefours,
Chacun en parle, au moins deux ou trois jours.
Et ſi quelqu'un ſa Sentence paſſée,
M'en vient à moi demander ma penſée?
Que dites-vous de ces Vers chevillez;
De ces diſcours obſcurs, entortillez?

Il faut parler. Que répondre? Que faire?
Les admirer? Non. Et quoi donc? Te taire.
Fort bien: l'avis eſt ſenſé: grandmerci.
Je me tairai. Mais faites taire auſſi
Paris, la Cour, les Loges, le Parterre,
Tous ces ſifflets plus craints que le Tonnerre,
Ces cris enfin d'un Peuple mutiné
Dont mon Vilain ſe voit aſſaſſiné.
Laiſſe crier, & retien ta critique,
Répondez vous. La Cenſure publique
Peut ſur un Fat s'exercer tout au long:
Mais toi? Sois ſage, & te tais. Comment donc?
Quand de ſes vers un Grimaud nous poignarde,
Chacun pourra lui donner ſa nazarde,
L'appeller buffle, & ſtupide achevé?
Et moi, pour eſtre avec vous élevé,
Je ne pourrai, ſans faire un ſacrilége,
Me prévaloir d'un foible privilége
Que vous laiſſez aux derniers des Humains?
S'il eſt ainſi, je vous baiſe les mains,
Muſes, gardez vos faveurs pour quelqu'autre.
Ne perdons plus ni mon tems ni le vôtre
Dans ces débats ou nous nous égaïons.
Tenez, voilà vos pinceaux, vos craïons:

Reprenez

Reprenez tout. J'abandonne ſans peine
Voſtre Hélicon, vos Bois, voſtre Hyppocrêne,
Vos vains lauriers d'épine enveloppez,
Et que la foudre a ſi ſouvent frappez.
Car, auſſi bien quel eſt le grand ſalaire
D'un Ecrivain au deſſus du Vulgaire?
Quel fruit revient aux plus rares Eſprits
De tant de ſoin à polir leurs Ecrits:
A rejetter les beautez hors de place:
Mettre d'accord la force avec la grace:
Trouver aux mots leur véritable tour:
D'un double ſens démêler le faux jour:
Fuir les longueurs, éviter les redites;
Bannir enfin tous ces mots paraſites
Qui malgré vous dans le ſtile gliſſez
Rentrent toujours, quoique toujours chaſſez?
Quel eſt le prix d'une étude ſi dure?
Le plus ſouvent une injuſte Cenſure.
Ou tout au plus quelque léger regard
D'un Courtiſan qui vous loüe au hazard;
Et qui peut-eſtre avec plus d'énergie
S'en va prôner quelque fade Elegie.
Et quel honneur peut eſpérer de moins
Un Ecrivain libre de tous ces ſoins,

Que

Que rien n'arreſte, & qui ſeur de ſe plaire,
Fait ſans travail tous les Vers qu'il veut faire?
Il eſt bien vrai qu'à l'oubli condamnez
Ses vers ſouvent ſont des enfans mort-nez.
Mais chacun l'aime, & nul ne s'en défie.
A ſes talens aucun ne porte envie.
Il a ſa place entre les beaux Eſprits:
Fait des Sonnets, des Bouquets pour Iris:
Quelquefois meſme aux bons mots s'abandonne:
Mais doucement, & ſans bleſſer perſonne,
Toujours diſcret, & toujours bien diſant;
Et ſur le tout aux Belles complaiſant.
Que ſi jamais pour faire une Oeuvre en forme
Sur l'Hélicon Phœbus permet qu'il dorme:
Voilà d'abord tous ſes chers Confidens
De ſon mérite admirateurs ardens,
Qui par cantons répandus dans la Ville
Pour l'élever dégraderont Virgile.
Car il n'eſt point d'Auteur ſi deſolé
Qui dans Paris n'ait un parti zélé.
Tout ſe débite. *Un Sot*, dit la Satire,
Trouve toujours un plus Sot qui l'admire.
A ce propos on raconte qu'un jour
Certain Oiſon gibier de Baſſecour,

De

De ſon Confrére exaltant le haut grade
D'un ton flateur lui diſoit: Camarade;
Plus je vous vois & plus je ſuis ſurpris
Que vos talens ne ſoient pas plus chéris;
Et que le Cygne, animal inutile,
Ait ſi longtems charmé l'Homme imbécille.
En verité c'eſt eſtre bien Gaulois
De tant prôner ſa ridicule voix.
Car, ſans vouloir faire ici d'invective,
Si vous avez quelque prérogative,
C'eſt l'Art du chant, dans lequel vous primez.
Je m'en rapporte à nos Oiſons charmez
Quand ſur le ton de Pindare & d'Horace
Voſtre goſier lyriquement croaſſe.
Laiſſons là l'Homme & ſes ſottes raiſons:
Mais croïons en nos couſins les Oiſons.
Chantez un peu. Déjà d'aiſe ſaiſie
La Baſſecour ſe pâme & s'extaſie.
A ce diſcours noſtre oiſeau tout gaillard
Perce le Ciel de ſon cri nazillard.
Et tout d'abord. oubliant leur mangeaille
Vous euſſiez veu Canards, Dindons, Poulaille
De toutes parts accourir, l'entourer,
Battre de l'aile, applaudir, admirer,

Vanter

Vanter la voix dont Nature le doüe;
Et faire nargue au Cygne de Mantoüe.
Le chant fini, le Pindarique Oiſon
Se rengorgeant rentre dans la maiſon:
Tout orgüeilleux d'avoir par ſon ramage
Du poulailler merité le ſuffrage.
Ainſi ſouvent par la brigue porté
Un ſot Rimeur voit ſon nom éxalté.
Je ſçai qu'enfin ſes lauriers chimériques
Ont toſt ou tard leurs ans climatériques,
La Mode paſſe, & l'Homme ouvre les yeux.
Mais ſuppoſons qu'un Sort capricieux
Faſſe tomber ſes grandeurs rüinées;
Il a du moins joüi quelques années
Du meſme honneur, qu'avec un pareil art
Au bon vieux tems ſçeut extorquer Ronſart,
Et quand la Mort vient nous rendre viſite,
Achille eſt-il plus heureux que Therſite?
Tous ces diſcours ſont fort beaux, direz-vous.
Mais revenons. Parle: & confeſſe nous
Qu'en tes Ecrits un peu trop de licence
A certains bruits a pû donner naiſſance;
Que ton courroux bien vîte eſt allumé;
Et que le Ciel en naiſſant t'a formé

Aux moindres traits que ſur Toi l'on décoche,
Un peu malin. Moi? D'où vient ce reproche?
Où ſont-ils donc, puiſqu'il faut tout peſer,
Ces traits malins dont on peut m'accuſer?
Celui qui mord ſes Amis en cachette,
Qui rit tout bas des lardons qu'on leur jette,
Chez qui pour vrai le faux eſt publié,
Ou qui révéle un ſecret confié;
Voilà voſtre Homme: & c'eſt ſans injuſtice
Que vous pouvez le taxer de malice;
Car des noirceurs le ſucre envenimé,
D'un pareil nom doit eſtre diffamé,
Et non le Sel d'un riant badinage,
De la Candeur ordinaire partage.
Si quelquefois, comme on voit tous les jours
Un Homme à table éxerce ſes diſcours
Sur quelque intrigue ou conte de la Ville,
Qui bien ſouvent n'eſt pas mot d'Evangile,
Et qui pourtant touche à l'honneur de gens
En cas pareil pour lui plus indulgens;
Pour peu qu'au gré de la Troupe charmée
De quelque eſprit l'hiſtoire ſoit ſemée,
Notre Conteur paſſera pour plaiſant,
Pour Galant homme; & point pour Médiſant.

Et

Et moi vexé par vingt bouches impures,
Je n'aurai pû repouſſer les injures
De Deux ou Trois? que je n'ai point nommez:
Et qui déjà du Public diffamez
Sont reconnus à leur ignominie,
Plutoſt qu'aux Vers qu'enfanta mon Génie.
Que ſi d'un ſeul légérement frappé,
En badinant le nom m'eſt échappé,
Eſt-ce un forfait à décrier ma veine?
Et dites-moi: Quand jadis la Fontaine,
De ſon Païs l'Homme le moins mordant,
Et le plus doux, mais Homme cependant:
De ſes bons mots ſur plus d'une matiére
Contre Lulli, Quinaut & Furetiére
Fit rejaillir l'enjoûment bilieux:
Fut-il traitté d'Auteur calomnieux?
Tout vrai Poëte eſt ſemblable à l'Abeille.
C'eſt pour Nous ſeuls que l'Aurore l'éveille,
Et qu'elle amaſſe au milieu des chaleurs
Ce miel ſi doux, tiré du ſuc des fleurs.
Mais la Nature, au moment qu'on l'offenſe,
Lui fit préſent d'un dard pour ſa defenſe,
D'un aiguillon, qui promt à la vanger,
Cuit plus d'un jour à qui l'oſe outrager.

J'entens d'ici, Muſes, voſtre réponſe.
Tous ces Arrêts que la haine prononce,
Ces vains propos exhalez dans les airs,
Ne ſont qu'un rien près d'un Ecrit en Vers.
L'Ouvrage reſte, & le diſcours s'envole.
Plus d'une fois ta piquante hyperbole
A tes Cenſeurs a ſçeu donner leur fait:
Mais contre Toi, répons nous, qu'ont-ils fait?
Ce qu'ils ont fait? Demandez aux Fruitieres
De leurs Ecrits prodigues héritieres.
Oüi, contre moi, vous qui me cenſurez,
Vous les avez mille fois inſpirez.
Nous? Point du tout. A tort tu nous accuſes.
Si contre Toi ſans conſulter les Muſes,
Ils ont écrit quelques Vers diſcourtois,
C'eſt malgré nous qu'ils ſont faits. Je le crois.
Paſſons. Hé bien, ſi leur Troupe futile
N'a contre Toi qu'une rage inutile,
Pourſuivez vous, qu'un courroux ſans pouvoir,
Que crains tu tant? Et que peux-tu prévoir?
Ce que je crains? vous allez le connaiſtre
Dans un ſeul mot de Deſpréaux mon Maiſtre.
Vos Ennemis prônent de tous côtez,
Lui diſoit-on, *que vous les redoutez*,

Que

Que vous craignez leur vaſte Compagnie.
Ils ont raiſon. Je crains la Calomnie,
Répondit-il. Et quel ravage affreux
N'éxcite point ce Monſtre ténébreux,
A qui l'Envie au regard homicide
Met dans les mains ſon flambeau parricide:
Mais dont le front eſt peint avec tout l'art
Que peut fournir le Menſonge & le Fard?
Le faux-Soupçon lui conſacrant ſes veilles,
Pour l'écouter ouvre ſes cent oreilles;
Et l'Ignorance avec des yeux diſtraits
Sur ſon rapport, prononce nos Arrêts.
Voilà quels ſont les infidéles Juges
A qui la Fraude heureuſe en ſubterfuges
Fait avaler ſon poiſon infernal:
Et tous les jours devant leur Tribunal
Par les cheveux l'Innocence traînée
Sans ſe défendre eſt d'abord condamnée.
Voſtre Ennemi paſſe en vain pour menteur.
Meſſieurs, diſoit un fameux Délateur
Aux Courtiſans de Philippe ſon Maiſtre:
Quelque groſſier qu'un menſonge puiſſe eſtre,
Ne craignez rien. Calomniez toujours.
Quand l'Accuſé confondroit vos diſcours,

La

La plaïe eſt faite: & quoi qu'il en guériſſe,
On en verra du moins la cicatrice.
Ou donc aller? quel mur? quel triple airain
Nous ſauvera d'une inviſible main?
Eſt il Mortel qui s'en puiſſe défendre?
Sans doute. Et qui? l'Homme qui ſçait attendre,
Concluez-vous. Vainement l'Art obſcur
Sur la Vertu jette ſon voile impur:
La Vérité toſt ou tard ſe reléve,
Le raïon perce, & le nüage créve.
Sois de Toi-meſme un ſévere Inſpecteur,
Et ne crain rien. Quant à ce Peuple Auteur
Dont tu n'as pû prévenir la diſgrace:
Nous leur dirions, nous mettant à ta place:
Or ça, Meſſieurs, plus d'animoſité,
Faiſons la Paix, & ſignons un Traitté.
Depuis longtems je ſouffre vos murmures,
Vos cris aigus, vos chaleurs, vos injures:
Sans qu'en mes Vers nul de vous énoncé
Ait eu ſujet de ſe croire offensé.
Je ferai plus. Continuez d'écrire,
Je vous promets de ne vous jamais lire:
De n'outrager ni vous, ni voſtre Eſprit:
Et d'oublier que vous aïez écrit.

Pourvû

Pourvû qu'enfin plus modérez, plus ſages,
A voſtre tour vous ceſſiez vos outrages:
Que vous daigniez parler, ou moins, ou mieux
Des mœurs d'un Homme éloigné de vos yeux;
Et n'inſulter, épargnant ma perſonne,
Qu'à mes Ecrits, que je vous abandonne.
Cela s'entend: & c'eſt parler d'accord.
Y ſouſcris-tu? Muſes, je le veux fort.
Dès ce moment j'approuve & ratifie
Ce grand Traitté que je leur ſignifie
Mais par hazard, ſi ce palliatif
N'opére rien ſur leur eſprit rétif:
Si leur babil, ſi leur bruit continüe?
Alors Tu peux ſans plus de retenüe
Les démaſquer, & rabattre leurs coups.
Et ſi Tu crois avoir beſoin de Nous
Pour réprimer leurs langues médiſantes,
Nous t'aiderons. Tu peux par ces préſentes
De noſtre part le leur faire ſçavoir.
Suffit. Adieu, Muſes. Juſqu'au revoir.

EPI-

EPITRE II.

SUR L'AMOUR.

A MADAME D'USSÉ.[1]

DU faux encens dédaigneuſe Ennemie,
Qui dans le Vrai par l'éxemple affermie
Sçavez ſi bien de tout Eloge plat
Diſtinguer l'art d'un pinceau délicat;
Sage Uranie, en qui le don de plaire
Eſt joint au don de haïr le Vulgaire,
De demêler libre en vos ſentimens
L'illuſion de ſes faux jugemens;
Et d'abhorrer ces loüanges guindées
Qui n'ont d'appui que ſes folles idées.
Si quelque Auteur pour vous faire ſa Cour;
S'imaginant avoir pris un beau tour,

Vous

Vous décrivoit dans ſes peintures ſéches
Le Dieu d'Amour, ſon carquois & ſes fléches:
De la Raiſon Ennemi langoureux;
Et de nos ſens Enchanteur doucereux;
Vous déploïant ces lieux communs poſtiches
Dont l'Opera brode ſes hémiſtiches:
Sur ce Tableau frivolement conceu,
Probablement il ſeroit mal receu
De vous chanter en rimes indiſcretes
Que cet Amour ne ſe plaît qu'ou vous eſtes,
Qu'il regne en vous, qu'il ſuit par tout vos pas,
Et qu'il languit ou l'on ne vous voit pas.
Mais ſi quelqu'un plus ſage & plus habile
Vous dépeignoit d'un craïon moins ſtérile,
Ce meſme Amour; non tel qu'on nous le feint:
Mais en effet tel qu'il doit eſtre peint.
Tel qu'autrefois l'ont veu les premiers Sages
Lors qu'au Parnaſſe attirant leurs hommages
Ce Dieu par Eux de guirlandes orné
Fut dans la Gréce en triomphe amené.
Si pourſuivant cette noble peinture,
Il vous traçoit d'une main libre & ſûre
Ces vifs raïons, ces ſublimes ardeurs,
Ce feu divin qu'il répand dans les cœurs:

Dont la ſplendeur les éclaire & les guide
Dans les ſentiers de la Gloire ſolide;
Vous faiſant voir aſſis à ſon coſté
L'Honneur, la Paix, la Vertu, l'Equité:
Peut-eſtre alors à le bannir moins promte
Vous ſouffririez ſans rougeur & ſans honte
Que ce Dieu vint embellir voſtre Cour.
Connoiſſez donc ce que c'eſt que l'Amour.
Et deſormais l'ame débarraſſée
Des préjugez d'une troupe inſenſée
Qui ne le peint que ſous de faux portraits,
Gardons-nous bien d'en juger ſur leurs traits:
De le confondre avec ce Dieu frivole,
De qui l'Erreur nous a fait une Idole,
Et qui n'épand que des feux criminels.
Ces deux Rivaux ennemis éternels,
L'un fils du Ciel, l'autre né de la Terre,
Se font entre Eux une immortelle guerre,
Plus ſignalez par leur diviſion
Que les Heros de Grece & d'Ilion.
Quelqu'un peut eſtre à ce début myſtique
Va me traiter de cerveau fanatique;
Et me voïant monté ſur ce haut ton
Traitter l'Amour en ſtile de Platon,

M'objectera

M'objectera qu'une jeune Héroïne
Meriteroit un peu moins de doctrine.
Mais ſans répondre à ce langage vain,
Laiſſons le en paix ſon Cyrus à la main
De nos raiſons l'ame peu combattüe
Du Dieu d'Ovide encenſer la ſtatüe:
Et pourſuivons nos propos commencez.
Jadis ſans choix les Humains diſperſez
Troupe féroce & nourrie au carnage
Du ſeul inſtinct ſuivoient la loi ſauvage,
Se renfermoient dans les Antres cachez;
Et de leurs troncs par la faim arrachez,
Alloient, errans au gré de la Nature,
Avec les Ours diſputer la pâture.
De ce Cahos l'Amour réparateur
Fut de leurs loix le premier fondateur.
Il ſçut fléchir leurs humeurs indociles:
Les reünit dans l'enceinte des Villes:
Des premiers Arts leur donna les leçons:
Leur enſeigna l'uſage des moiſſons:
Chez Eux logea l'Amitié ſecourable,
Avec la Paix ſa Sœur inſéparable;
Et devant tout dans les Terreſtres Lieux
Fit reſpecter l'autorité des Dieux.

Tel fut ici le Siécle de Cybelle.
Mais à ce Dieu la Terre enfin rebelle
Se rebuta d'une ſi douce loi,
Et de ſes mains voulut ſe faire un Roi.
Tout auſſitoſt évoqué par la Haine
Sort de ſes flancs un Monſtre à forme humaine,
Reſte dernier de ces cruels Typhons
Jadis formez dans ſes gouffres profons.
D'un foible Enfant il a le front timide.
Dans ſes yeux brille une douceur perfide.
Nouveau Protée à toute heure, en tous lieux,
Sous un faux maſque il abuſe nos yeux.
D'abord voilé d'une crainte ingénüe
Humble captif, il rampe, il s'inſinüe:
Puis tout à coup impérieux Vainqueur
Porte le trouble & l'effroi dans le Cœur.
Les Trahiſons, la noire Tyrannie,
Le Deſeſpoir, la Peur, l'Ignominie,
Et le Tumulte au regard effaré,
Suivent ſon Char de Soupçons entouré.
Ce fut ſur lui que la Terre ennemie
De ſa révolte appuïa l'infamie.
Bientoſt ſéduits par ſes trompeurs appas,
Les flots d'Humains marcherent ſur ſes pas.

L'Amour

L'Amour par lui dépouillé de puiſſance
Remonte au Ciel ſéjour de ſa naiſſance ;
Et las de voir l'Homme ſourd à ſa voix
Il l'abandonne à ſon malheureux choix.
Alors enflé d'une nouvelle audace
L'Uſurpateur prend ſon nom & ſa place ;
Et ſous ce nom l'Erreur de toutes parts
Fait ici bas flotter ſes étendarts.
C'eſt de ce tems que nous vîmes éclore
Tous les malheurs imputez à Pandore.
La Jalouſie allumant ſes flambeaux
Creuſa dès lors mille horribles tombeaux ;
Et des forfaits de plus d'une Médée
Plus d'un Climat vit ſa rive inondée.
On vit régner les Deſirs effrénez,
Qui ſecondez des Plaiſirs forcenez
Mirent au jour Monſtres & Minotaures,
Satyres, Sphinx, Egipans & Centaures.
Un Siécle à l'autre enviant ſes fureurs
Imagina de nouvelles horreurs.
Chaque Age vit augmenter nos miſeres ;
Et nos Aïeux plus méchans que leurs Peres
Mirent au jour des Fils plus méchans qu'Eux,
Bientoſt ſuivis par de pires Neveux,

Enfin

Enfin le Ciel touché de nos diſgraces
Se reſolut d'en effacer les traces.
Et tous les Dieux convinrent que l'Amour
Fut renvoïé dans ce mortel ſéjour.
Chacun s'en forme un agréable augure.
Le ſeul Amour, l'Amour ſeul en murmure:
Qu'a-t-il commis? Pourquoi ſeul immolé
D'entre les Dieux ſera-t-il exilé?
Quittera-t-il ces Demeures heureuſes,
Ces Régions pures & lumineuſes,
Séjour brillant de gloire & de clarté,
Lieux conſacrez à la Félicité,
Aux doux Plaiſirs enfans de l'Innocence,
Plaiſirs qu'échauffe & nourrit ſa préſence,
Vifs ſans tumulte, éternels ſans ennui,
Et que les Dieux ne tiennent que de lui.
Quoi? diſoit-il, de l'Empire céleſte
J'irai deſcendre en un ſéjour funeſte,
Où l'Injuſtice étale un front ſerain:
Où les Mortels au viſage d'airain
De mon Fantoſme eſcortant les bannieres,
De l'Innocence ont rompu les barrieres?
Et qui d'entre Eux voudra ſuivre mes pas?
Amour, Amour ne vous allarmez pas,

Venez

Venez à moi. Je connois un azile
Dont les Vertus ont fait leur domicile,
Un ſeur rampart, un lieu de qui jamais
Vos Ennemis ne troubleront la paix.
Celui qui regne en ce ſéjour propice
En a banni le coupable Artifice:
La Perfidie au coup d'œil concerté:
Et la Malice au ſoûrire emprunté.
Toujours du Vrai ſa bouche tributaire
De l'Equité porta le caractére.
Nourri, formé par les neuf doctes Sœurs,
Ami des Arts, épris de leurs douceurs,
Le Dieu du Pinde & la ſage Minerve
De leurs tréſors l'ont comblé ſans réſerve.
Dans ce réduit des Muſes habité
Préſide encore une Divinité,
Car la beauté dont les Dieux l'ont ornée
D'un moindre nom ſeroit trop profanée.
Un doux accüeil, un modeſte enjoûment,
Prête à ſes traits un nouvel agrément.
D'enfans aîlez une Troupe fidéle
Plaiſirs, Amours, voltigent autour d'Elle,
Et ſans effort près d'Elle retenus
Pour la ſervir ont oublié Venus.

Non

Non, non, Amour, ce n'eſt point à Cithére,
Ni dans ces bois qu'Amathonte révére
Qu'il faut chercher & les Jeux & les Ris.
Si vous voulez de vos Freres chéris
Revoir un jour la Troupe reünie,
N'héſitez point, volez chez Uranie.
Mais à qui vais-je étaler ces propos?
Puis-je penſer qu'un Dieu qui du Cahos
Débarraſſa cette machine ronde:
Qui voit, qui meut tous les Eſtres du monde,
De ſes reſſorts & l'ame & l'inſtrument,
Puiſſe ignorer ſon plus riche ornement?
Déjà porté ſur ailes d'Eole
Du haut des Cieux je le vois qui s'envole,
Plus glorieux d'obéïr en ſa Cour
Que de régner au céleſte ſéjour.
Conſervez bien, généreuſe Uranie,
Ce Dieu puiſſant, ce céleſte Genie,
Ame du monde, Auteur de tous les biens;
Par qui briſant les Terreſtres liens,
D'un vol hardi nos Ames élancées
Juſques au Ciel élevent leurs penſées.
Sans ſa beauté, ſans ſes dons précieux
La Vertu meſme eſt moins belle à nos yeux.

Il la produit ſous d'heureux caractéres:
La dépouillant de ces rides ſévéres
De qui l'aſpect effraïant les Mortels,
Leur fait ſouvent déſerter ſes Autels.
De ſon flambeau les flames immortelles
Jettent en Nous ces vives étincelles
Dont autrefois les Heros embraſez
Malgré la Mort ſe ſont éterniſez.
Cette chaleur ſi prompte & ſi rapide
Sçeut échauffer un Théſée, un Alcide:
Arma leurs bras pour calmer l'Univers,
Et pour vanger l'Equité miſe aux fers.
Telle eſt l'ardeur dont ce Dieu nous enflame.
Tel eſt le feu qu'il alluma dans l'ame,
De ce Heros aux triomphes inſtruit
Dont vous tenez la clarté qui vous luit.
C'eſt cet Amour ambitieux de gloire
Qui tant de fois conſacrant ſa mémoire
Lui fit braver les feux & le trépas,
Lui fit chercher la Guerre & les Combats:
De Jupiter conduiſant le Tonnerre
Aux fiers Géans faire mordre la Terre;
Et foudroïant leurs plus forts boulevards
Les écraſer ſous leurs propres ramparts.

Quelle plus noble & plus vaſte induſtrie
Porta plus loin l'amour de la Patrie?
Et quels travaux ont rendu plus parfaits
L'Art de la Guerre & les Arts de la Paix?
Vous le ſçavez Légions qu'il adore.
Vous le ſçaurez, Peuples plus chers encore,
Si quelque jour un loiſir plus heureux
Laiſſe un champ libre à ſes plans généreux.
Puiſſe-t-il voir ſes nombreuſes années
Toujours de gloire & d'honneur couronnées;
Et quand la Paix reviendra parmi Nous
Se reſerver à des travaux plus doux:
Non moins Heros ſous l'Empire de Rhée,
Que quand la Terre à Bellone eſt livrée.

EPITRE III.

A CLEMENT MAROT.

AMI Marot, l'honneur de mon pupitre,
Mon premier Maître, acceptez cette Epitre,
Que vous écrit un humble Nourriſſon,
Qui ſur Parnaſſe a pris voſtre écuſſon;
Et qui jadis en maint genre d'eſcrime
Vint chez vous ſeul étudier la rime.
Par Vous en France Epitres, Triolets,
Rondeaux, Chanſons, Ballades, Virelais,
Gente Epigramme, & plaiſante Satire
Ont pris naiſſance. Enſorte qu'on peut dire:
De Prométée Hommes ſont émanez,
Et de Marot joïeux Contes ſont nez.
Parquoi ſi-toſt qu'en mon adoleſcence
J'eus avec vous commencé connoiſſance,
Mon odorat par vos vers éveillé,
Des autres vers plus ne fut chatouillé,

Et n'eus repos, Jeuneſſe eſt téméraire,
Que ne m'euſſiez adopté pour Confrére.
Bien eſt il vrai que par le Tems meuri
D'autres leçons mon eſprit s'eſt nourri;
Ecrits divers ont exercé ma plume.
Mais c'eſt tout un. Soit raiſon ſoit coutume,
Mon nom par vous eſt encore connu.
Dont bien & mal m'eſt enſemble avenu.
Bien, par trouver l'art de m'eſtre fait lire:
Mal, par avoir des Sots excité l'ire,
L'ire des Sots & des eſprits malins.
Car qui dit Sots, dit à malice enclins.
Et cherchez bien de Paris juſqu'à Rome,
Onc ne verrez Sot qui ſoit honnête Homme.
Je le ſoûtiens. Juſtice & Verité
N'habitent point en cerveau mal monté.
Du vieux Zenon l'antique Confrérie
Diſoit tout Vice eſtre iſſu d'Aſnerie.
Non que toujours Sottiſe de ſon chef
Forme deſſein de vous porter méchef.
Mais folle Erreur d'Ignorance complice
Fait meſme effet, & ſupplée à Malice.
Bien le ſçavez Clement mon ami cher.
Sotte ignorance, & jugement leger

Vous ont jadis, on le voit par vos Oeuvres,
Fait avaler anguilles & couleuvres;
Des Novateurs complice vous nommant:
Ou voſtre honneur en public diffamant:
Soit par blaſons plus mordans que vipere,
Soit par menſonge, en vous faiſant le Pere
De tous ces Vers bâtards & ſuppoſez
Dont les Parens ſont toujours déguiſez.
Et moi chetif, de vos Suivans le moindre,
Combien de fois, las! me ſuis-je veu poindre
De traits pareils. Non qu'on m'ait imputé
D'avoir jamais Nouveautez adopté.
Des gens Devots que j'eſtime & reſpecte
Ainſi que vous je n'ai honni la Secte
Qu'en géneral, ſans aucun déſigner.
Et fites mal de les égratigner
Vous qui craigniez, diſiez-vous, la bourrée.
Car ces Menins de la Cour éthérée
Sont tous doüez d'un appétit ſtrident
De ſe vanger, quand ils ſentent la dent.
Et fuſſiez-vous un Saint plus Angélique
Plus éminent, & plus Apoſtolique
Que ſaint Thomas: S'ils en trouvent moïen
Ils vous feront, le tout pour voſtre bien,

Comme

Comme autrefois au bon Savonarole,
Que pour le Ciel, la Séraphique Ecole
Fit griller vif en feu clair & vermeil:
Dont il mourut, par faute d'appareil.
Eux exceptez, des bons Eſprits l'eſtime
M'a comme Vous des Sots rendu victime.
Car de quels noms plus doux & plus muſquez
Puis je appeller tant d'Eſprits diſloquez?
Comment nommer ce froid Energumene
Qui d'Helicon chaſſé par Melpomene
Me défigure en ſes vers Oſtrogots
Comme il a fait Rois & Princes d'Argos?
Comment nommer ces trois Louves damnées
Qui tour à tour à me mordre acharnées,
Dans leur fureur ſemblent s'entre-préter
L'unique dent qui leur a pû reſter?
Comment enfin nommer cette vermine
De Chifoniers de la double colline,
Qui tous les jours en dépit d'Apollon,
Dans les bourbiers de ſon ſacré vallon
Vont ramaſſant l'ordure la plus ſale;
Pour en lever boutique de ſcandale
Contre tous ceux qui ſont aſſez ſenſez
Pour mépriſer leurs Vers rapetaſſez.

Tout

Tout beau l'Ami, ceci paſſe ſottiſe,
Me direz-vous. Et ta plume baptiſe
De noms trop doux gens de tel acabit.
Ce ſont trop bien maroufles que Dieu fit.
Maroufles ſoit. Je ne veux vous dédire.
Paſſons le mot. Mais je ſoutiens mon dire.
C'eſt qu'en Eux tous Malice eſt ſeulement
Vice d'eſprit, & mauvais Jugement.
De tout le bien Sageſſe eſt le principe.
De tout le mal Sottiſe eſt le vrai type.
Et ſi par fois on vous dit qu'un Vaurien
A de l'eſprit? Examinez-le bien,
Vous trouverez qu'il n'en a que le caſque;
Et vous direz: c'eſt un Sot ſous le maſque.
En fait d'Eſprit nous errons trop ſouvent.
De feu Gregeois, de fumée & de vent
Preſque toujours l'Homme ſe préoccupe:
Et ſur ce point eſt impoſteur ou dupe:
Qu'ainſi ne ſoit. Un Fat apprivoiſé
Dont l'éloquence eſt un babil aiſé;
Et qui doüé du talent de Therſite,
Parle de tout, ſeur de ſa reüſſite,
Content, joïeux, hardi, ſans jugement:
Fait du beau monde à Paris l'ornement.

Du

Du plus ſévére il réchauffe le flegme:
Ses quolibets paſſent pour apophtegme:
Ses lieux communs ſont propos refléchis:
S'il conte un fait: la Dame du logis,
De ſes bons mots pâme ſur ſon aſſiette;
Et le Laquais en rit ſous ſa ſerviette.
Lors chacun crie: O l'Eſprit éminent!
Et moi je dis: Peſte l'Impertinent.
Et ne me chault, que ſa voix théatrale
M'ait de Senéque épuiſé la Morale;
A ſa vertu je n'ai plus grande foi
Qu'à ſon eſprit. Pourquoi cela? Pourquoi?
Qu'eſt ce qu'Eſprit? Raiſon aſſaiſonnée.
Par ce mot ſeul la diſpute eſt bornée.
Qui dit Eſprit, dit Sel de la Raiſon.
Donc ſur deux points roule mon oraiſon.
Raiſon ſans Sel eſt fade nourriture.
Sel ſans Raiſon n'eſt ſolide pâture.
De tous les deux ſe forme Eſprit parfait.
De l'un ſans l'autre un Monſtre contrefait.
Or quel vrai bien d'un Monſtre peut il naître?
Sans la Raiſon puis-je Vertu connaître?
Et ſans le Sel dont il faut l'apprêter,
Puis je Vertu faire aux autres gouter?

Mais

Mais rarement à ces hautes matiéres
Le Peuple ignare éleve ſes lumiéres.
Fauſſe lueur ſes foibles yeux déçoit.
Dont il avient que tous les jours on voit
Du nom d'Eſprit Fatuité dotée,
Et de Vertu Sottiſe étiquetée.
Car Dieu merci, dans ce Siécle falot
Nul n'eſt en tout ſi bien traitté qu'un Sot.
Peuple d'Amis autour de lui fourmille.
Secrets, dépots, intéreſts de Famille,
Tout ſe confie à ce Genie exquis.
Son conſeil meſme en affaire eſt requis.
Soupçons de lui ſeroient vrais ſacriléges:
Bref qui voudroit nombrer ſes priviléges
Auroit plutôt calculé tous les Morts,
Que dans Paris Finot & ſes Conſorts
Dont par reſpect je tais ici l'éloge,
Ont inſérez dans leur Martyrologe.
Mais un Eſprit ſolide, illuminé,
Du Monde entier ſemble eſtre Ennemi né.
L'Homme friand de haute renommée
Craint tout Rieur qui péſe ſa fumée;
Et ne pouvant ſon foible vous cacher,
Le voſtre au moins il tâche d'éplucher.

Pour décrier vos lumiéres ſuſpectes
Il vous ſuſcite un Tourbillon d'inſectes,
Qui pour vous mettre à leur petit niveau
Vous font ſur tout quelque procès nouveau.
Que ſi par Vers, & par joïeux langage
Voſtre Apollon s'eſt tiré hors de page,
Miſericorde! ou fuir? ou vous ſauver?
Vous allez voir en deuſſiez vous crever
Mille Idiots érigez en Saumaiſes
Vous faire Auteur des plus viles fadaiſes.
Dès qu'en ſa teſte un ſtupide enjoüé
Aïant en vain ſon cerveau ſecoüé
Pour dégourdir ſa peſante Minerve
Aura forgé quelque couplet ſans verve,
Ou quelques Vers platement effrontez;
Tout auſſi-toſt ces ſubtils hébêtez,
Iront corner voſtre nom par la Ville
Diſant: c'eſt lui Meſſieurs: voila ſon ſtile.
Et ce faux bruit, tant ſoit il inſenſé,
Ne manquera d'eſtre encor reſſaſſé
Par cent Grimauds rampans ſur le Parnaſſe,
Peuple maudit, & malheureuſe Race
Que voſtre los fait deſſécher d'ennui,
Et qui maigrit de l'embonpoint d'autrui.

O triſte emploi que celui de la rime!
En tout autre Art, meſme ſans qu'on y prime.
Devant ſes Pairs on eſt interrogé.
Par Caſſini l'Aſtronome eſt jugé:
Homberg peut ſeul évoquer le Chimiſte;
Et du Verney citer l'Anatomiſte.
Mais dans les Vers tous s'eſtiment Docteurs.
Bourgeois, Pédans, Ecoliers, Colporteurs,
Petits Abbez, qu'une verve inſipide
Fait barboter dans l'onde Aganippide,
Sont nos Varrons, nos Murets, nos Daciers,
Et d'Helicon Seigneurs Haut-Juſticiers.
Hé mes Amis un peu moins de ſuperbe.
Vous avez leu quelque Ode de Malherbe?
Soit. Richelet jadis en racourci
Vous a de l'Art les régles dégroſſi?
Je le veux bien. Vous avez ſur la Scene
En vers bouffis fait hurler Melpomene?
C'eſt un grand point. Mais ce n'eſt pas aſſez.
Ce métier ci n'eſt ce que vous penſez,
Minerve à Tous ne départ ſes largeſſes.
Tous ſçavent l'Art; peu ſçavent ſes fineſſes.
Et croïez moi, je n'en parle à travers.
LeJ eu d'Echets reſſemble au jeu des Vers.

Sçavoir la marche, eſt choſe tres unie.
Joüer le jeu, c'eſt le fruit du Genie.
Je dis le fruit du Genie achevé
Par longue étude, & travail cultivé.
Donc ſi Phebus ſes Echets vous adjuge,
Pour bien juger, conſultez tout bon Juge:
Pour bien joüer, hantez les bons joüeurs.
Sur tout craignez le poiſon des loüeurs.
Accoſtez vous de fidéles Critiques.
Foüillez, puiſez dans les ſources antiques,
Liſez les Grecs, ſavourez les Latins.
Je ne dis tous. Car Rome a ſes Cotins.
J'entens tous ceux qui d'une aîle aſſurée
Quittant la Terre ont atteint l'Empyrée
Là trouverez en tout genre d'Ecrits
Dequoi former vos gouts & vos eſprits.
Car chacun d'Eux a ſa beauté préciſe
Qui le diſtingue, & forme ſa deviſe.
Le Grand Virgile enſeigne à ſes Bergers
L'Art d'emboucher les chalumeaux légers:
Au Laboureur par des leçons utiles
Fait de Cerès hâter les dons fertiles;
Puis tout à coup la Trompette à la main
Dit les Combats du Fondateur Romain,

Ses

Ses longs travaux couronnez de Victoire;
Et des Ceſars prophétiſe la gloire.
Ovide en vers doux & mélodieux
Sçeut débroüiller l'hiſtoire de ſes Dieux.
Trop indulgent au feu de ſon génie:
Mais varié, tendre, plein d'harmonie,
Sçavant, utile, ingénieux, profond;
Riche en un mot, s'il eſtoit moins fécond.
Non moins brillant, quoique ſans étincelle,
Le ſeul Horace en tous genres excelle:
De Cithérée éxalte les faveurs:
Chante les Dieux, les Heros, les Buveurs:
Des ſots Auteurs berne les Vers ineptes;
Nous inſtruiſant par gracieux préceptes,
Et par Sermons, de joïe antidotez.
Catulle en grace & naïves beautez
Avant Marot mérita la couronne.
Et ſuis marri que le poivre aſſaiſonne
Un peu trop fort ſes petits Madrigaux.
Tibulle enfin ſur patins inégaux
Faiſant marcher la boiteuſe Elegie,
De Cupidon traitte à fond la Magie.
Voilà les Chefs qu'il vous faut conſulter
Lire, relire, apprendre, méditer.

Lors

Lors voſtre goût conduiſant voſtre oreille,
Ne prendra plus le Bourdon pour l'Abeille,
Ne les fredons du * Chantre Cordoüan
Pour les vrais Airs du Cygne Mantoüan.
Ceci ſoit dit. Fermons la parenthéſe,
Or vous dirai pour reprendre ma Théſe,
Ami Marot, que je vous ſçai bon gré
D'avoir les Sots en vos vers dénigré,
Et de n'y voir mis au deſſus des Anges
Ceux qui pouvoient démentir vos loüanges.
Car ſi quelqu'un chez vous eſt exalté,
Il l'eſt encor chez ſa Poſterité.
En quoi ſur tout a gagné mon ſuffrage
Voſtre haut ſens & vertueux courage.
Et ſi d'ailleurs ne vous ai bien ſuivi,
En ce du moins voſtre amour m'a ſervi
Que mes Ecrits, Monumens de mon Ame,
De lâcheté n'ont encouru le blâme:
Que l'Intéreſt ne les a conſeillez.
Ni moins encor le Menſonge ſoüillez:
Non qu'à loüer gens de tout caractére
Je n'euſſe pû prêter mon miniſtére:
Et comme un autre, adulateur ſoumis
A prix d'honneur m'acquerir des Amis.

* *Lucain.*

Mais

Mais au Vrai ſeul ma Muſe intéreſſée
N'a jamais pû rimer que ma penſée,
Puis mon Plutarque épluchant les Heros
En fait ſouvent de ſi petits Zéros,
Qu'en le liſant on perd preſque l'envie
De les loüer, du moins pendant leur vie.
Car fuſſent-ils en ſageſſe, en valeur,
Des demi-Dieux: il ne faut qu'un malheur.
Tant que ſon ame à ſon corps eſt ſoumiſe,
Un demi-Dieu peut faire une ſottiſe:
Et tout d'un tems ſes éloges vantez
Se convertir en contre-veritez.
Puis vous voilà, Meſſieurs les faiſeurs d'Odes,
Jolis mignons, ainſi que vos Pagodes.
Quant eſt de moi je n'ai pris tel eſſor,
J'ai peu loüé. J'euſſe mieux fait encor
De loüer moins. Non que pincer ſans rire
Soit de mon goût. Je tiens qu'en fait d'écrire
Le meilleur eſt de rire ſans pincer.
Nous ne devons les vices careſſer:
Mais d'autre part il ne faut les reprendre
Trop aigrement. Les Hommes à tout prendre
Ne ſont méchans que parce qu'ils ſont fous.
Ce ſont Enfans, moins dignes de courroux

Que

Que de riſée. Auſſi noſtre Uranie
N'eſt grace au Ciel triſte ni rembrunie.
Je m'en rapporte à tout lecteur benin.
Et gens ſenſez craindront plus le venin
D'un fade Auteur, qui dans ſes Vers en proſe
A tous venans diſtille ſon eau roſe,
Toujours de ſucre & d'anis ſaupoudré.
Fiez-vous y. Ce Rimeur ſi ſucré
Devient amer quand le cerveau lui tinte
Plus qu'aloës ni jus de coloquinte.
Bref je ne puis d'un babil importun
Flatter les gens. Mais me dira quelqu'un,
Si Flatterie en vos rimes n'éclate
Ce n'eſt jeu ſeur pour trouver qui vous flatte.
Soit. Auſſi-bien je n'aime les Flatteurs,
Ni n'écris point pour les Admirateurs.
Puis, je ne ſçai. Tous ces Vers qu'on admire,
Ont un malheur: c'eſt qu'on ne les peut lire.
Et franchement, quoique plus cenſuré,
J'aime encor mieux eſtre lû qu'admiré.

EPI-

EPITRE IV.

A M. LE COMTE D C***

COmte, pour qui finiſſant tous délais
Avec Vertu Fortune a fait la Paix;
Jaçoit qu'en Vous gloire & haute naiſſance
Soit alliée à titres & puiſſance:
Que de ſplendeur & d'honneurs méritez
Voſtre Maiſon luiſe de tous côtez;
Si toutes fois ne ſont-ce ces bluettes
Qui vous ont mis en l'eſtime ou vous eſtes:
Car ce n'eſt pas l'or qui ſur nous reluit
Qui nous acquiert renommée & bon bruit.
Que j'aïe un Livre, ou ſemblable écriture,
Il ne me chault de belle couverture,
Riches fermoirs & dehors non communs,
Si le dedans ſont diſcours importuns,
Vieil pot pourri de Proſe délabrée,
Vers de Nadal, ou telle autre denrée.

Donc, qui met l'Homme en eſtime & crédit?
Richeſſe d'ame, & culture d'eſprit.
Puis joignez-y revenus honorables,
Biens de fortune, & titres déſirables,
Je le veux bien, celà n'y fait nul mal.
Mais le premier eſt le point capital;
C'eſt lui ſans plus. Et c'eſt par là, beau Sire,
Que moi chétif vous priſe & vous admire.
En vous ai vû par un merveilleux cas
Unis & joints Virgile & Mécenas.
De l'un, avez la grace & la faconde;
De l'autre, accüeil & douceur ſans ſeconde.
En Proſe & Vers eſtes paſſé Docteur,
Et récitez trop mieux qu'un Orateur.
Ce n'eſt le tout. Car en chant harmonique
Non moins primez qu'en rime poëtique,
Et s'avez los de bon Poëtiqueur,
Auſſi l'avez de bon Harmoniqueur.
Toujours chez vous abonde compagnie
D'Eſprits divins, de Suivans d'Uranie,
Toujours y ſont ciſtres mélodieux,
Gentils Harpeurs & Ménestrels joïeux.
Et de leur Art bien ſçavez les rubriques;
Meſme on m'a dit qu'aux rives Séquaniques

N'a

N'a pas longtems ſonniez telle chanſon
Qu'Hoſtes des bois accoururent au ſon;
Si qu'euſſiez veu ſauter jeunes Dryades,
Et de leur lit ſortir blanches Naïades.
Et ſe diſoient: ô qu'il chanſonne bien!
Seroit-ce point Apollon Delphien?
Venez, voïez, tant a beau le viſage,
Doux le regard, & noble le corſage.
C'eſt il ſans faute. Et Nymphes d'admirer.
Et les Silvains entre eux de murmurer.
Cettui-ci vient pour nos Nymphes ſéduire,
Se diſoient-ils, & les pourroit induire
A quelque mal, avec ſon chant mignon.
Fréres, jettons en l'eau le Compagnon.
Lors le Dieu Pan remüant les narines
Cria tout haut des montagnes voiſines,
De ſon ami voïant le mauvais pas:
Ventre de bouc, qu'ai-je entendu là bas?
Rentrez coquins. Les Forêts en tremblérent,
Faunes cornus vers leurs troncs s'envolérent.
Ou tout craintifs furent ſe retirer;
Et du depuis n'ont osé ſe montrer.
Voilà comment le bon Fils de Mercure
Vous préſerva de ſiniſtre avanture.

Nymphes & Dieux ſur Vous veillent ici.
Bien ſçavent-ils, & le ſçavons auſſi,
Que voſtre vie acquiſe & conſervée,
Eſt pour le bien de Mortels réſervée.
Non de Mortels de mérite indigens:
Mais de Mortels de vertu réfulgens.
Or rempliſſez vos hautes deſtinées,
Que tous vos ans ſoient brillantes années.
Et cependant nous autres gens de bien
A noſtre emploi ne manquerons en rien,
Vous admirans: non pas dans le ſilence,
Mais par beaux vers & piéces d'éloquence,
Tant que puiſſions une Oeuvre concevoir
Digne de Vous & de noſtre vouloir.

EPI-

EPITRE V.

A MONSIEUR LE COMTE DU LUC.

Alors Ambaſſadeur du Roi en Suiſſe.

MIniſtre né pour ſoutenir la gloire
Du plus grand Roi que vante noſtre Hiſtoire,
Et pour tranſmettre aux yeux des Nations
De ſa vertu les plus nobles raïons:
Depuis longtems ſur ce bord Helvétique
J'admire en Vous le pouvoir ſympatique
De la Raiſon, lorsque la dignité
Sçait de ſes traits tempérer la fierté,
Et retenir par la douceur des charmes
Les cœurs conquis par la force des armes:
Car après tout c'eſt peu de poſſéder
L'Art de convaincre: il faut perſuader.

Le

Le cœur encor ſaignant de ſes bleſſures,
Dans vos diſcours, meſme dans vos cenſures,
Un Peuple fier chérit tout à la fois
Sa Liberté, ſa Patrie, & ſes Loix.
Et de là vient que ſon ame attentive
Vole au devant du joug qui la captive;
Et que l'Eſprit adorant ſon vainqueur
Prévient en Eux les révoltes du Cœur.

Mais croïez vous, pour quitter le haut ſtile,
Qu'à vos leçons il ſoit auſſi facile
De réveiller dans ſon obſcurité
L'eſprit quinteux d'un Rimeur dérouté,
Qui du ſommeil d'une oiſive ſageſſe
Depuis trois ans goute en paix la molleſſe,
Et détrompé des frivoles douceurs
Dont on s'enïvre en ſuivant les neuf Sœurs;
Conçoit enfin que le ſeul bien ſuprême
Eſt de tout fuir pour ſe chercher ſoi-même?
Oüi, dites vous. Un ténébreux oubli
Eſt du néant le portrait accompli.
Sur le ſommet d'une montagne aride,
Eſt un vieux Temple ou la Gloire ſolide
Tient ſon ſéjour: & par divers chemins
Vers ce ſeul but tendent tous les Humains

En tout païs, en tout ſiécle, à tout âge,
Du plus haut rang juſqu'au plus bas étage,
Princes, Guerriers, Miniſtres, Courtiſans,
Prélats, Docteurs, Gens de robe, Artiſans;
Chacun dans l'ordre ou le deſtin le range
Veut du Public mériter la loüange.
Tout Homme enfin brûle d'eſtre eſtimé,
Et n'eſt heureux qu'autant qu'il eſt aimé.
Fort bien. Je ſçai que ce deſir frivole
De noſtre vie eſt la grande bouſſole
Et que ſouvent nous faiſons tous nos ſoins
De plaire à ceux que nous priſons le moins.
Mais ſans chercher ſi le devoir du Sage
Eſt de combattre, ou de ſuivre l'uſage:
Vous eſtes vous, Seigneur, imaginé,
Le cœur humain de près éxaminé
En y portant le compas & l'équerre,
Que l'Amitié par l'Eſtime s'aquerre?
De grands talens font toujours un grand nom.
Oüi, j'y conſens: mais beaucoup d'amis? Non.
De ſa grandeur Céſar fut la victime.
Et pour trouver Tendreſſe ſur Eſtime,
Il faut chercher au Païs des Romans.
Un lieu proſcrit, meſme chez les Amans.

Je dis bien plus. Aux vertus de Socrate
Reüniſſez les dons de Mithridate:
Soïez orné de cent talens divers:
De vos hauts faits rempliſſez l'Univers:
Aïez vingt fois armé pour la Patrie,
Fait en vous ſeul admirer l'induſtrie,
L'art, la valeur d'un parfait Général,
D'un vrai Heros, ſage, heureux, libéral:
Ajoutez y l'air, le port, la démarche;
Et des Aïeux célébres depuis l'Arche:
Plus vous croirez pouvoir à ſi haut prix
Vous aquérir les cœurs & les eſprits;
Plus vous aurez à combatre la rage
De cent Rivaux que voſtre gloire outrage,
Et qui toujours vous trouvant ſur leurs pas,
Craignent en vous les vertus qu'ils n'ont pas.
Telle eſt du cœur la perverſe nature.
Je ne hai point ces gens, diſoit Voiture
Sur le propos d'un fameux Cardinal,
Dont par le Monde on dit un peu de mal.
Si ſur la Terre aucun ne vous croit digne
D'eſtre haï, c'eſt un fort mauvais ſigne.
Mais, dira-t-on, n'eſt il point de vertu
Franche d'atteinte en ce Siécle tortu?

Point

Point de talent à couvert de l'Envie?
Pardonnez moi. J'en connois dans la vie
Un, qui met l'Homme en pleine ſeureté:
Et quel eſt-il? La Médiocrité.
Quelque paîtri que l'on ſoit de malice,
On veut paroiſtre ami de la juſtice;
Et pour montrer qu'on a le ſens commun
Encor faut-il qu'on approuve quelqu'un.
Joint à celà que la ſimple machine
Vers quelque objet toujours nous détermine.
Mais pour jouïr d'un caprice ſi doux,
Faites ſi bien qu'on ne remarque en vous
Que ce qu'il faut pour donner le courage
De vous loüer; & non pour faire ombrage:
Ou tenez vous parfaitement certain
D'avoir affaire à tout le genre Humain.
C'eſt bien avant pouſſer le paradoxe.
Et ce diſcours ſeroit plus orthodoxe,
Je l'avoüerai, ſi mes réflexions
Se renfermoient dans les profeſſions.
Le trop d'éclat peut bleſſer l'œil ſuperbe
D'un Concurrent. Et c'eſt le vieux Proverbe:
Le Forgeron médit du Forgeron:
L'Homme de cœur eſt haï du Poltron:

Flore * déplait à la vieille Coquette;
Et le Rimeur porte envie au Poëte.
Mais voilà tout. Et ſans eſtre inſenſé,
Me direz vous, on n'a jamais penſé
Que, par exemple, un Barbet d'Hippocrene
Puiſſe envier Alexandre ou Turenne.
Excepté ceux qui font meſme métier,
Chez tout le reſte on trouve bon quartier.
Ainſi je veux qu'en faiſant ſa carriére
Noſtre vertu trouve quelque barriére,
Ce ſont peut-eſtre un, deux, ou trois Rivaux
Importunez de nos heureux travaux:
Tandis qu'en nous un Juge inconteſtable
Sçait reſpecter la gloire véritable.
Car le Public..... Le Public, dites-vous?
Ouï. Le Public en dépit des Jaloux
Hauſſe la voix: & vange le Mérite
Des attentats de l'Envie hypocrite.
Bon. Juſtement. C'eſt ſur de tels diſcours
Que les plus fins s'embarquent tous les jours.
Mais ce Public, l'objet de leurs careſſes,
Les pouſſe-t-il aux Honneurs, aux Richeſſes?
Sur cet appui ſont ils bien affermis
Contre les traits de leurs fiers Ennemis?

* *Courtiſanne fameuſe dans l'ancienne Rome.*

Je

Je ne crain point leur haine conjurée.
La voix du Peuple eſt pour moi déclarée.
Je le ſers bien. C'eſt parlé comme il faut.
Dormez en paix. Vous apprendrez bientoſt
Ce que l'on gagne à ſervir un tel Maiſtre.
Et l'Inconſtant vous punira peut-eſtre
Avant ſix mois, ſi ce n'eſt aujourd'hui,
De tout le bien que vous faites pour lui.
Quiconque a mis, dit un * Auteur antique,
Son ſeul eſpoir dans l'Amitié publique,
Vit rarement ſans trouble & ſans chagrin:
Et n'a jamais fait une heureuſe fin.
Non qu'à ſes yeux on ſoit ſeur de déplaire,
Dès qu'on eſt né vertueux. Au contraire.
Mais que lui ſert de trouver des appas
Dans la Vertu: s'il ne la connoiſt pas?
Si tous les jours ſon aveugle ignorance
Lui fait quitter le vrai pour l'apparence?
Et ſi ſon zéle indiſcret, éventé
Fait pis encor que la malignité.
Examinons dans les plus grandes choſes
Ses mouvemens, leurs effets, & leurs cauſes.
Un Moine vain, factieux, impudent,
Sort de ſon Cloiſtre: & d'un faux zéle ardent

* *Pauſanias. Att.*

Déjà s'appreſte a duper cent Provinces.
Il monte en Chaire. Ecoutons *Tremblez Princes,*
Tremblez Chrétiens. Depuis douze cens ans
Vous n'avez eu foi, piété, ni ſens.
Dieu n'a pour vous pris une chair fragile
Et de ſon ſang ſcellé ſon Evangile,
Qu'afin de tendre en ces ſiécles troublez
Un nouveau piége aux Hommes aveuglez:
Et de l'Egliſe en tout ce long eſpace
Il n'eſt reſté ni veſtige, ni trace.
Suivez moi donc. Et pour la relever,
Pour la ſervir, enfin pour vous ſauver;
Portez par tout vos fureurs téméraires,
Abbreuvez vous dans le ſang de vos Freres,
Faites trembler le Thrône de vos Rois,
Foulez aux piez la Nature, les Loix,
La Piété, le Devoir, la Patrie.
Allez. Il dit. Tout s'émeut. Tout s'écrie.
Le Peuple court aux armes, aux flambeaux.
Temples, Autels, Simulacres, Tombeaux,
En un inſtant tout n'eſt plus dans les Villes
Qu'un vain monceau de pierres inutiles:
Triſtes témoins des brutales fureurs
Dont ce diſcours a rempli tous les cœurs.

En

En peu de mots, voilà le protocole
De ce Public, noſtre ſuperbe idole.
Veut on encor quelque autre échantillon
De ce droit ſens qui lui ſert d'aiguillon?
Faut-il ici rappellant tous ſes crimes,
Lui confronter cent Heros magnanimes
Qu'a ſceu noircir ſon ſouffle venimeux:
Des Rois puiſſans, des Miniſtres fameux
Dont à jamais le Tems & la Mémoire
Conſacreront les vertus & la gloire?
Mais à quoi bon retracer dans mes vers
Le deshonneur de nos Aïeux pervers?
Laiſſons périr dans une nuit profonde
Ces noms affreux & de Ligue & de Fronde,
Qu'a replongez dans l'oubli ténébreux
L'Ange d'un Prince auſſi ſage qu'heureux.
Parlons en mieux. Ces horreurs excitées
Ne peuvent eſtre au Public imputées.
La ſeule voix de cinq ou ſix mutins
Entretenoit nos troubles inteſtins;
Et raſſembloit ſous ces odieux tîtres
Un noir concours d'implacables belîtres,
Parmi lesquels ſe trouvoient, j'en conviens,
Enveloppez quelques vrais Citoïens

Qui

Qui navigeoient ſur cette Mer profane
Au gré des flots & de la Tramontane.
Ouï: je ſçai bien qu'on peut le diſculper
Sur ſon penchant à ſe laiſſer tromper:
Qu'il fut toujours la dupe des rebelles:
Et que malgré tant d'épreuves cruelles
Il ne lui faut qu'un chétif Mandarin
Pour faire encor crier: Au Mazarin.
Mais c'eſt de là que je tiens pour maxime
Que qui baſtit ſur ſa volage eſtime
Sa ſeureté, ſon bonheur, ſon appui,
Eſt s'il ſe peut encor plus fou que lui:
Et qu'un troiſiéme enfin, qui ne s'applique
Qu'à conſulter l'autorité publique:
Et qui prétend que tout eſt éclairci
Quand il a dit: *le Public juge ainſi*,
Je crois en lui comme à tous les Apôtres:
Eſt de beaucoup plus fou que les deux autres.
Car de quel droit à ſes vains jugemens
Prétendroit on lier mes ſentimens?
Si devant lui le merveilleux des fables
Tient toujours lieu des faits les plus palpables:
Et ſi ſa haine ou ſes affections
N'ont pour garans que les impreſſions

Du

Du premier Grand, qui ſuivant ſon caprice
Veut ou vous perdre, ou vous rendre ſervice.
Un Homme en place, & caractériſé
Par un pouvoir qui lui rend tout aiſé,
Fait au mépris de tous tant que nous ſommes,
Son favori du plus affreux des Hommes,
D'un Impoſteur, d'un Fourbe invétéré:
C'en eſt aſſez. Il faut bongré malgré,
Fut il vingt fois plus larron que Siſyphe,
Et plus damné qu'Herode ni Caïphe,
Le reſpecter comme un Heros d'honneur:
Si l'on ne veut déplaire à Monſeigneur,
Et s'attirer la fureur inflexible
D'une cabale à qui tout eſt poſſible.
Non, non, qui veut ſagement procéder
Paſſé trente ans ne doit plus décider.
Car en un mot le Vulgaire ſtupide
Ne ſuit jamais que le plus mauvais guide:
Et ne voit rien qu'à travers les faux jours
D'un verre obſcur qui le trompe toujours.
D'un œil confus il cherche, il developpe
Quelques objets. Tournez le Téleſcope:
Ce qui dabord lui parut un Géant,
Semble à ſes yeux rentrer dans le néant.

Je conclus donc que noſtre vrai ſalaire
Doit ſe borner au plaiſir de bien faire;
Et qu'à l'écart laiſſant là les Humains
Le Sage doit ſe païer par ſes mains.
Toute Vertu qui veut eſtre admirée
De quelque Vice eſt toujours bigarée:
Et quand par elle on ſonge à s'élever,
D'un peu de fard il faut l'enjoliver.
Sans vermillon, ſans clinquant, ſans affiche,
Le Saint tout nud ſe morfond dans ſa niche.
On veut le voir paré de ſes habits,
Tout brillant d'or, tout chargé de rubis:
Du Peuple alors le zéle s'évertüe.
Mais il lui faut décorer ſa ſtatüe:
Sans l'ébloüir, on ne peut l'éclairer;
Et qui l'inſtruit doit le ſçavoir leurrer.
Voulez vous donc gagner ſa bienveillance?
Et dérober à la nuit du Silence
Ces riches dons, ces talens précieux
Dont en naiſſant vous ont doüé les Cieux?
Ce n'eſt pas tout de briller par vos œuvres.
Il faut encor des reſſorts, des manœuvres:
Des Partiſans chez le Sexe devot:
Une Cabale, un Théatre: en un mot

Tout

Tout l'attirail des petites adreſſes
Qui du Public captivent les tendreſſes.
Alors par tout vous verrez les Mortels
Faire fumer l'encens ſur vos Autels,
Et vous offrant leurs vœux & leurs hommages
De fleurs ſans nombre égaïer vos images.
Mais en échange, adieu tranquillité,
Adieu plaiſirs, repos & liberté.
C'eſt peu d'avoir illuſtré voſtre vie
Par le trépas du Dragon de l'Envie:
Nouveau Cadmus, il faut au Champ de Mars
Attaquer ſeul cent Eſcadrons épars
Que contre vous la Terre fait éclore.
Ce n'eſt pas tout. Il faut combattre encore
Mille Ennemis inviſibles, cachez;
A voſtre char en public attachez:
Mais en ſecret armez pour voſtre perte;
Et qui brûlans d'une rage couverte,
Creuſent ſous main le gouffre ténébreux
Qui doit bientoſt ſous des débris affreux
Enſevelir juſqu'à vos derniers reſtes.
Monſtres cruels: & d'autant plus funeſtes
Qu'il n'eſt poiſon ſouvent moins redouté
Que le venin d'un Fourbe veloûté,

Qui vous cachant ſa malice impréveüe,
Et d'un faux zéle offuſquant voſtre veüe,
Du voile obſcur d'une paiſible nuit
Couvre l'abiſme ou ſa main vous conduit.
O Jupiter! écarte ce nuage,
Et daigne au moins éclairer mon naufrage.
Mes Ennemis ne me font point de peur:
Je ne crain rien que mon Ami trompeur.
Mais quoi? faut il qu'une crainte futile
Rende le Sage à ſon Siécle inutile?
On ſçait aſſez les contretems divers
Que la Vertu ſouffre en cet Univers:
Des Impoſteurs on connoit la ſoupleſſe,
Et du Public la maligne foibleſſe
Qui ſur les Mers ou vous vous engagez
Faiſant ſiffler le vent des Préjugez,
Voit ſans pitié flotter voſtre fortune
A la merci d'Eole & de Neptune.
Mais quand ces Dieux armeroient contre vous
L'Onde, la Terre, & les Cieux en couroux:
Il eſt des Dieux plus doux, plus équitables,
Qui vous ſauvant de leurs mains redoutables,
Sçauront pourvoir à voſtre ſeureté
Contre les flots de la malignité.

Soit.

Soit. Je veux bien en accepter l'augure:
Et j'avoüerai, pour parler ſans figure,
Que par hazard nous voïons quelquefois
Les Gens de bien faire entendre leur voix,
Quand du Public les fougues mépriſées
Sont par le tems à peu près appaiſées.
Mais s'il s'agit de tenter quelque effort,
De partager vos périls, voſtre ſort,
De repouſſer la brigue par la brigue,
Ou de forger les reſſorts d'une intrigue:
Cherchez ailleurs. Le plus petit Vaurien
En fera plus que tous vos Gens de bien.
Son zéle actif peut vous rendre ſervice:
La vigilance eſt la vertu du Vice:
Au lieu ſouvent que vos Amis diſcrets
Pour vous ſervir n'ont que de vains regrets.
Rendez leur donc un devoir légitime:
Efforcez vous d'aquérir leur eſtime:
Immolez tout à leur noble amitié:
Afin qu'un jour leur oiſive pitié
Par les douceurs d'une tendre Homélie
Puiſſe enchanter voſtre mélancolie.
Mais toutefois, illuſtres Mécontens,
En déclamant contre les mœurs du Tems,

Souvenez vous que c'eſt une ſotiſe
De trop parler des honneurs qu'on mépriſe:
Que qui s'érige en Cenſeur de la Cour,
Doit avant tout la quitter ſans retour:
Et qu'il n'eſt point de ſpectacle plus fade
Que les éclats d'un chagrin rétrograde.
Ce mot d'avis peut je crois terminer
Le long Sermon que je viens d'entonner:
Et pour quitter la morgue cathédrale,
Souffrez, Seigneur, qu'ici de ma Morale
J'oſe égaïer la ſéche vérité
D'un dernier trait de la fable emprunté.
Aux premiers tems de ſa métamorphoſe,
Pour Philoméle à peine encore écloſe
Les lieux deſerts, les paiſibles forêts
Furent longtems un ſéjour ſans attraits:
Et de ſa Sœur non encor ſéparée,
Du ſort d'Itys, des fureurs de Térée,
Par des accens du Ciel meſme chéris
Elle inſtruiſoit les Peuples attendris.
D'un Monſtre obſcur le couroux indocile
Lui fit, dit-on, déſerter cet azile.
Dans les horreurs d'une profonde nuit,
Par l'Impoſture Aſcalaphe conduit,

Vole:

Vole: & bientoſt de ſes clameurs perfides
S'en va troubler les folles Piérides,
Peuple léger, inquiet, envieux,
Qu'un vain babil rend par tout odieux.
Quoi vous dormez, Troupe lâche & müette?
Et vous ſouffrez qu'une voix indiſcrete
Au genre Humain juſqu'ici dans l'erreur
De vos pareils découvre la fureur?
Le crime affreux d'un Epoux ſanguinaire
Fait de ſes chants le ſujet ordinaire.
Attendez vous que les meſmes concerts
De vos forfaits inſtruiſent l'Univers?
Ces mots hurlez par le Monſtre nocturne
Font éclater leur dépit taciturne.
Déjà l'Aurore au viſage riant
Avoit rouvert les portes d'Orient;
Et Philoméle exerçant ſon ramage
Au Jour naiſſant venoit de rendre hommage:
Quand tout à coup mille cris menaçans
Glacent ſa voix, intimident ſes ſens.
A chaque inſtant redoublent les injures,
Les aigres ſons, les enroüez murmures:
Point de ſecours à ſa triſte douleur.
Que faire helas? En vain dans ſon malheur

Elle

Elle eut recours à la Troupe mortelle:
Nul n'accourut. C'en eſt aſſez, dit-elle.
Adieu Citez: adieu pompeuſes Cours:
Adieu Mortels. Je quitte pour toujours
Vos vains honneurs, vos plaiſirs chimériques:
Et loin de vous, chez les Ours pacifiques,
Je vais chercher dans mon obſcurité
Moins de grandeurs, & plus de ſeureté.

EPI-

EPITRE VI.

A MONSIEUR LE BARON DE BRETEUIL.

ILLUSTRE appui d'une Muſe agitée
Morte trois ans, & puis reſſuſcitée
Par le pouvoir de ce Sage Enchanteur
De mon naufrage heureux réparateur,
Par qui ma barque errante & vagabonde
Fut dérobée aux caprices de l'onde.
Puisque ſa loi que je dois reſpecter
Sur l'Hélicon m'oblige à remonter:
Daignez de grace à voſtre heure commode,
Vous qui vivez aux ſources de la Mode,
Me dire un mot du Stile & des Ecrits
Qui ſont en vogue aujourd'hui dans Paris.
Car vous ſçavez qu'un air de mode impoſe
A nos François plus que toute autre choſe,
Et que par là le plus mince oripeau
Se vend par fois mieux que l'or le plus beau.

J'ai veu le tems, mais Dieu merci tout paſſe,
Que Calliope au ſommet du Parnaſſe
Chapperonnée en burleſque Docteur,
Ne ſçavoit plus qu'étourdir l'Auditeur
D'un vain ramas de Sentences uſées,
Qui de l'Olympe excitant les nauſées
Faiſoient ſouvent en dépit de ſes Sœurs
Tranſir de froid juſqu'aux applaudiſſeurs.
Nous avons veu preſque durant deux luſtres
Le Pinde en proïe à de petits illuſtres
Qui traduiſant Seneque en madrigaux,
Et rebatant des ſons toujours égaux,
Fous de ſang froid s'écrioient: *Je m'égare*,
Pardon Meſſieurs, j'imite trop Pindare:
Et ſupplioient le Lecteur morfondu
De faire grace à leur feu prétendu.
Comme eux alors apprenti Philoſophe,
Sur le papier nivelant chaque ſtrophe,
J'aurois bien pû du bonnet Doctoral
Embeguiner mon Apollon moral,
Et raſſembler ſous quelques jolis titres
Mes froids Dixains rédigez en Chapitres:
Puis grain à grain tous mes vers enfilez
Bien arrondis, & bien intitulez,

Faire ſervir voſtre nom d'Epiſode;
Et vous offrir ſous le pompeux nom d'Ode,
A la faveur d'un Eloge écourté,
De mes Sermons l'ennuïeuſe beauté.
Mais mon Génie a toujours, je l'avoüe,
Fui ce faux air dont le Bourgeois s'engoüe;
Et ne ſçait point, preſcheur faſtidieux,
D'un ſot Lecteur éblouïſſant les yeux,
Analyſer une vérité fade
Qui fait vomir ceux qu'elle perſuade,
Et qui traiſnant toujours le meſme accord,
Nous inſtruit moins qu'elle ne nous endort.
Je ſçais que l'Art doit pour fin générale
Se propoſer l'inſtructive Morale.
A ce précepte avec eux je me rens.
Mais je ſoutiens, & j'en ai pour garans
La Grece entiere & l'Empire d'Auguſte,
Que tout Autheur maſle, hardi, robuſte,
Doit de ſes vers bannir l'inſtruction,
Ou comme Homere inſtruire en action.
Sur le Parnaſſe ainſi que dans la Chaire
C'eſt peu d'inſtruire, il doit inſtruire & plaire:
Remüer l'ame eſt ſon premier devoir:
Et l'art des vers n'eſt que l'art d'émouvoir.

Non que ſouvent on ne puiſſe avec grace
En badinant corriger comme Horace.
La Vérité demande un peu de ſel,
Et l'enjoûment eſt ſon air naturel:
La joïe au moins marque une ame ſincére.
J'approuve meſme un ſtile plus ſévére
Lors que le choix d'un ſujet important
Peut arreſter le Lecteur inconſtant.
Mais ſi jamais nulle ardeur pathétique
N'échauffe en vous le phlegme dogmatique:
Si voſtre feu ſous la cendre enterré
Me montre un cœur foiblement pénétré
Des véritez que voſtre bouche exprime:
Vous avez beau forger rime ſur rime,
Et m'étaler ces petits traits fleuris
Dont vous charmez les frivoles eſprits:
Vous ne ſçauriez avec ce beau ſyſtême
Me faire un cœur plus tendre que vous même;
Et je ne vois dans voſtre air emprunté
Qu'un Charlatan ſur ſes treteaux monté,
Qui pour duper une foule groſſiere
Lui jette aux yeux une vaine pouſſiere;
Et qui toujours ſans ame & ſans vigueur
Parle à l'eſprit, & ne dit rien au cœur.

Vous

Vous donc qui fiers de vos foibles trophées
Croïez voler plus haut que les Orphées;
Qui diſputez à l'Hercule Gaulois
L'art d'enchaîner les Peuples & les Rois:
Ce n'eſt pas tout d'agencer des paroles,
Et de ſouffler de froides hyperboles;
Il faut ſentir: il faut vous élever
Aux véritez que vous voulez prouver:
Voſtre cœur ſeul doit eſtre voſtre guide.
Ce n'eſt qu'en lui que noſtre eſprit réſide;
Et tout Mortel qui porte un cœur gâté
N'a jamais eu qu'un eſprit frelaté.
De nos travaux c'eſt là tout le myſtére:
Et tout Lecteur à ce ſeul caractére
Diſtinguera d'un Fat préſomptueux
L'Auteur ſolide, & l'Homme vertueux.
Voſtre ſageſſe encor mieux que mes rimes
Depuis longtems vous dicta ces maximes,
Illuſtre Ami, dont le cœur épuré
S'eſt au Vrai ſeul de tout tems conſacré,
Et de qui l'oeil perçant, inévitable
Au faux brillant fut toujours redoutable.
Vous le ſçavez, dès mes plus jeunes ans,
Quand ma Raiſon luttant contre mes Sens

Dans les éclairs de ma verve premiere
Faiſoit à peine entrevoir ſa lumiere:
Sous vos Drapeaux dans le Monde enrollé,
Des vieux Auteurs admirateur zélé,
J'avois déjà ſenti leur douce amorce,
Et j'eſſaïois d'en pénétrer l'écorce,
De démeſler leurs cœurs de leurs eſprits;
Et de trouver l'Auteur dans ſes Ecrits.
Je vis bientoſt, inſtruit par leur lecture,
Que tout leur Art partoit de la Nature:
Que ces beautez, ces charmes ſi touchans
Dont le pouvoir m'attachoit à vos chants,
Venoit bien moins, Heros que je reſpecte
Malgré l'orgueil de la moderne ſecte,
Des véritez que vous nous exprimez,
Que du beau feu dont vous les animez.
Je compris donc qu'aux œuvres de génie
Ou la Raiſon s'unit à l'Harmonie,
L'Ame toujours a la premiere part;
Et que le cœur ne penſe point par art:
Que tout Autheur qui veut ſans perdre haleine
Boire à longs traits aux ſources d'Hippocrêne,
Doit s'impoſer l'indiſpenſable loi
De s'éprouver, de deſcendre chez ſoi,

Et

Et d'y chercher ces ſemences de flame
Dont le vrai ſeul doit embraſer noſtre ame:
Sans quoi jamais le plus fier Ecrivain
Ne peut atteindre à cet eſſor divin,
A ces tranſports, à cette noble ivreſſe
Des Ecrivains de la ſçavante Grece.
Je ſçai combien mes débiles talens
Sont au deſſous de leurs dons excellens.
Mais ſi l'ardeur d'entrer dans leur carriére
M'a du Parnaſſe entr'ouvert la barriére:
Si quelquefois à leurs ſons raviſſans
J'ai ſceu meſler mes timides accens:
Ma Muſe au moins d'elle meſme excitée
Avec mon cœur fut toujours concertée,
L'Amour du Vrai me fit lui ſeul Auteur,
Et la Vertu fut mon premier Docteur.
Car par ce mot, expliquons nous de grace,
Je n'entens point l'extatique grimace
D'un faux Béat, qui le front vers les Cieux
Aux Chérubins fait par tout les doux yeux,
Et preſque ſeur d'eſtre le Saint qu'il joüe,
Ne parle aux gens qu'en leur faiſant la moüe.
A cette bouche, à ces yeux contrefaits
De la Vertu je connois peu les traits.

Encore

Encore moins à la fauſſe encolure
De ce Pédant forcé dans ſon allure,
Chez qui l'Honneur tout fier d'un faux dehors
N'eſt qu'une étude, un myſtere du corps:
Et dont la morgue en douceur traveſtie
Prend chez l'orgueil toute ſa modeſtie.
Vous le verriez bientoſt ſe démaſquer
Si l'Amour propre en lui pouvoit manquer:
L'Humble Vertu n'eſt point ce qui l'enchante:
D'un vain parfum c'eſt l'odeur qui le tente.
Mais la Vertu, ſouveraine des ſens,
Ne cherche point les parfums ni l'encens
Et cet Orgüeil, cet ami des loüanges,
Antique auteur de la chûte des Anges
Né dans le ſein de leur frere inſenſé
Longtems avant l'Univers commencé,
Donna naiſſance à tous les autres Vices;
Et fut lui ſeul Pere de ſes Complices.
Ou donc eſt elle? ou faut il la chercher
Cette Vertu qui ſemble ſe cacher?
Cette Vertu franche de tout ſophiſme,
Fille du Ciel, Mere de l'Héroïſme,
Qui dans le cœur fait germer les eſprits;
Et donne l'ame aux ſublimes Ecrits?

Sans

Sans nous tracer de routes incertaines
Nous l'apprendrons de l'oracle * d'Athenes:
Son vrai ſéjour eſt chez la Verité.
Nul n'eſt ſur Terre exemt d'infirmité.
Un Hypocrite, honneſte homme à ſa guiſe
D'un faux vernis la farde & la déguiſe:
Mais l'Homme épris du véritable Honneur
N'emprunte rien d'un éclat ſuborneur:
Et peu content d'une vaine fumée
Veut de lui ſeul tenir ſa Renommée.
Il ne ſçait point par un manége bas
Faire admirer en lui ce qu'il n'a pas.
Ami du Jour c'eſt ſa clarté qu'il aime,
Rien ne le couvre: & ſes foibleſſes même
(Car chacun porte avec ſoi ſon levain)
De ſes vertus ſont un gage certain.
D'extérieur, il eſt vrai, dépourveüe
Sa probité frappera peu la veüe.
Toute blancheur céde à l'éclat du fard,
Et la Nature ébloüit moins que l'Art.
Les yeux ſurtout du Vulgaire imbécille
Sont peu touchez d'un air ſimple & facile.
Près d'un Tartuffe arrogant, faſtueux
L'Homme ſincere, unîment vertueux

* *Socrate. Platon Rep. L. 6. Seneque Ep. 71.*

Ne paraiſtra, quelque ardeur qui l'inſpire,
Qu'un Indevot, un Mondain c'eſt tout dire,
De qui le cœur eſt fort mal dirigé,
Et le ſalut grandement négligé.
Mais celui là porte un air bien plus ſage.
Sa gravité, ſes geſtes, ſon viſage,
Tout marque en lui la perle des Catons.
Il ne rit point. Il péſe tous ſes tons.
Il parle peu: mais il dit des miracles.
Ses préjugez ſont preſque des Oracles.
Auſſi jamais il ne douta de rien.
Et c'eſt pourquoi ce grand Homme de bien
Eſt toujours juſte. Il le fait bien paraiſtre.
Comment? comment? c'eſt qu'il décide en Maiſtre.
Bien répondu. Rien n'eſt mieux diſcuté.
Mais attendons le Jour de Vérité
Lorsque Celui qui juge les Juſtices
Viendra compter nos vertus & nos vices.
La brigue alors, le crédit, les égards.
Diſparoitront au feu de ſes regards:
Et ſa Juſtice incorruptible & promte
Nous fera voir peut eſtre à noſtre honte
Cet Homme libre au rang de ſes Elûs,
Et ce Dévot de leur partage exclus.

C'eſt

C'eſt en ce jour que la Vertu ternie
Pourra ſans peur citer la Calomnie,
Et que mes yeux par les ſiens affermis
Feront trembler mes lâches Ennemis.
Heureux pourtant, heureux à ſon approche
Si je pouvois me cacher le reproche
D'avoir moi meſme eſté juſqu'aujourd'hui
Juſte envers eux, criminel envers Lui,
Et plus ſenſible au deſir de leur plaire
En faiſant bien, qu'au plaiſir de bien faire.
Car je l'avoüe, & j'en ſuis bien païé,
J'ai des Humains trop chéri l'amitié.
Longtems ſéduit par de vains artifices
A cette idole offrant mes ſacrifices,
Je crûs pouvoir, trop promt à me flatter,
Trouver en eux dequoi les reſpecter.
Mais de plus près obſervant leurs veſtiges,
Je ſçeus enfin démeſler les preſtiges
Dont l'Amour propre en eux toujours vainqueur
Surprend les yeux pour impoſer au cœur.
Peu m'ont donné le plaiſir équitable
D'aimer en eux la Vertu véritable.
Peu m'ont auſſi veu briguer la faveur
Qu'obtient des Grands une aveugle ferveur.

Leur bonté ſeule éveilla ma pareſſe:
Et courtiſan de ma ſeule tendreſſe,
Sans intéreſt, j'ai cherché, j'ai trouvé
Ce peu d'Amis, dont le cœur éprouvé
Malgré l'effort de la jalouſe Envie
Fera toujours le charme de ma vie.
Que n'ai je pû de vos plaiſirs épris
Tendre Amitié dont je ſens tout le prix,
Dans une joïe & ſi douce & ſi pure
Vivre oublié de toute la nature!
Mais malgré moi trop & trop peu connu,
J'ai crû du moins de mes mœurs ſoutenu
Entre vos bras conjurer la tempeſte
Que l'Impoſture élevoit ſur ma teſte.
Foible rampart, abri toujours peu ſûr
Pour tout eſprit libre, ſincére & pur,
Qui ne ſçait point amadoüer le Crime,
Et racheter par une feinte eſtime
Les trahiſons qu'au Vice provoqué
Dicte la peur de ſe voir démaſqué.
Car tout l'Enfer n'égale point la rage
D'un Furieux que la crainte encourage,
Et dont les yeux inquiets, allarmez
Veillent toujours tandis que vous dormez.

Je puis dormir avec toute licence,
Dit la tranquille & ſincére Innocence.
J'ai des Amis ſages, dignes de foi,
Dont l'équité peut répondre pour moi.
Leur amitié que l'Honneur ſeul enflame
A toujours lû dans le fond de mon ame.
Jamais près d'Eux je ne me ſuis contraint.
Qui craindre donc? Qui? celui qui vous craint:
Ce noir brigand, ce corſaire farouche
Dont le portrait ſouïlleroit voſtre bouche:
Cet Impoſteur honteux meſme à nommer,
Que par mépris vous n'oſez diffamer.
Vous prétendez couler des jours paiſibles,
Et prévenir tous ces traits inviſibles,
Qui contre vous lancez à tout propos
Ont ſi longtems troublé voſtre repos.
Commencez donc par changer voſtre ſtile.
Et ſans offrir un hommage inutile
A des Amis trop doux, trop généreux
Pour devenir Ennemis dangereux:
Attachez vous à ceux dont la furie
D'aucun remords ne peut eſtre attendrie:
A ces Vautours de la ſocieté,
Qui comme l'eau boivent l'iniquité,

Et dont le cœur farouche, atrabilaire
Immole tout au plaiſir de mal faire:
Monſtres paîtris & de boüe & de ſang
Que Tiſiphone a nourris dans ſon flanc:
Dont la malice injuſte & forcenée
Se fait un jeu de noſtre deſtinée,
Du Monde entier en ſecret abhorrez,
Mais en public par crainte révérez;
Et de qui l'oeil digne de Polyphême
Fait friſſonner, fait fuir la vertu même.
Voilà les Saints que vous devez aimer,
Craindre, ſervir, applaudir, reclamer,
Si vous voulez ſans trouble & ſans ſcandale
Joüir des droits aquis à leur cabale.
Quoi, direz vous? Pour ces hommes de fer
Abandonner ce qu'on a de plus cher?
A l'Intéreſt immoler la Juſtice:
Et rénier la Vertu pour le Vice?
Non, je ne puis aux Démons odieux
Offrir l'encens que je ne dois qu'aux Dieux.
Vous ne pouvez? Faites donc voſtre compte
De devenir bientoſt pour voſtre honte
L'unique objet de toutes leurs noirceurs.
Préparez vous à voir ces Oppreſſeurs

Dans

Dans les accès de leur rage ennemie
Vous barbouïller de leur propre infamie:
Et contre vous par ce chemin tortu
Intéreſſer le Vice & la Vertu.
Heureux encor ſi leur complot funeſte
Vous dépouïllant du ſeul bien qui vous reſte,
Ne force un jour vos aziles cachez:
Et ſi vos Dieux par l'Enfer débauchez
Pleins des vapeurs dont l'Erreur les enïvre
Ne prennent point leurs traits pour vous pourſuivre.
Car le motif d'une aveugle équité
Jamais ne manque à l'Infidélité,
Et l'on ſçait trop juſqu'ou va l'aſſurance
D'un Zéle faux conduit par l'Ignorance.
Mais je ne ſçai ſi les plus durs revers
Qui d'un Mortel puiſſent eſtre ſoufferts:
Si des Deſtins la rigueur infléxible:
Si la Mort meſme, a rien de plus ſenſible
Que la douleur de ſe voir opprimé
D'un Ennemi que nous avons aimé.

Fin des Epîtres.

ALLEGORIES.

LIVRE PREMIER.

ALLEGORIES.

LIVRE I.

L'OPERA DE NAPLES.

ALLEGORIE I.

QUAND le Seigneur vit que l'Eſprit immonde
Par l'Opera ſéduiſant tous eſprits,
Eſtoit plus fort que dogmes ni qu'écrits
Et dans l'Abiſme entrainoit tout le monde:
Il réſolut d'abolir un lieu tel
Source de vice & de péché mortel,
En ſe ſervant meſme du miniſtére
De Satanas, de tout péché le Pére.
Dans un cachot mit le déterminé.
Cachot de chair, & dans un corps tanné
Vous l'emboîta: puis lui mit ſur l'échine
Manteau d'Abbé: bref l'acouſtra ſi bien,

Que de ce troc nul ne ſoupçonnât rien,
Et que chacun le crût homme à la mine.
Or voilà donc le Diable en ſa machine,
Enveloppé d'organes tant épais
Que Diable aucun ſi ſot ne fut jamais.
Dans cet état s'en va trouver * Manchine.
Car Dieu l'avoit ſur Terre mis exprès
Pour le deſſein que verrez ci-après.
Manchine eſt là, qui lui dit: verſifie
Pour mon Théâtre. Ainſi fit le vilain.
Verſifia, chatoüillé par le gain.
Mais admirez en ceci je vous prie,
Combien profonds ſont les ordres du Ciel.
Car l'Opera ce Temple d'Uriel,
Où s'attroupoient tant de femmes coquettes,
Où ſe tramoient tant d'intrigues ſecrettes,
Eſt depuis lors plus vuide & moins hanté,
Qu'un Lazaret de ſcorbut infecté.

* *Mancini fameux Muſicien qui conduit l'Opera de Naples.*

LE

LE MASQUE DE LAVERNE.

ALLEGORIE II.

PRès d'un Palais dont Naples fut ornée
Par un Edile à veſte ſatinée;
Il eſt un lieu de Mimes habité,
Et de Badauts en tout tems fréquenté,
Ou pour réaux, ducatons & piſtoles
Sont trafiquez doux ſons & caprioles.
Là plus d'un Chantre à cet effet renté
Vient en public preſcher l'impureté.
Là ſous l'argent, le brocard, la dorure,
Giſt l'Impudence & brille la Luxure;
Et ſont illec receus Grands & Petits
A marchander des crimes à tout prix.
Le Directeur de ce Bureau de joïe
Eſt un ribaud des plus francs qu'il ſe voïe,
Pipeur, eſcroc, ſycophante, menteur,
Fléau des bons, des méchans protecteur;

Ne connoiſſant foi, loi, Dieux ni Déeſſes,
Fors celle là qui préſide aux ſoupleſſes,
Au vol furtif, aux fourbes en un mot.
A cette Sainte il fut longtems dévot;
La célébroit par gentilles chapelles,
Par menus dons, robes neuves, chandelles,
Finalement tant au ſoir qu'au matin
Lui récitoit d'un ton de Théatin
Cette Oraiſon: *O Laverne ſacrée!*
O des Larrons Déeſſe révérée!
Toi qu'à Baïeux implore le Normant,
Appren moi l'art de tromper dextrement.
Fai qu'à fourber nul fourbe ne me paſſe,
Et qu'en fourbant, honneur & los j'amaſſe,
Si qu'exerçant mon talent de Vaurien
Je ſois tenu pour un Homme de bien.
O ma Patrone! O ma dive Concierge!
Je te promets outre le don d'un cierge,
De te fonder ſi tu me condeſcens,
Tous les matins un déjeuné d'encens.
Tels vœux faiſoit: car de belles promeſſes
Le faux glouton fait volontiers largeſſes.
Il en fit tant, qu'enfin par une nuit
A ſes regards la Sainte ſe produit,

Lui

Lui montre un Maſque, & l'étend ſur ſa face.
O rare effet! ô merveille efficace!
Au meſme inſtant, orgueil, déloïauté,
Outrecuidance, & ſotte vanité,
Aſtuce enfin & fraude au regard louche,
Vices hideux, diſtillans ſur ſa bouche,
Peints dans ſes yeux & ſur ſon front gravez,
Comme pouſſiére en furent enlevez.
Tout, au moïen de la ſainte fallace
Nous diſparut; & vit-on à leur place
Front découvert, doux accueil, beau maintien,
Honneſte abord, & joïeux entretien.
Que dirai plus? Voilà mon bon Apôtre
Par beaux ſemblans trompant l'un, pillant l'autre,
Du bien d'autrui devenu gras à lard.
Qu'arrive-t-il? Si toſt que le paillard
Voit ſon vaiſſeau pouſſé d'un vent propice,
Il méconnoit d'abord ſa bienfaictrice.
Nulle chandelle à la Divinité,
Nul brin d'encens, rien ne fut préſenté,
Rien ne parut. Car entre tous ſes vices
L'ingratitude, & l'oubli des ſervices
Tient le haut bout: c'eſt ſon lot affecté,
Comme au Faucon l'eſt la légéreté,

La

La courſe au Cerf, le venin aux Vipéres,
A l'Ours la force, & la rage aux Panthéres.
Or de l'oubli de telle impiété
Ne ſe piqua la noire Déïté.
Trop bien s'en fut de dépit poſſédée
Prendre Mégére à la face ridée,
Et Néméſis, germaine de Pluton,
Et Tiſiphone, & la fiére Alecton;
Et de ce pas s'en vont les Damoiſelles
Trouver le Sire, à qui viſites telles,
Comme croïez, ne plûrent autrement.
Lors le Troupeau ſaiſit le garnement,
Qui par raiſons, & par art oratoire
Penſa dabord fléchir la Bande noire.
Les fiéres Sœurs le laiſſerent preſcher,
Aux bras du lit l'allerent attacher,
De leurs ſerpens la peau lui flagellerent,
De leurs flambeaux les ſourcils lui brûlerent,
Et tout leur ſaoul l'aïant berné, hüé,
Croquignolé, ſoufflетté, conſpüé,
Pour dernier trait, ſon maſque lui reprirent,
Et le viſage à nud lui découvrirent.
Dont maintenant ſes vices démaſquez
Sont de chacun clairement remarquez,

Et

Et n'eſt aucun depuis cette avanture,
Qui de ſes mœurs & perverſe nature
Ne ſoit inſtruit; ſi qu'un ſimple eſtafier
Ne s'y voudroit d'une épingle affier.
Parquoi privé du don de gabatine
Son gagnepain, l'eſpoir de ſa cuiſine,
Du Créancier ſans ceſſe muguetté,
Et du Sergent le plus ſouvent guetté,
La Peur le ſuit; & lui ſemble à toute heure
Voir les Archers inveſtir ſa demeure,
Et leur Exempt transférer ſa maiſon
A l'Hôpital ou bien à la Priſon.

LA LITURGIE DE CITHERE.

ALLEGORIE III.

LE Dieu d'Amour en faiſant ſa viſite,
Comme doit faire un Paſteur bien appris,
Voulut revoir ſa Ville favorite
Et terminer ſa courſe dans Paris.
Là contemplant le progrès de ſes flames
Il jette l'œil ſur ſon petit troupeau,
Joïeux, refait, ſéjourné, gras, & beau,
Et reconnoit toutes ces bonnes ames
Qu'il inſtruiſit au ſortir du berceau.
Mais au milieu de ſes ſaintes Oüailles,
Il eſt ſurpris d'y voir une Beauté
Qu'il ignoroit, & qui dans nos murailles
A depuis peu ſon ſéjour tranſporté.
De toutes parts autour de l'Inconnuë
Il voit tomber comme grêle menüe
Moiſſon de cœurs ſur la terre jonchez;

Et

Et des Dieux meſme à ſon char attachez.
Oüais, qu'eſt ceci, dit l'Enfant de Cithere,
Ce jeune objet plus vermeil que corail
A noſtre loi voudroit-il ſe ſouſtraire?
Et par Venus nous verrons cette affaire.
Si s'en retourne aux Cieux dans ſon Serrail,
En ruminant comment il pourra faire
Pour attirer la Brebis au Bercail.
Or il avint que la Nymphe en goguettes,
Et ne ſachant, comme on dit, rien de rien:
En diſputant ſur certaines ſornettes,
Que quelques-uns appuïoient mal ou bien,
Fit de ſa bouche échaper par fortune
Un certain mot....comment dire ceci?
Un mot....Ce mot que le dévot Neptune
N'acheva pas; vous m'entendez d'ici.
La Belle alors de rougeurs infinies
Se colora. Mais du plus haut des Cieux
Amour l'oüit, & cria tout joïeux,
Bon. La voilà qui dit nos Litanies.
Elle eſt à nous. Voilà les propres mots
Que de tout temps Dame Venus ma mere
A conſacrez à ce joïeux myſtere,
Que l'on célébre à Cithére & Paphos.

Jeune Beauté par qui je vois reluire
D'un feu nouveau mes antiques Autels,
Je veux toujours te protéger, t'inſtruire;
Je t'apprendrai de quel ton il faut dire
Ces autres mots graves & ſolennels
Qui ſont marquez dans mes ſaints Rituels.
Et ſi déja le pouvoir de tes armes
Force des Dieux à te faire leur Cour,
Que ne doït-on attendre de tes charmes
Quand tu ſeras inſtruite par l'Amour?

LA VOLIERE.

ALLEGORIE IV.

QUI voudra voir Cicognes attroupées,
Doit naviger ſur l'Hébre Thracien.
Qui veut ſçavoir où ſont Poulles jaſpées,
Viſitera le bord Numidien.
Qui ſe fera d'Hymmete citoïen,
Verra foiſon d'Abeilles & de Ruches;
Et voïageant au Païs Indien,
L'Air trouvera tout peuplé de Perruches.
Car en ſes loix Nature a limité
A chaque eſpéce un climat affecté.
Mais ſi quelqu'un de l'eſpéce emplumée
Qu'on nomme Amours, a curioſité,
Paris tout ſeul doit eſtre viſité.
Ville ne ſçai de tant d'Amours ſemée.
Pour ce ſeul point croirois qu'on l'a nommée
Paris ſans pair. Or ſans obſcurité

Expliquons nous. C'eſt qu'en cette Cité
De cent Palais, de cent Hôtels fournie,
Eſt un Hôtel entre tous exalté:
Non pour loger Richeſſe & Vanité,
Lambris dorez, peinture bien finie,
Lits de brocard, ou telle autre manie:
Mais pour loger la Nymphe Vaubanie,
En qui reluit gentilleſſe, beauté,
Nobleſſe d'ame, hilarieux génie,
Et don d'eſprit par deſſus l'or vanté.
En ce Lieu donc Amours de tout plumage,
De tout Païs, de tout poil, de tout âge,
Des bords de l'Elbe, & des rives du Tage,
De toutes parts, viennent ſe rallier;
Tels que pigeons volans au colombier.
Il en arrive & de France & d'Eſpagne,
Et d'Italie, & du Nord d'Allemagne.
Ceux là petits, mais alertes & vifs:
Ceux-ci plus grands, mais lourds, froids & maſſifs.
Et ce qui plus l'attention réveille
Quand vous voïez ces petits enfançons:
C'eſt qu'ils ſont tous différens à merveilles,
Car il en vient de toutes les façons:
Amours pimpans, friſques & beaux garçons:

Petits

Petits Amours à face rechignée:
Amours Marquis & de haute lignée:
Amours d'épée, Amours de cabinet:
Amours de robe & portans le bonnet:
(D'iceux pourtant eſt petite poignée)
Tous vont chez elle emploïer la journée.
Amours barbons y font meſme leurs cours,
De vieux dictons, logique & beaux diſcours
Tout hériſſez. Enfin toute l'année
Dimanche ou non, s'y tient Foire d'Amours.
Comme l'on voit en l'Automne premiere
Feüilles à tas dans l'Ardenne pleuvoir:
Ou bien Oiſeaux voler par fourmilliere
Sur un grand pin qui leur ſert de dortoir:
Ainſi voit on du matin juſqu'au ſoir
Petits Amours Oiſeaux de ſa Voliere
Pleuvoir en foule en ce gentil manoir.
Et fait bon voir attroupez autour d'Elle
Tous ces Oiſeaux leur plumage étaler,
Se rengorger, piaffer, caracoler,
Toujours ſifflant chanſon & ritornelle,
Et petits airs, langage de ruelle.
Puis Jeux badins, volatile nouvelle
De gentilleſſe avec eux diſputer,

Voler Soupirs, & petits Soins trotter
Par le logis: or' fretillant de l'aile,
Or' de la queüe: or' des pieds tricotter,
Danſer, baller, tripudier, ſauter;
Onques ne fit le vrai Polichinelle
Semblables tours. Ainſi dans la maiſon
Joïeuſetez, farces, badineries,
Inventions, & telles drôleries,
Hiver, Eſté, ſont toujours de ſaiſon.
Momus lui meſme avec ſes momeries
Ne nous rendroit à rire plus enclins.
Car en tout tems ces petits Trivelins
Vont inventant nouvelles ſingeries.
Et prend la Nymphe au viſage vermeil
A leurs ébats paſſetems nompareil.
Mais aprés tout un point me ſcandaliſe,
Et ſuis honteux, s'il faut que je le diſe,
De voir comment ces pauvres inſenſez
Qui pour l'honneur d'eſtre ſes domeſtiques
Ont laiſſé là leurs meilleures pratiques,
De leur travail ſont mal récompenſez.
Car ne croïez qu'ils aîent gros appanages:
Ains y ſont tous très chichement païez,
Ne gagnant rien: fors quèlques arrérages

De mots dorez, ou tels menus ſuffrages.
Et les croit-on encor ſalariez
Trop graſſement. Maints la ſervent ſans gages.
Maints la ſervant ſont baffoüez, honnis,
Moquez, bernez, traittez comme Zanis.
Pour tout guerdon on les pille, on les tance,
Et quelquefois ſoufflets d'entrer en dance:
Mieux aimerois eſtre Eſclave à Tunis.
Partant Amours qui n'avez point de nids,
Cherchez ailleurs: mal ſeur eſt cet hoſpice.
Dehors ſont beaux, & beau le frontiſpice.
Mais le dedans, autre eſt la queſtion.
Je m'en irai ſi l'on me fait outrage,
Me direz vous? Hé pauvre Alérion,
Quand une fois on eſt en cette cage,
On n'en ſort plus: c'eſt l'Antre du Lion
Pour échaper de ſi forte baſtille
Vous chercheriez en vain porte où guichet,
Tout voſtre effort ſeroit pure vetille.
Plus fins que vous ſont pris au trébuchet.

MIDAS.

ALLEGORIE V.

DU Dieu Plutus tâchez d'eſtre chéri:
Des autres Dieux vous ſerez favori.
Le coup eſt ſeur. Mais ſi l'impertinence
Par ſupplément ſe joint à la finance;
Mal aiſément tromperez vous les yeux
Du Genre humain, plus malin que les Dieux.
Car le brillant d'une fortune illuſtre
A vos defauts ſert de phare & de luſtre:
Et de ces Dieux la faveur, entre nous,
N'eſt fort ſouvent qu'un piége pour les Fous.
A ce ſujet, il faut que je rapporte
L'exemple antique, ou moderne, il n'importe,
D'un Phrygien riche & bien emplumé,
Mais de ſon tems le fou le plus pommé.
Plus d'un Calot fameux dans la Phrygie
S'eſt égaïé ſur ſa platte effigie,

Et

Et nul encor n'a manqué ſon portrait.
Il eſt par tout figuré trait pour trait:
L'air affairé, le regard ſombre & fixe,
La barbe rare & le menton prolixe,
Un large nez de bourgeons diapré,
De petits yeux, un crâne fort ſerré,
Le pied rentrant, la jambe circonflexe,
Le ventre en pointe, & l'échine convexe,
Quatre cheveux flottans ſur ſon chignon.
Voilà quel eſt en bref le Compagnon.
Au demeurant, aſſez haut de ſtature,
Large de croupe, épais de fourniture,
Flanqué de chair, gabionné de lard:
Tel en un mot que la Nature & l'Art
En maſſonant les remparts de ſon Ame,
Songerent plus au fourreau qu'à la lame,
Trop négligens à polir les reſſorts
De ſon eſprit, plus charnu que ſon corps.
Bien eſt il vrai qu'ils mirent à ſa ſuitte
Deux aſſiſtans chargez de ſa conduitte,
Dont les bons ſoins lui firent concevoir
Qu'il ſçavoit tout meſme ſans rien ſçavoir.
L'un fut l'Orgüeil, champion d'Ignorance,
Grand ferrailleur & brave à toute outrance;

Et l'autre fut l'Opiniatreté
Dame d'atour de la Stupidité.
Or, je ne ſçais ſi noſtre Deſtinée
Par quelque Etoile eſt ſans nous dominée;
Ou ſi les Sots, pour venir à leurs fins
Ont des ſecrets inconnus aux plus fins:
Mais le fait eſt que ſans travail ni peine
Il plût au Dieu nouriſſon de Silene,
Qui pour tenter peut-eſtre ſa vertu,
Lui dit: Garçon, que me demandes-tu?
Un honneſte homme auroit dit, la Sageſſe.
Noſtre Galand demanda la Richeſſe.
Il devint riche; & fit de beaux ſtatuts
Pour gouverner les tréſors de Plutus;
Les diviſant en deux portioncules;
Dont la premiére entroit dans ſes locules,
Et le reſtant s'adminiſtroit ſi bien
Qu'en fin de compte on ne trouvoit plus rien.
Car ſous couleur d'appaiſer les murmures,
Et de vanger les torts & les injures,
Les vexateurs ainſi que les vexez
Furent ſans rire également pincez.
Il les fauchoit de la meſme faucille,
Les étrilloit avec la meſme étrille,

Frappant

Frappant ſur eux comme ſur ſeigle vert:
Seur de ſon fait; & bien clos & couvert
En qualité d'écumeur titulaire
Des écumeurs du menu populaire.
Le voilà donc de tréſors regorgeant,
Roulant ſur l'or, veautré ſur ſon argent,
Gonflé d'orgüeil, bourſoufflé d'inſolence,
Et ſe mirant dans ſa vaſte opulence:
Palais pompeux, ameublemens exquis.
Terres, Châteaux, ſur l'orphelin conquis.
Chez ſes Amis un vrai Roi de Théâtre.
Chez les Phrynez agréable & folâtre.
Toujours prodigue, & jamais épuiſé:
Par conſéquent d'un chacun courtiſé.
Environné de Cliens mercenaires,
D'Admirateurs, amis imaginaires,
Qui tout le jour lui baiſant le genou,
Sçeurent le rendre enfin tout à fait fou.
L'un de ſon corps vante l'air héroïque,
L'autre, les dons de ſon ame angélique.
Pour l'achever, un maniveau d'Auteurs
Vient l'étourdir de concerts ſéducteurs.
A le chanter lui meſme il les anime.
Allons Faquins, il me faut du ſublime.

Et violons auſſitoſt de ronfler,
Voix de glapir, chalumeaux de s'enfler.
Tout le fretin des petits Dieux terreſtres
Forme pour lui mille petits orcheſtres.
On n'entend plus que chants & triolets.
Faunes, Sylvains, prennent leurs flageolets.
Leur Chef lui meſme à le chanter s'occupe.
Mais qui l'eut crû? Phébus en eſt la dupe.
Le grand Phébus, le divin Apollon
Pour ce Falot monta ſon violon.
Il fit bien plus. Il eut la déférence
De l'établir Juge de préférence
Entre ſa lyre & les groſſiers pipeaux
Du Dieu laſcif qui préſide aux Troupeaux.
Il s'en croit digne; & d'un ton de coq d'Inde,
Ça commençons, dit il au Dieu du Pinde.
Phébus commence; & devant ce limier
La Lyre en main prélude le premier.
A ſes accords les cheſnes reverdiſſent
A ceux de Pan, leurs feuïlles ſe flétriſſent.
Mais par Midas, malgré ce préjugé,
Au Dieu cornu le prix fut adjugé.
Le châtiment tomba ſur ſes oreilles,
Qui tout à coup s'allongeant à merveilles,

Par

Par leur figure & leur mobilité
Servent d'enſeigne à ſa fatuité.
Depuis ce tems leur ridicule ſigne
Pour tel qu'il eſt le notte & le déſigne.
Grands & petits par un rire exceſſif
Rendent hommage à ſon eſprit maſſif.
Brocards ſur lui tombent, Dieu ſçait la joïe.
Chacun le court, chacun ſe le renvoïe
Comme un chevreuïl traqué dans les taillis,
Et mieux lardé qu'un lapin de Senlis.
Mais ce mépris du profâne vulgaire
Ne trouble point ſon repos. Au contraire,
Il s'extaſie, il admire les Dieux
Dans les talens, dans l'eſprit radieux
Qu'il a receu de leur grace infinie:
Et s'il ſçavoit que le premier Genie
De l'Univers, fut de mort menacé,
Son Teſtament dabord ſeroit dreſſé.
Le pis de tout, c'eſt qu'avec ſon air buffle,
Il porte un cœur auſſi noir qu'une truffle;
Bas & rampant quand tout ne va pas bien:
Fier & hardi, dès qu'il ne craint plus rien.
Se retranchant ſur ſes préeminences
Sur ſon crédit, enfin ſur ſes finances;

Et convaincu que le Monde ébranlé
Pourroit tomber ſans qu'il fut accablé.
Je n'en crois rien. C'eſt choſe très commune
Qu'un grand revers. La maligne Fortune
Sceut attraper au fond de ſon Palais
L'heureux Créſus, à qui Dieu faſſe paix.
Il la ſoutint en homme de courage.
Devenant pauvre, il devint homme ſage,
Et corrigea dans les calamitez
Le fol abus de ſes proſpéritez.
L'exemple eſt dur, & l'Avarice en gronde.
Mais les Midas ſemez en ce bas monde
Feroient beaucoup pour Eux & pour autrui
S'ils devenoient malheureux comme lui.

LE

LE TEMS.

ALLEGORIE VI.

QUE par amour, fretillante Déeſſe
Comme Venus, ou telle autre jeuneſſe
Courre les champs; je le conçois très bien.
Age le veut, dignité n'y fait rien.
Mais voir Cybelle, honorable Matrône
Mere des Dieux, deſcendre de ſon Thrône
Pour un garçon; je la reſpecte fort,
C'eſt mon devoir: mais je crois qu'elle a tort.
Auſſi le crut ſon vieil mari Saturne
Prince du Tems; qui dans l'ombre nocturne
La découvrit, le Tems découvre tout,
Avec Atis, autrement que debout.
Grand altercas, grand bruit dans le ménage.
L'Amant s'enfuit; le Dieu mugit de rage:
Ha ſafraniere! Ha vieille lourpidon!
De ma franchiſe eſt ce là le guerdon?

Mais

Mais d'autre part, ſur ſes ergots hauſſée
Cybelle crie & hurle en inſenſée,
Tant & ſi bien que l'Epoux déplaiſant
Demeura court. Cupidon là préſent
A leur requeſte en arbitre s'érige.
Peu ſagement: car en fait de litige
Et de procès entre femme & mari
Perrin Dandin perd toujours le pari.
Un tiers ne doit entrer dans leurs fornettes.
Tiréſias en perdit ſes lunettes.
Le bon Amour, comme il eſt quelquefois
Impertinent, & ſans égard aux loix
De chaſteté ni de foi d'hyménée,
Sans héſiter, donna cauſe gagnée
A la Déeſſe; & le Dieu ſuranné
Se vit encore aux dépens condamné.
Pauvres maris! tel eſt voſtre ſalaire.
Le bon vieillard fut fâché: mais qu'y faire?
En appeller? Il eut perdu l'appel.
Il fit bien mieux: & ſon bonheur fut tel
Qu'en peu de mois par le ſeul privilége
De Dieu du Tems, ſans autre ſortilége
Il ſe vangea très magnifiquement
De tous les trois; & fit prèmierement

Qu'Atis

Qu'Atis laſſé de ſa ſempiternelle
Un beau matin fut prendre congé d'elle,
La régalant pour dernier paroli
D'un beau Sermon *de fugâ ſeculi*;
Dont il avint que la vieille lamproïe
D'un fer tranchant le priva de ſa joïe,
Et le rendit au defaut du pourpoint
Un Origène accompli de tout point.
Je ſuis déjà vangé de mes parties,
Dit le vieillard, & les voilà loties
A mon ſouhait: le Juge aura ſon tour.
Et, dit & fait. Le maupiteux Amour
Depuis alors ſans eſpoir d'allégeance
Du Dieu chronique a ſenti la vangeance.
Toujours véxé ſans tréve ni demi,
En quelque lieu qu'il ſe trouve affermi,
Pour bien qu'il ſoit, il faut changer de gîte.
Et ſans tarder. Car s'il ne part bien vîte,
Le Tems le ſuce, & le rend ſi chétif,
Que fort ſouvent pour tout confortatif
On vous le met dehors à l'improviſte
Nud comme un ver, & gueux comme un Chimiſte.
Vingt fois Amour a demandé repos.
Toujours le Tems a dit: Neſcio vos

Il eſt écrit qu'aux Cieux comme ſur Terre
Amour & Tems ſeront toujours en guerre;
Et ne verront de trente Jubilez
Par bon accord finir leurs démêlez.
Mais tout ſes tours ne ſont que bagatelle
Près de celui qu'il a joüé chez celle
Que j'aimois tant. Onques ne vis ſéjour
Ou tant ſe plût le joli Dieu d'Amour.
Las! rien ne ſert que je le diſſimule
Ce beau Soleil n'eſt plus qu'un crépuſcule.
Ses yeux charnus ont perdu leur clarté:
Son ſein flétri preſche l'humilité:
Bref ce n'eſt plus qu'un corps de demi-toiſe
Ratatiné dans ſa taille chinoiſe;
Et le faux Dieu du Tems s'en eſt ſaiſi
Pour l'enlaidir en Diable cramoiſi.
Le pauvre Amour, quelque tems par morale
A tenu bon: mais en ſomme finale
Il s'eſt enfui, pied chauſſé l'autre nu;
Et Dieu ſçait las! ce qu'il eſt devenu.

Fin du Premier Livre.

ALLEGORIES.

LIVRE SECOND.

ALLEGORIES.

LIVRE II.

TORTICOLIS.

ALLEGORIE I.

C'Eſt de tout tems que l'Erreur adorée
Au genre Humain ſemble eſtre conſacrée,
Et que du Faux les preſtiges ſubtils
Ont fait des Dieux des Monſtres les plus vils.
Le Nil fécond en chiméres myſtiques
A veu jadis ſes Peuples fanatiques,
Fous Sectateurs de Preſtres menſongers,
Chercher des Dieux juſqu'en leurs potagers:
Pleins de reſpect aller dans les goutiéres
Offrir aux Chats leur encens, leurs priéres;

Et

Et pour ſurcroît joindre à ces Dieux hagards
Singes, Limiers, Crocodiles, Renards.
Epris encor d'un zéle plus profane
L'Inde aujourd'hui voit l'orgueilleux Brachmane
Déïfier, brutalement zélé,
Le Diable meſme en bronze cizelé.
Mais à quoi bon de l'Humaine chimere
Chercher ſi loin une preuve étrangere?
Pourquoi redire en des termes nouveaux
Ce qu'ont écrit Juvenal, Deſpréaux?
Du Talapoin la demeure idolâtre
De nos Erreurs n'eſt pas le ſeul Théâtre.
Chaque Climat ainſi que l'Indien
A ſes faux Dieux; & l'Europe a le ſien.
De cette Idole à qui tout eſt poſſible
Je connois trop le courroux infléxible,
Je ſçai combien elle hait ſes portraits:
Mais s'il me faut en reſpecter les traits,
Tâchons au moins dans un tour hiſtorique
D'en craïonner l'image allégorique.
Oſons du Taſſe empruntant le pinceau
Du ſombre Empire égaïer le Tableau:
Et des portraits du hardi Michel Ange
Renouveller le fantaſque mélange.

Des

Des Fictions la vive liberté
Peint ſouvent mieux la fiére Vérité,
Que ne feroit la froideur monacale
D'une lugubre & peſante Morale.
Lors que le Ciel par nos maux adouci,
A l'Univers dans ſa chaîne endurci
Aïant rendu ſa liberté premiére,
Sur les Humains eut verſé ſa lumiére;
On dit qu'un jour le Roi des noirs climats
Fit de l'Enfer convoquer les Etats.
L'ordre donné, la ſéance réglée,
Et des Démons la Troupe raſſemblée,
Furent aſſis les ſombres Députez
Selon leur ordre, emplois & dignitez.
Au premier rang le Miniſtre Aſmodée:
Et Belzebut à la face échaudée:
Et Bélial. Puis les Diables mineurs,
Juges, Préfets, Intendans, Gouverneurs,
Repréſentans le Tiers Etat du Gouffre.
Alors aſſis ſur un Thrône de ſouffre,
Lucifer touſſe; & faiſant un ſignal
Tint ce diſcours au Senat infernal.
Suppôts d'Enfer, redoutables Génies,
Qui chaque jour peuplez mes Colonies,

Du

Du noir Abîme éternels Citoïens,
Et de ma Fourche invincibles ſoutiens;
Ecoutez moi. Depuis l'utile trame
Que contre Adam le Serpent & la Femme
Sçeurent ourdir pour le mettre en nos fers;
Tous les Mortels dévolus aux Enfers,
Humbles vaſſaux condamnez à nos chaînes
Venoient en foule accroître mes domaines.
Leur long calcul laſſoit mes Intendans:
On s'étouffoit dans mes cachots ardens:
J'élargiſſois chaque jour nos frontieres;
Et le charbon manquoit à mes chaudieres.
Quel noir complot, quels reſſorts inconnus
Font aujourd'hui tarir mes revenus?
Depuis un mois aſſemblant mes Miniſtres,
J'ai feüilleté mes Journaux mes Regiſtres:
De jour en jour l'Enfer perd de ſes droits;
Le Diable oiſif y ſouffle dans ſes doigts.
On s'y morfond: & ma Cour décrépite
Aux vieux Damnez va ſe trouver réduite.
Parlez. D'ou vient ce terrible fléau
Par qui périt un Roïaume ſi beau?
Ainſi parla le ténébreux Pontife.
Chacun ſe tût. Alors levant la griffe

Leviathan Chancelier de l'Enfer
Prit la parole, & dit à Lucifer.
Prince enfumé des Ames criminelles,
Ignores tu que des loix éternelles
Avoient preſcrit le tems de ton pouvoir?
Il eſt venu ce tems. O déſeſpoir!
Du haut du Ciel une Fille divine
Eſt deſcendüe; & jurant ta ruine
A malgré nous aux Humains opprimez
Ouvert les Cieux tant de ſiécles fermez.
La connois tu cette Fille indomptée?
Tremblez Demons. Son nom eſt Philotée
Amour de Dieu. Lucifer frémiſſant
Paſlit d'horreur à ce Nom tout puiſſant.
Sortez, dit-il. Je connois ma Rivale,
C'en eſt aſſez. La brigade infernale
Fuit à ces mots. Et le Tyran des Morts
Court de ſa Fille implorer les efforts.
Près de ce Gouffre horrible épouvantable
Lieu de douleurs, ou le triſte Coupable
Parmi des flots de bitume enflammé,
Brûle à jamais ſans eſtre conſumé,
Séjour de cris & de plaintes funébres;
Eſt l'Antre impur des Anges de tenébres,

Ecole antique, ou dictant ſes leçons,
Le noir Sathan forme ſes nourriſſons.
Tous les Démons qui préſident aux Vices
Sous ce Recteur y font leurs exercices.
Lui ſeul les dreſſe. Et ces Monſtres divers
Qui répandus dans le triſte Univers
Ont envahi l'Empire ſublunaire,
Sont tous ſortis de ce noir Séminaire.
Tel eſt l'emploi de ces Eſprits affreux.
Mais Lucifer pour les unir entre Eux
Aïant réglé leur rang hiérarchique,
Mit à leur teſte une Furie étique,
Monſtre, qui ſeul de tous ces faux Démons
A reüni les exécrables dons.
Humble au dehors, modeſte en ſon langage,
L'auſtére Honneur eſt peint ſur ſon viſage.
Dans ſes diſcours regne l'Humanité,
La Bonne foi, la Candeur, l'Equité.
Un miel flatteur ſur ſes lévres diſtile.
Sa Cruauté paroit douce & tranquille.
Ses vœux au Ciel ſemblent tous addreſſez.
Sa Vanité marche les yeux baiſſez.
Le Zéle ardent maſque ſes injuſtices;
Et ſa Molleſſe endoſſe les cilices.

Jadis

Jadis la Fraude, & l'Orgüeil faſtueux
Mirent au jour cet Eſtre monſtrueux.
Et ſe voïant ſans eſpoir de Famille
Le vieux Sathan l'adopta pour ſa Fille.
On dit qu'alors tout l'Enfer s'aſſembla;
Et que par choix le Conſeil l'appella
Torticolis: figure ſymbolique
De ſon Col tors & de ſa Teſte oblique.
Sathan l'aborde, & lui parle en ces mots.
Fille d'Enfer, ſi dans mes noirs cachots
Tu tins toujours la plus illuſtre place:
Si la Fureur, la Vangeance, l'Audace,
La Jalouſie, & ſes tragiques Sœurs,
T'ont fait ſucer leur lait & leurs noirceurs;
Souffriras tu qu'une Rivale altiére
Du Genre Humain devienne l'héritiére?
Que Philotée inſultant aux Enfers
De mes Captifs oſe briſer les fers?
Réveille toi. Vange noſtre infamie:
Cours déthrôner ma ſuperbe Ennemie:
Sers mon courroux, ma Fille; & montre toi
Le digne appui d'un Pere tel que Moi.
A ce diſcours l'infernale Harpie
Frémit de rage: & ſur ſa teſte impie

Faiſant ſiffler ſes ſerpens furieux,
Prend ſon eſſor vers les Terreſtres Lieux.
O jours! ô tems féconds en ſaints modéles,
Ou tous les cœurs équitables, fidéles,
Ne connoiſſoient de biens purs & parfaits
Que l'Amitié, la Juſtice, & la Paix:
Ou le Vieillard mouroit dans l'innocence,
Ou l'Opulent ſignaloit ſa puiſſance
Plus par ſes dons que par ſes revenus:
Siécles heureux, qu'eſtes vous devenus!
Le Pauvre alors contemploit ſa miſere
Sans nul effroi: le Riche eſtoit ſon Frere.
La Convoitiſe eſtoit un Monſtre affreux.
Sur les débris du Foible malheureux
Le plus Avare eût tremblé de s'accroître.
La Charité régnoit meſmes au Cloître.
Torticolis & ſes fantômes vains
Eſtoient alors ignorez des Humains.
Mais l'Univers martyr de ſon audace
A ſon abord changea bientôt de face;
Et par degrez ce Monſtre accrédité
Chaſſa bien-tôt & Zéle & Charité.
Elle eut dans peu trouvé ſon domicile.
Et commençant par le plus difficile,

Ses

Ses premiers ſoins au ſortir des Enfers
Furent d'aller de Deſerts en Deſerts
Empoiſonner ces pieux Solitaires
Des dons du Ciel premiers dépoſitaires.
Par quelle erreur Cénobites obſcurs,
Livrez en proïe aux travaux les plus durs,
Vivre enterrez au fond d'une chaumiére
Loin des Humains, & loin de la lumiére?
Le Ciel, ce Ciel l'objet de vos amours
Eſt-il donc fait pour l'Homme ou pour les Ours?
Venez, venez vous montrer dans les Villes.
Ne laiſſez pas vos vertus inutiles;
Et par l'exemple inſtruiſant les Mondains,
Allez peupler les Cieux de nouveaux Saints.
Sous ces appâts déguiſant ſa malice
Elle aſſembla ſa premiere Milice.
Mais c'eſtoit peu de ces foibles eſſais.
Son cœur aſpire à de plus hauts ſuccès.
Déjà l'on voit les Chefs du Sacerdoce
D'Elle acheter & la Mitre & la Croſſe:
Des Biens du Siécle avares moiſſonneurs
Suivre à grands flots ſes Drapeaux ſuborneurs;
Et ſur l'Autel, au pied du Sanctuaire
Ne portant plus qu'un zéle mercenaire,

Faire ſervir l'Arche d'humilité
De marchepied à leur Cupidité.
Dès ce moment plus d'Amour paternelle.
Plus de devoirs plus d'ardeur, plus de zéle.
Dans leurs Paſteurs les Troupeaux innocens
Ne trouvent plus que des Loups raviſſans.
La Verité du commerce eſt chaſſée:
L'Equité fuit honteuſe & délaiſſée:
Et l'Intereſt de ſon nom revêtu,
Sous l'étendart de la fauſſe Vertu
Attire enfin à la Fille infernale,
Tous les Sujets qu'avoit eus ſa Rivale.
Torticolis voïant tous les Mortels
De Philotée abjurer les Autels,
Le front paré d'un riche Diadême
Prend ſon manteau, ſon ſceptre, & ſon nom même.
Venez à moi, venez Peuples chéris.
Je tiens les clefs du Céleſte lambris.
C'eſt moi qui ſuis cette Vierge ſacrée,
Fille du Ciel, des Anges adorée.
Voïez ce teint pâle & mortifié,
Ces yeux roulans, ce front ſanctifié:
Cette ferveur dont les aigres cenſures
N'épargnent pas les Vertus les plus pures;

Ces

Ces fiers ſourcils de la joïe offenſez:
Et ces ſoupirs en public élancez;
C'eſt moi vous dis-je. A cette fauſſe pompe
Chacun la croit. Elle meſme s'y trompe.
Et ſe croïant vrai rejetton des Cieux
Sur les Humains baiſſe à peine les yeux,
Triſtes Captifs, miſérables Eſclaves,
Nez pour porter mon joug, & mes entraves:
Leurs noms, leurs droits, leurs libertez, leurs biens,
Tout eſt à moi: leurs Etats ſont les miens,
La voix du Ciel qui pour moi ſe déclare
M'a commandé d'uſurper la thiare:
D'aſſujettir l'Univers ſous mes loix;
Et de donner des fers meſmes aux Rois.
Je puis ſur Eux faire éclater la foudre,
Les condamner, les punir, les abſoudre,
De leurs Etats diſpoſer à mon gré,
Les dépouiller de leur bandeau ſacré:
De leurs Sujets armant les mains impures,
Sanctifier leurs fureurs, leurs parjures,
Et par devoir forcer tous les Humains
A violer les devoirs les plus ſaints.
Tel eſt l'orgüeil de ce Monſtre ſauvage.
L'Ambition eſt ſon premier partage.

Cent

Cent fois la Terre a veu, non ſans horreur
Tout ce que peut Tiſiphone en fureur
Imaginer d'affreuſes tragédies,
Meurtres, poiſons, ravages, incendies,
Peres, Enfans, l'un par l'autre immolez,
Pour aſſouvir ſes deſirs déréglez.

Sur tout l'objet des traits de ſa vangeance
Eſt la Vertu dont la ſplendeur l'offenſe.
Qui lui refuſe un idolâtre encens,
Se livre en proïe à ſes glaives perçans:
Toute Vertu doit eſtre ſa Vaſſale.
Mais pour ſervir ſa dévote Cabale
Il n'eſt reſſorts, intrigues, ni détours
Dont ſa chaleur n'emprunte les ſecours.
Jamais la Fable & ſes burleſques gloſes
N'ont approché de ſes Metamorphoſes.
Il n'eſt Faquin ſi vil, ſi délabré,
Qui par ſon art ne ſoit transfiguré,
Et qui changeant ſa mandille en ſimarre
Ne puiſſe atteindre au poſte le plus rare.
Il n'eſt Poltron ſi connu par le dos
Qu'elle n'érige en ſuperbe Héros.
Un Tabarin mordant, cauſtique & ruſtre,
Devient par Elle un Sénateur illuſtre;

Et

Et d'un Pédant barboüillé de latin
Elle fabrique un nouvel Auguſtin.
Ainſi de biens & d'honneurs ſans limites
Torticolis comble ſes Proſelytes.
Heureux encor ſi ſes illuſions
N'enfantoient point d'autres confuſions,
Et ſi du moins ſes preſtiges magiques
Eſtoient bornez aux ſeuls Eſtres Phyſiques.
Mais l'Univers n'a rien de ſi ſacré
Qu'elle ne farde & n'habille à ſon gré.
On ne ſçait plus grace à ſes artifices
Comment ſont faits les Vertus ni les Vices:
Tout n'eſt plus rien que problêmes, détours,
Subtilitez, ſophiſmes, vains diſcours,
Et le plus fin doute en ce trouble étrange
Si l'Ange eſt Diable, ou ſi le Diable eſt Ange.
Démentez moi, vous ſes chers Favoris
Lâches Flatteurs au menſonge aguerris
Qui chez les Grands étalant vos maximes
Leur enſeignez l'Art de pécher ſans crimes:
Ou qui cachant vos deſirs vicieux
Sous des dehors ſaintement ſpécieux,
Par la vertu d'un coup d'œil ſophiſtique
Changez le plomb en or Philoſophique.

Si vous l'oſez dis-je, démentez-moi.
Mais bien plutoſt parlez de bonne foi:
Et confeſſez que la Nature humaine
Doit tous ſes maux à voſtre infame Reine:
Que ſa fureur preſque à tous les Humains
Du Ciel ouvert a fermé les chemins;
Et qu'à la fin, de ſon Thrône ſublime
Aïant chaſſé leur Reine légitime,
L'Homme affranchi du tribut des Enfers,
Par Elle ſeule eſt rentré dans ſes fers.

SO-

SOPHRONYME.

ALLEGORIE II.

DIeux ſouverains des demeures profondes
Que le Cocyte arroſe de ſes ondes:
Paſles Tyrans de ces lieux, abhorrez
Que l'œil du jour n'a jamais éclairez:
Chaos, Erébe, Euménides, Gorgones,
Stix, Achéron, Parques, & Tiſiphones,
Terrible Mort, effroi de l'Univers:
Et ſi Pluton ſouffre encor aux Enfers
Quelque Puiſſance aux Mortels plus fatale:
Que tardez vous? Venez, Troupe infernale,
Puisque le Ciel a remis en vos mains
Le châtiment des coupables Humains,
Venez plonger leur Race criminelle
Dans les horreurs de la nuit éternelle.
Car ce n'eſt plus ce tems, cet heureux tems
Qui de la Terre a veu les habitans

Faire fleurir ſous l'empire de Rhée
Les ſaintes loix de Thémis & d'Aſtrée.
Ces Déïtez, loin des terreſtres lieux
Avoient déjà pris leur vol vers les Cieux;
Et dès longtems par l'Envie éxilée,
Dans les deſerts la Vertu déſolée
Loin des Citez rebelles à ſa loi
Avoit caché la Juſtice & la Foi;
Lorsque le Dieu qui lance le Tonnerre
Prit par pitié le ſceptre de la Terre:
Et vint enfin, terrible en ſa fureur
A la Licence oppoſer la Terreur.
Alors du moins, à la triſte Innocence
Ce Dieu permit l'eſpoir de la vangeance,
Et ſes carreaux ſur le Crime éprouvez
Ne furent point impunément bravez.
Vous le ſçavez, orgüeilleux Salmonées,
Porphyrions, Eurites, Capanées.
Mais aujourd'hui ſes foudres émouſſez
Au gré des vents ſur la Terre pouſſez,
Loin de ſervir les vangeances céleſtes,
Frappent ſouvent de leurs flames funeſtes
Les Temples meſme, ou ce Dieu languiſſant
Reçoit encor les vœux de l'Innocent.

L'humble

L'humble Vertu fugitive & tremblante
Implore en vain ſa Juſtice indolente:
La Vérité ſans ſecours, ſans appui
N'oſe élever ſa voix juſques à lui:
Son cœur pour Elle eſt devenu de glace.
Et cependant le Menſonge & l'Audace,
Juſqu'à ſes yeux ſtérilement ouverts,
Le bras levé gourmandent l'Univers.
O juſtes Dieux! qui ſur les rives ſombres
Faites trembler tout le Peuple des Ombres;
Puiſque le Ciel n'a plus de Tribunaux,
Ouvrez, ouvrez vos gouffres infernaux:
Faites ſortir de vos brûlans abîmes
Ces feux vangeurs allumez pour les Crimes:
Anticipez les tourmens éternels
Que le Tartare appreſte aux criminels:
Et prévenez par de nouveaux Spectacles
Ce feu du Ciel prédit par tant d'Oracles,
Dont à la fin l'Univers enflammé
Doit eſtre un jour détruit & conſumé.
Ainſi, non loin de ces rives fécondes
Ou l'Aar épand ſes libérales ondes,
Au fond d'un bois dont le nom révéré
Au jeune Atys eſt encor conſacré,

Les

Les yeux au Ciel, le triſte Sophronyme
Injurioit le deſtin qui l'opprime.
Il eſtoit ſeul. Ces aziles ſecrets
Ne ſouffrent point de témoins indiſcrets:
Les Zéphirs meſme écartez dans la plaine
Faiſoient au loin murmurer leur haleine;
Et du Soleil les regards curieux
En reſpectoient l'abord myſterieux.
Quand tout à coup: ô merveille, inſenſible
A tout eſprit qui du Monde inviſible
Ne connoît point les céleſtes reſſorts,
Et qui ne voit que par les yeux du corps!
Une lumiere éclatante, impréveüe,
Frappe, ſaiſit, épouvante ſa veüe.
Ces noirs cyprès à la nuit conſacrez
Semblent noïez dans les flots azurez
D'un Océan de clartez immortelles:
D'ou, ſoutenu par le vent de ſes aîles
Un jeune Dieu prend ſon vol juſqu'à lui.
Car ce grand nom de tout tems fut celui
De ces Eſprits de nature éthérée,
Qui revêtus de ſubſtance aërée,
Daignent ſouvent aux terreſtres Mortels
Communiquer les ſecrets éternels.

Telle

Telle en ce bois voiſin des murs d'Eliſe
Venus ſurprend les yeux du fils d'Anchiſe;
Et tel Ulyſſe, au fort de ſes malheurs
Voit par Minerve appaiſer ſes douleurs.
C'eſt trop longtems, lui dit l'Eſprit céleſte,
Nous fatiguer d'un reproche funeſte,
Et ravaler par des diſcours ingrats
L'ordre éternel que tu ne connois pas.
O vils Mortels qui nous livrez la guerre,
Eſprits rampans & courbez vers la Terre,
Hommes charnels, levez, levez les yeux;
Et contemplez dans les decrets des Dieux
De vos deſtins les immuables cauſes.
Enten moi donc: & plain toi, ſi tu l'oſes.
Cet Univers dont l'immenſe grandeur
Enferme tout en ſa vaſte rondeur:
Ces Elémens de la Sphére du Monde,
Le Feu léger, l'Air, & la Terre, & l'Onde,
Dont le mélange, en des Cieux différens
Fait ſubſiſter tant de Globes errans:
Cette Ame enfin dans leurs Corps répandüe
Qui fait mouvoir leur maſſe ſuſpendüe:
Et pour deſcendre aux ſpectacles offerts
Et ſur la Terre, & dans le ſein des Mers;

Ces

Ces doctes jeux de la ſage Nature,
Ces Animaux de diverſe ſtructure,
L'Homme en un mot, le ſeul Eſtre ici bas
Doüé d'une ame exemte du trépas:
Tout cet amas d'éclatantes merveilles
Dont le récit étonne tes oreilles,
Ne fut jamais l'ouvrage de ces Dieux
Subordonnez au Monarque des Cieux,
Et dont l'Erreur appuïant les faux titres
De l'Univers fit jadis les Arbitres.
Dans le néant dont vous eſtes ſortis
Tous ont eſté comme vous engloutis.
Quoi qu'immortels, ils ont commencé d'eſtre:
Quoi que puiſſans, ils révérent un Maiſtre,
Source de vie & d'éternels bienfaits,
Qui fit tout naiſtre, & ne naquit jamais.
Par ſa vertu tout ſe meut, tout opére.
Il eſt lui ſeul & ſon fils & ſon pére.
Les yeux du corps jamais n'ont ſceu le voir.
L'œil de l'eſprit ne peut le concevoir.
L'Amour lui ſeul, l'Amour a la puiſſance
De s'élever à ſa divine eſſence,
Et de percer la ſainte obſcurité
Qui le dérobe à noſtre infirmité.

Tel

Tel eſt cet Eſtre inviſible, ineffable,
Ame de l'Ame, éternel, immuable,
Qui de nos jours régle tous les inſtans;
Et dont la voix créa l'Eſtre & le Tems.
Mais lors qu'enfin ſa parole féconde
Eut enfanté la matiere du Monde:
Quand de l'accord des Elémens divers
Il eut formé ce brillant Univers,
Et varié la pompe ſans égale
Des ornemens que la Nature étale:
Alors, prodigue en miracles nouveaux,
Pour animer tous ces rians Tableaux,
Il produiſit les inviſibles cauſes
Dont la vertu pénétre toutes choſes;
Et mit en eux ces reſſorts ignorez,
A l'Etendüe unis, incorporez,
Qui procréant en elle un ſecond eſtre
La font mouvoir, vivre, ſentir, renaiſtre.
Mais ce concours de principes mouvans
Qui donnent l'ame à tant d'Eſtres vivans:
Cette chaleur agiſſante, inviſible,
De la Matiere eſprit indiviſible,
Et dont le Corps eſt la baſe & l'appui,
Fut condamnée à périr avec lui.

Il falloit donc, ô Sageſſe profonde,
Que ton pouvoir créât un nouveau Monde
De la matiére & des ſens dégagé,
D'intelligence & d'amour partagé,
Qui de ta gloire incorruptible image
Sçeut dans ſon eſtre admirer ton ouvrage;
Et pour Toi ſeul uniquement élu
Prit ſur les corps un empire abſolu.
Dans ce deſſein ta Lumiere ſuprême
Fit avant tout éclore d'Elle-même,
Ces purs Eſprits, ombres de ſa ſplendeur,
Nez pour connaiſtre & chanter ta grandeur.
Ce fut ainſi qu'exerçant ſa puiſſance
Ta volonté créa l'Intelligence.
L'Homme & les Dieux de ton ſouffle animez,
Du meſme eſprit diverſement formez,
Furent doüez par ta bonté fertile
D'une chaleur plus vive ou moins ſubtile,
Selon les corps ou plus vifs ou plus lents.
Qui de leur feu retardent les élans.
Par ces dégrez de lumiere inégale
Tu ſçeus remplir le vuide & l'intervale
Qui ſe trouvoit, ô magnifique Roi!
De l'Homme aux Dieux & des Dieux juſqu'à Toi:

Et

Et dans cette œuvre éclatante, immortelle,
Aïant comblé ton idée éternelle,
Tu fis du Ciel la demeure des Dieux:
Et tu mis l'Homme en ces terreſtres lieux,
Comme le terme & l'équateur ſenſible
De l'Univers inviſible & viſible.
Apprenez donc, vains Mortels que ſéduit
Ce foible éclair de raiſon qui vous luit,
Apprenez tous, que dans l'ordre des Eſtres,
Si parmi ceux dont le Ciel vous fit maiſtres
Voſtre nobleſſe a pris le premier pas;
Vous ne tenez que le rang le plus bas
Entre tous ceux que l'Arbitre ſuprême
Voulut créer ſemblables à lui-même;
Et que ſur vous d'irrévocables droits
Les font régner, ſelon les meſmes loix
Qu'aux Animaux ſoumis à voſtre empire,
Voſtre puiſſance eſt en droit de preſcrire.
Car dès le jour que naquit l'Univers,
Après avoir aſſemblé dans les airs
Ces Légions céleſtes, épurées,
Du nom de Dieux ſur la Terre honorées;
L'Eſtre ſuprême, en ces mots paternels
Leur annonça ſes ordres ſolemnels.

O vous Eſprits, que ma toute puiſſance
A revêtus d'une immortelle eſſence:
Sçachez quel eſt le glorieux emploi
Que vous preſcrit mon éternelle Loi.
Je vous choiſis pour inſtruire la Terre
Des volontez du Maiſtre du Tonnerre;
Et vous ſerez chez les freſles Humains
De mes decrets Miniſtres ſouverains.
Chacun de Vous à ſon devoir fidele
De chacun d'Eux embraſſant la tutelle,
Sera chargé de lui ſervir d'appui,
De le conduire, & d'agir avec lui;
Non en ſuivant ſes paſſions brutales:
Mais ſelon l'ordre & les loix générales
Dont j'ai réglé l'invariable cours,
Et que je veux maintenir pour toujours.
Souvenez vous, Interprétes ſinceres,
De leur donner les ſecours neceſſaires
Pour pratiquer les loix de l'Equité,
Et pour chérir en moi la Vérité.
Afin qu'un jour, la Mort frappant leurs teſtes,
Ils ſoient admis dans le rang ou vous eſtes:
Ou que celui qui mépriſe vos ſoins
De ſon forfait ait vos yeux pour témoins,

Quand

Quand vous ſerez appellez l'un & l'autre
Au Tribunal de ſon Juge & du voſtre.
Ainſi parla le Souverain des Cieux.
Vous donc Mortels qui cenſurez les Dieux,
Quand les Arrêts de leur lente Juſtice
Ne ſuivent pas voſtre aveugle caprice:
Ceſſez, ceſſez, orgüeilleux ſcrutateurs,
D'en accuſer vos ſacrez Conducteurs.
Ne jugez point l'obſcure Providence
Suivant les loix de l'humaine prudence;
Et ſans vouloir de ſes decrets profonds
Sonder en vain les abyſmes ſans fonds,
Contentez vous, admirateurs modeſtes,
D'apprendre ici que les Eſprits céleſtes
Ne ſont point faits pour conſulter vos vœux,
Mais pour vous luire, & pour vous rendre heureux.
Que ce bonheur l'objet de voſtre envie
N'eſt point le fruit des douceurs de la vie:
Que les travaux, les pénibles Vertus,
Par des ſentiers eſcarpez, peu battus,
Seules ont droit de diriger vos ames
Vers le ſéjour des immortelles flames:
Et qu'en un mot ce deſordre apparent
Dont ici bas le cahos vous ſurprend,

Eſt un nuage, un voile néceſſaire
Qui confondant voſtre orgueil téméraire,
Cache à vos yeux de ténébres couverts
L'ordre réglé qui régit l'Univers.
Vous concevrez ces merveilles cachées,
Quand de vos ſens vos ames détachées
Auront enfin dans le ſéjour des Dieux
Repris leurs droits & leur rang glorieux.
Vous connoiſtrez qu'à la gloire ou nous ſommes
L'humble Vertu peut élever les Hommes,
Lorſque la Mort allumant leur flambeau
A démoli leur terreſtre tombeau.
Moi-meſme, avant que mon ame éxilée
Dans ſa Patrie eut eſté rappellée,
Foible Mortel, je naquis d'Ariſton:
Et chez les Grecs ſous le nom de Platon
Déjà rempli d'une flame divine
Je publiai cette ſainte doctrine.
Je leur appris à reſpecter la main
Et les Arrêts d'un Juge ſouverain,
Qui quelquefois permet à la Licence
De triompher de la foible Innocence,
Pour aveugler l'Orgüeilleux abruti;
Ou réveiller le Juſte rallenti:

Que

Que c'eſt ainſi que ſes loix équitables
A ſes deſſeins font ſervir les Coupables
Mais qu'à la fin, ſi leur iniquité
Fut l'inſtrument de ſa ſévérité,
Leur faux triomphe & leurs vaines délices
Sont tort ou tard celui de leurs ſupplices.
Je leur appris que le Ciel outragé
Ne s'adoucit qu'après qu'il eſt vangé:
Que les ennuis, le trouble & les ſouffrances
Sont réſervez pour les moindres offenſes,
Dont l'Homme, épris d'une ſincére ardeur
Peut ſur la Terre effacer la laideur:
Mais que le Crime ami de la Fortune,
Libre du joug d'une crainte importune,
N'eſt expié dans les grands Criminels
Que par l'horreur des tourmens éternels
Dont à jamais en ſes Cavernes ſombres
L'Enfer punit les infideles Ombres.
Là ſans retour dans les fers, dans les feux,
Sont tourmentez tous ces Monſtres affreux,
Dont le venin préparé par l'Envie
Oſa noircir la Vertu pourſuivie.
Là ſont plongez les Juges tranſgreſſeurs
De l'Innocence infames oppreſſeurs,

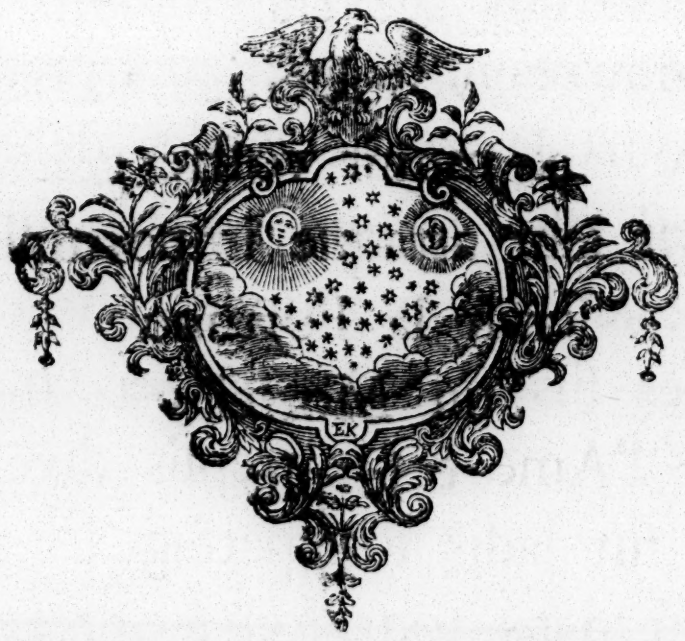
Qui

Qui profanant un pouvoir légitime,
Se ſont voüez à protéger le Crime,
Et dont l'orgüeil aveugle en ſa fureur
Par l'Impudence a conſacré l'Erreur.
Tous ceux enfin qui pour couvrir leur rage
De la Juſtice ont emprunté l'image,
Et qui cachez ſous un voile pieux
A leur vangeance ont fait ſervir les Cieux,
Sont à leur tour dans ces Gouffres funeſtes
Le juſte objet des Vangeances céleſtes.
Faites donc trêve à vos cris indiſcrets:
Et plus ſoumis aux éternels decrets,
Sçachez enfin, Créatures mortelles,
Que tout l'éclat des grandeurs temporelles
N'eſt qu'un faux bien, dont le Ciel irrité
Punit ſouvent l'aveugle Impiété;
Et que toujours les maux qu'il vous diſpenſe
Sont des effets de ſa juſte Clémence.
Ces mots finis, plus promt que les éclairs
Le jeune Dieu s'éclipſa dans les airs.
Et le Mortel tout plein de ſa lumiére,
Aïant repris ſa fermeté premiére,
Depuis ce jour, inſenſible aux douleurs,
Attend en paix la fin de ſes malheurs.

Heros,

Heros, toujours préſent à ma penſée
Prince, dont l'ame aux vertus éxercée
Fit de ces Dieux dont vous tenez le jour
Le plus doux charme & le plus tendre amour.
Ce fut le ſoin d'aſſurer voſtre gloire
Qui dans les champs ou régne la Victoire
Leur fit ſans ceſſe attacher à vos pas
L'heureux Démon qui préſide aux Combats.
Ces meſmes Dieux embraſérent voſtre ame
De ce beau feu, de cette noble flame
Qui tant de fois au prix de voſtre ſang
Juſtifia l'honneur de voſtre rang.
Mais cette ardeur, ce courage d'Achille,
N'égale point le courage tranquille
Qui ſi longtems de vos Deſtins vainqueur
A ſçeu contre eux munir voſtre grand cœur;
Et qui bravant leur attaque importune
A vos Vertus aſſervit la Fortune.
D'un vrai Héros, d'un Mortel généreux,
Prince, c'eſt là l'effort le plus heureux,
Et c'eſt un don que les Dieux tutélaires
N'accordent point aux Héros populaires.
De leurs faveurs le glorieux treſor
Vous fut ouvert: Ils vous l'ouvrent encor.

C'eſt à leurs ſoins, c'eſt à leur aſſiſtance
Que vous devez cette rare conſtance,
Ce noble calme, & cette illuſtre paix
Qui de l'Envie affronte tous les traits:
Préſent du Ciel, grandeur vraîment ſolide,
Et mieux vertu que les vertus d'Alcide.
Ainſi guidez par de plus doux penchans,
Conſolons nous du bonheur des Méchans.
De leur fureur toſt ou tard les Victimes
Ils auront beau voir triompher leurs Crimes:
Leur vain ſuccès, leur triomphe n'eſt rien.
S'il eſt des Dieux, nos affaires vont bien.



LE

LE JUGEMENT DE PLUTON.

ALLEGORIE III.

QUand les Humains, dépouïllez de leurs marques
Viennent s'inſcrire au Regiſtre des Parques,
Et réſervez à des deſtins nouveaux
De l'Achéron boire les froides eaux:
De leur priſon leurs Ames dégagées
Après la mort ſont encore ombragées
D'un corps nouveau, qui de leurs premiers corps
Retient toujours la forme & les dehors:
Mais qui n'eſt plus qu'une image ſubtile,
Un foible voile, au menſonge inutile,
Dont tous les fils tranſparens, entrouverts,
Laiſſent voir l'Ame & ſes replis divers.
Si la Vertu fut jadis ſon partage,
Elle y paroiſt dans tout ſon avantage:
Mais ſi le Crime a ſouïllé ſa candeur,
Il brille auſſi dans toute ſa laideur.

Les mouvemens, les ſecretes penſées,
Les actions préſentes & paſſées,
Tout s'y découvre, & rien n'échappe aux yeux.
O privilége aux Mortels précieux,
Si Prométée à l'Homme plus fidéle
En le créant eut ſuivi ce modéle!
Mais des Enfers le Monarque jaloux
Ne ſouffre point un partage ſi doux.
Juge éternel de tous tant que nous ſommes,
Le ſeul Pluton lit dans le cœur des Hommes.
C'eſt le plus grand le plus beau de ſes droits.
Et c'eſt par là qu'il prévint autrefois
Un grand deſordre, & peut eſtre le pire
De tous les maux ſoufferts dans ſon Empire.
Depuis longtems par l'âge appeſanti
Dans le repos ce vieux Prince abruti,
A ſes Flatteurs, comme tant d'autres Princes,
Laiſſoit régir ſes obſcures Provinces.
Entretenu dans ſon ſtupide ennui
Par une Cour auſſi morne que lui,
Vous euſſiez crû qu'une vapeur magique
Eut aſſoupi ſon ame léthargique.
Quand tout à coup ranimant ſa vigueur:
C'eſt trop, dit il, oüi c'eſt trop de langueur.

Aſſez

Aſſez longtems une lâche molleſſe
A de mon rang démenti la nobleſſe.
Suis je donc Roi, pour croupir enchanté
Dans l'indolence & dans l'oiſiveté?
Quoi? ſous ſon nom le Monarque des Mânes
Verra régner des Miniſtres profanes,
Du bien public raviſſeurs affamez;
Ivres du ſang des Peuples opprimez;
Et qui Tyrans de mes Roïaumes ſombres,
Semblent formez pour dégraiſſer les Ombres?
Non, non, je veux reprendre enfin mes droits,
Voir par mes yeux & parler par ma voix.
De ce pas meſme, il faut que je viſite
Tous les Etats qu'entoure le Cocyte.
Partons. Il dit. L'Enfer frémit d'effroi.
Les noires Sœurs marchant devant leur Roi,
A la clarté de leurs torches funébres
Marquent ſa route au travers des ténébres.
Son char s'éloigne: & des vaſtes Enfers
Aïant franchi les lugubres deſerts,
Arrive enfin dans le ſejour tranquille
Du doux repos inviolable azile,
Ou les Mortels de Jupiter chéris
De leurs vertus vont recevoir le prix,

Lors

Lors qu'Atropos à ſes loix aſſervie
Tranche le fil de leur mortelle vie.
Un Ciel plus pur, des Aſtres plus ſerains
Furent créez pour ces Champs ſouterrains.
Ils ont auſſi leur Soleil, leurs Etoiles.
La Nuit pour eux n'a point de triſtes voiles.
Dans des forêts de lauriers toujours verds,
Sur des gaſons de fleurs toujours couverts,
Parmi les jeux, ces Ombres fortunées
Coulent en paix leurs ſaintes deſtinées.
Là dans les nœuds d'un amour fraternel
Elles goutoient un bonheur éternel
Lors qu'aux Enfers non encor affoiblies
Les ſaintes Loix par les Dieux établies
Diſtribuoient aux Morts épouvantez
Les châtimens ou les dons méritez.
La Vertu ſeule, aux Ames généreuſes
Ouvroit alors ces Demeures heureuſes.
Mais à la fin Rhadamante & Minos
Las du travail, & voüez au repos,
Aïant remis la balance infernale
Entre les mains d'une Troupe vénale
D'Ombres ſans nom, de Citoïens obſcurs,
Tout ſe vendoit ſous ces Juges impurs.

Leur

Leur Tribunal autrefois ſi rigide,
N'eſtoit plus rien qu'une banque ſordide;
Et l'Equité leur aïant dit adieu,
Dans les Enfers n'avoit ni feu ni lieu.
Pluton aborde en cette Iſle chérie.
Mais ce n'eſt plus la tranquille Patrie
Des purs Eſprits, des Mortels glorieux,
Dont les travaux du Tems victorieux
De l'Avenir perçant la nuit profonde,
Ont fait l'honneur & l'exemple du Monde.
Dans ces beaux lieux aux ſeuls Héros promis
Il cherche en vain ſes antiques Amis:
Ceux qui jadis par des loix équitables
Ont adouci des Peuples intraitables;
Ou qui cherchant la guerre & les hazards
Pour leur Païs ſont morts au champ de Mars.
Il cherche en vain tous ceux dont la mémoire
S'eſt conſacrée au Temple de la Gloire,
Par des Ecrits, après Eux admirez,
Ou par des Arts, avant Eux ignorez.
Quel changement! quelle horreur pour ſa veüe!
Il ne voit plus qu'une foule impréveüe
De Charlatans, de Heros inconnus,
Par la cabale en ces lieux ſoutenus:

De Courtiſans, dévorez par l'envie,
De vils Flatteurs, flattez pendant leur vie,
D'Ambitieux d'un faux honneur frappez,
Et d'Impoſteurs au Tartare échappez.
Ceux là cherchant leur gloire dans leurs Crimes,
Pour maintenir des droits illégitimes,
Brigands réels ſous le nom de Héros,
Du Monde entier ont troublé le repos.
Ceux-ci païez de leur zéle hypocrite
Par mille biens obtenus ſans mérite,
Ont de leurs Rois par un plus lâche orgueil
Trahi la cendre, & ſouïllé le cercüeil.
Comment décrire & nombrer les intrigues
Les noirs complots, les monſtrueuſes ligues,
Qui dans ce Lieu d'innocence & de paix
Ont par la brigue introduit les forfaits?
L'un trafiquant ſa couche aliénée
A ſa fortune a vendu l'Hyménée:
L'autre abjurant ſes Amis malheureux,
Ne s'eſt hauſſé qu'en s'élevant contre Eux.
Ce Flagorneur doucereux & perfide,
Du faux Merite, encenſeur inſipide,
Pour avoir ſceu le Vice feſtoïer,
De ſon miel fade a receu le loïer.

Ce

Ce Monſtre enfin, plus noir qu'une Momie
Chargé d'opprobre & couvert d'infamie
A trouvé l'art aveuglant ſes Cenſeurs
De ſe blanchir à force de noirceurs.
A ces objets, à ce ſpectacle infame
Le Dieu qui voit dans les plis de leur ame
De tant d'excès l'inconcevable horreur:
Ah c'en eſt trop: je céde à ma fureur,
Vangeons, dit il, la gloire de mon Thrône.
Venez Mégére, Alecton, Tiſiphone,
Venez punir l'attentat odieux
De ces Typhons maſquez en demi-Dieux.
Changez leur joïe en ſupplices terribles,
Ouvrez pour eux vos cavernes horribles;
Et par des feux trop longtems retardez
Juſtifiez mes Arrêts éludez.
Vous ſubirez Ombres abominables,
La peine deüe au bonheur des Coupables.
Mais avant tout, du Sénat infernal
Examinons l'inſolent Tribunal.
Je veux ſçavoir quels honteux artifices
Dans l'Elyſée, ont inſtalé les Vices.
Guerre mortelle à ces Juges pervers.
Et ſoient comme eux au plus creux des Enfers

Précipitez tous ceux dont la licence
A confondu le Crime & l'Innocence.
Dans un recoin des Roïaumes obſcurs
Non loin du Stix, ſe préſentent les murs
D'un vieux Palais tout peuplé d'Ombres noires
Qui dans ce lieu tenant leurs Auditoires,
A tous les Morts jugez par leur ſcrutin
Font acheter les Arrêts du Deſtin.
Au centre ouvert de ce fameux Dédale
Séjour ſacré du Trouble & du Scandale,
S'offre d'abord un Portique enfumé
De la Diſcorde azile renommé,
Ou chaque jour ſous ſes loix enrollées
Viennent mugir les Ombres déſolées
Qu'attire en foule en ce triſte manoir
La froide Crainte ou le douteux Eſpoir.
Tout à l'entour ſont les ſombres cavernes
Des noirs Griffons, écumeurs ſubalternes
Par qui les Morts dépouïllez & féduits
Sont à grands frais au Sénat introduits.
Par les détours de cent routes obſcures
On entre enfin ſous ces voûtes impures,
Ou des Enfers l'Aréopage aſſis
Fait retentir ſes Oracles concis.

Un

Un long Tableau des miſéres publiques
Fait l'ornement de leurs murs ſymboliques.
Les Sénateurs y liſent en tout tems
De leur emploi les devoirs importans.
La Calomnie & l'infame Parjure,
L'Impiété, le Blaſphême, l'Injure,
Légitimez en cet Antre hideux,
Inceſſament frémiſſent autour d'Eux.
L'aveugle Erreur à leurs coſtez préſide;
Et par leurs voix le Menſonge y décide.
C'eſt dans ce Gouffre à l'Audace fraïé
Que le Monarque interdit, effraïé,
Voit de la pourpre inſolemment parée,
L'Iniquité pompeuſe & révérée
De la Juſtice uſurpant le pouvoir,
Fouler aux piez les Loix & le Devoir,
Il voit placez au rang le plus ſublime
Des malheureux élevez dans le crime,
Enfans impurs de Peres diffamez
Qui du limon dont ils furent formez
Ne ſont ſortis que par le brigandage,
L'éxaction, le vol, & le pillage:
Par leurs forfaits illuſtrez & connus,
Et par l'opprobre aux honneurs parvenus.

Voilà les Dieux, les Arbitres auguſtes,
Les Protecteurs toujours ſaints toujours juſtes
De l'Equité confiée en leurs mains.
C'eſt devant Eux que les pâles Humains
Doivent répondre à la fin de leur courſe
Pour eſtre abſous ou punis ſans reſſource.
Le Bien, le Mal, également priſez,
Le Vrai, le Faux avec art déguiſez,
Par le Cenſeur de la Troupe damnée
Sont mis au fond d'une Urne empoiſonnée,
Ou par l'effort de ſon ſubtil ſçavoir
Tout noir blanchit, & tout blanc devient noir.
Ce fier Démon, l'effroi de l'Innocence
Au nom du Dieu prend de tout connoiſſance,
Porte ſur tout ſes regards ambigus,
Et des Enfers eſt le public Argus.
D'un zéle ardent ſa fureur prétextée
Dans ſes excès eſt toûjours reſpectée.
Sa haine aveugle eſt un amour du bien;
Son fade orgüeil eſt un grave maintien:
Son impudence une noble franchiſe;
Et ſa malice une ſageſſe exquiſe.
Pluton l'obſerve en ſon parquet aſſis
Tout entouré de parchemins noircis.

O des Enfers la plus damnable peſte!
Dit le Monarque, & d'autant plus funeſte
Qu'une hypocrite & trompeuſe douceur
De ſes forfaits cache à tous la noirceur.
Déchiffre nous ces Pancartes difformes.
Voïons: voïons les jugemens énormes
Dont tu ſalis tes papiers clandeſtins.
Liſons. Il lit. ORACLES DES DESTINS.
Voici les noms & les geſtes inſignes
Des Criminels, qui nous ont paru dignes
De recevoir, à fond éxaminez,
De nos faveurs les gages fortunez.
Leurs lâchetez ont fait rougir la Terre.
Ils ont cent fois mérité le Tonnerre.
Mais à la Cour ils eſtoient les plus forts:
Ils gouvernoient Plutus & ſes tréſors.
Ce Dieu ſur nous a verſé ſa roſée.
C'en eſt aſſez. Conclu pour l'Elyſée.
Voici tous Ceux qui fidéles aux Loix
Du Devoir ſeul ont écouté la voix.
D'impureté leurs Ames préſervées
Sont aux Enfers ſans reproche arrivées.
Mais ils n'avoient pour toute ſeureté
Que l'Innocence & la ſimple Equité:

Ou tout au plus le mérite bizare
De leurs vertus. Renvoïez au Tartare.
Quoi ſcélérats? quoi Monſtres inſolens?
Pourſuit le Dieu, les yeux étincelans:
C'eſt donc ainſi, Traiſtres, qu'en mon abſence
Vous exercez mes droits & ma puiſſance?
Je verrai donc par vos noirs attentats
Bouleverſer l'ordre de mes Etats?
Ah Néméſis, jadis ſi vigilante,
Mais aujourd'hui Déeſſe nonchalante,
Pourquoi, pourquoi me cacher ſi longtems
L'Impiété de ces nouveaux Titans?
J'aurois dabord, exterminant leur Race,
Par leur ſupplice arreſté leur audace;
Et leurs forfaits au comble parvenus
Seroient déjà punis ou prévenus.
Roi des Enfers, Monarque inacceſſible,
Répond alors la Déeſſe infléxible,
Si les excès dont tu te prens à moi
Te ſont cachez; n'en accuſe que Toi.
Quel cri perçant, quelle voix formidable
Peut aborder un Thrône inabordable,
Ou de Flatteurs le Prince environné
Par leurs douceurs nuit & jour ſuborné,

N'eſt

N'eſt attentif qu'à bannir & diſtraire
Tous les objets qui pourroient lui déplaire?
La Vérité viendra-t-elle à ſes yeux
Offrir en vain ſon viſage ennuïeux;
Et l'affliger au milieu de ſa gloire
Par des récits qu'il ne voudra pas croire?
Mais à vrai dire, un mal plus dangereux
A pris racine en ce Roïaume affreux.
Et tu le ſçais. Sous l'heureux miniſtére
Du vieux Eaque & de Minos ſon frére,
De Jupiter tous deux fils adorez,
Et tous deux Rois ſur la Terre honorez,
La Vertu ſeule & la haute naiſſance
Eſtoient en droit de régir ta balance:
Car quel emploi requiert plus de ſplendeur,
De dignité, de gloire, & de grandeur,
Que le pouvoir de rendre ſes ſemblables
Par un ſeul mot, heureux ou miſérables?
Chacun alors maintenu dans ſes droits
Eſtoit peſé ſuivant ſon propre poids.
Point de détour, point de ruſe ſubtile,
Point de préſens. Autre tems, autre ſtile.
Tout eſt changé, depuis que l'Equité
Fut dévolüe à la vénalité.

Un vil amas d'Ombres intéreſſées
Parmi le Peuple au hazard ramaſſées,
Souïlla bientoſt d'un air contagieux
Le Tribunal de ces enfans des Dieux;
Et crut avoir, en païant leur Office,
Aquis le droit de vendre leur Juſtice.
Tout triomphans de ce titre uſurpé,
Leur noir eſſain d'un ſot orgueil pipé
Oſe oublier ſa premiere baſſeſſe,
Et conteſter un pouvoir qui les bleſſe
Aux demi-Dieux, dont le ſuprême rang
N'eſt dû qu'aux droits du mérite & du ſang.
Pour attendrir cette Troupe barbare,
De ſon bon droit vainement on ſe pare.
Si l'Equité n'emprunte le ſecours
De quelque intrigue: ils ſont muets & ſourds.
Nulle vertu n'émeut leur cœur farouche.
Il faut, il faut pour leur ouvrir la bouche
Que l'intéreſt ou les ſuggeſtions
Faſſent parler ces noirs Amphictyons.
Que ſi quelqu'un plus juſte & plus fidéle
Pour l'équité montre encor quelque zéle,
Ce vain gloſeur, triſtement rebuté
Fait bande à part, & n'eſt point écouté.

Tel

Tel eſt l'eſprit de leur Cour infernale.
Enten moi donc. Veux tu de leur cabale
Punir enfin les complots turbulens,
Et garentir tes Etats chancelans
De toute injuſte & maligne entrepriſe?
Fais appeller le Juge de Cambyſe.
Il eſt ici, cet Eſprit malheureux.
Tes yeux verront dans ſon ſupplice affreux
De ma juſtice un témoin ſans reproche.
Ouï: je le veux, dit Pluton. Qu'il approche.
A ce diſcours: un Cadavre ſouïllé,
Couvert de ſang, & de chair dépouïllé,
S'offre à ſa veüe; & d'une horreur ſoudaine
Fait friſſonner la Troupe ſouterraine.
Pluton le voit; & de couleur changé:
Quel eſt ton nom? Sizâme l'affligé.
Ta qualité? Juge indigne de l'eſtre.
Et ton Païs? La Perſe m'a veu naiſtre.
Mais qui t'a mis en ce tragique état?
Ce fut le Roi. Ce juſte Potentat
Me fit ſubir cette peine équitable:
Et pour laiſſer un monument capable
D'intimider tout Miniſtre vénal,
Fit de ma chair couvrir le Tribunal

Ou par mes mains la Juſtice vendüe
Après ma mort devoit eſtre rendüe.
C'en eſt aſſez, reprit le Dieu content.
Par cet exemple à mon Peuple important
Faiſons trembler l'Audace & l'Injuſtice.
Meſme forfait requiert meſme ſupplice.
Marchez, Démons. Et vous Filles d'Enfer,
Exécutez ſur ces Ames de fer
Une Sentence à leurs crimes trop düe;
Et que leur peau ſur ces bancs étendüe,
A l'Avenir conſacrant leurs noirceurs,
Serve de ſiége à tous leurs Succeſſeurs.

LA MOROSOPHIE.

ALLEGORIE IV.

A contempler le Monde & ſes richeſſes,
Et cet amas de fécondes largeſſes
Que jour & nuit la Mére des Humains
Sur ſes Enfans répand à pleines mains;
Qui ne croiroit que la tendre Nature
En paîtriſſant l'Homme ſa créature
Ne l'a tiré du néant ténébreux
Que pour le rendre infinîment heureux?
Mais d'autre part, ces fléaux innombrables
Accumulez ſur nos jours miſérables,
Triſtes Mortels nous font regarder tous
Comme l'objet de ſon plus noir couroux.
D'ou peut venir ce mélange adultére
D'adverſitez, dont l'influence altére
Les plus beaux dons de la Terre & des Cieux?
L'Antiquité nous mit devant les yeux

De ce torrent la ſource emblématique,
En nous peignant cette femme myſtique
Fille des Dieux, chef d'œuvre de Vulcain,
A qui le Ciel prodiguant par leur main
Tous les préſens dont l'Olympe s'honore,
Fit mériter le beau nom de Pandore.
L'Urne fatale ou les afflictions
Les durs travaux, les malédictions
Juſqu'à ce tems des Humains ignorées,
Avoient eſté par les Dieux reſſerrées,
Pour le malheur des Mortels douloureux
Fut confiée à ſes ſoins dangereux.
Fatal deſir de voir & de connaiſtre!
Elle l'ouvrit: & la Terre en vit naiſtre
Dans un inſtant tous les fléaux divers
Qui depuis lors inondent l'Univers.
Quelle que ſoit, ou vraïe ou figurée
De ce revers l'hiſtoire aventurée,
N'en doutons point, la Curioſité
Fut le canal de noſtre adverſité.
Mais de ce mal déterrons la racine,
Et remontons à la vraïe origine
De tant d'ennuis dont le triſte concours
De noſtre vie empoiſonne les jours.

Avant que l'Air, les Eaux & la Lumiere
Enſevelis dans la Maſſe premiere
Fuſſent éclos par un ordre immortel
Des vaſtes flancs de l'Abyme éternel,
Tout n'eſtoit rien. La Nature enchaînée
Oiſive, & morte avant que d'eſtre née,
Sans mouvement, ſans forme, ſans vigueur,
N'eſtoit qu'un corps abbatu de langueur,
Un ſombre amas de principes ſtériles
De l'exiſtence élemens immobiles.
Dans ce Cahos, ainſi par nos Aïeux
Fut appellé ce deſordre odieux,
En pleine paix ſur ſon thrône affermie
Régna longtems la Diſcorde ennemie;
Juſques au jour pompeux & floriſſant
Qui donna l'eſtre à l'Univers naiſſant,
Quand l'Harmonie architecte du Monde
Développant dans cette nuit profonde
Les Elémens pêle mêle diffus,
Vint débrouïller leur mélange confus;
Et variant leurs formes aſſorties
De ce grand Tout animer les parties.
Le Ciel receut en ſon vaſte contour
Les feux brillans de la nuit & du jour:

L'Air

L'Air moins ſubtil aſſembla les nüages
Pouſſa les vents, excita les orages:
L'Eau vagabonde, en ſes flots inconſtans
Mit à couvert ſes müets habitans:
La Terre enfin, cette tendre nourrice
De tous nos biens ſage modératrice
Inépuiſable en principes féconds,
Fut arrondie, & tourna ſur ſes gonds,
Pour recevoir la céleſte influence
Des doux préſens que ſon ſein nous diſpenſe.
Ainſi des Dieux le ſuprême vouloir
De l'Harmonie établit le pouvoir.
Elle éteignit par ce ſublime exorde
Le régne obſcur de l'affreuſe Diſcorde.
Mais cet eſſai de ſes ſoins généreux
Eut eſté peu, ſi ſon empire heureux
N'eut conſommé l'ouvrage de la Terre
Par le bonheur des Eſtres qu'elle enſerre.
Aux meſmes loix elle les ſoumit tous.
Le foible Agneau ne craignit point les Loups;
Et ſans péril il vit paiſtre ſur l'herbe
Le Tigre & l'Ours près du Lion ſuperbe.
Entretenus par les meſmes accords,
Tous les Mortels ne formérent qu'un Corps

Vivi-

Vivifié par ſa force infinie
D'un meſme eſprit & d'un meſme Génie,
Et dirigé par les meſmes concerts
Dont la cadence anime l'Univers.
Par le ſecours de cette intelligence,
Riches ſans biens, pauvres ſans indigence,
Ils vivoient tous également heureux;
Et la Nature eſtoit riche pour Eux.
Toute la Terre eſtoit leur héritage.
L'égalité faiſoit tout leur partage.
Chacun eſtoit & ſon Juge & ſon Roi;
Et l'Amitié, la Candeur & la Foi
Exerçoient ſeuls en ce tems d'innocence
Les droits ſacrez de la Toute puiſſance.
Tel fut le Regne à la Terre ſi doux
Que l'Harmonie exerça parmi nous.
Du vrai bonheur nous fûmes les ſymboles
Tandis qu'exemt de paſſions frivoles
Le Genre humain dans les ſages plaiſirs
Sçeut contenir ſes modeſtes deſirs.
Mais cependant la Diſcorde chaſſée,
Chez les Mortels furtivement gliſſée
Comme un ſerpent ſe cachoit ſous ces fleurs;
Et par l'eſprit empoiſonnoit les cœurs.

Chacun

Chacun déjà s'interrogeant ſoi-même
De l'Univers épluchoit le ſyſtême.
Comment s'eſt fait tout ce que nous voïons?
Pourquoi ce Ciel, ces Aſtres, ces raïons?
Quelle vertu dans la Terre enfermée
Produit ces biens dont on la voit ſemée?
Quelle chaleur fait meurir ſes moiſſons,
Et rajeunit ſes arbres, ſes buiſſons?
Mais ces hyvers, dont la triſte froidure
Gerce nos fruits, jaunit noſtre verdure,
Que ſervent ils? & que ſervent ces jours
Tous inégaux; tantoſt longs tantoſt courts?
Ah que la Terre en ſeroit bien plus belle,
Si du Printems la douceur éternelle
Faiſoit régner des jours toujours réglez!
Ainſi parloient ces Mortels aveuglez,
Qui pleins d'eux-meſme, & ſortant des limites
Par la Nature à leur Eſtre preſcrites,
Oſoient ſonder ſpectateurs criminels
La profondeur des ſecrets éternels.
Folle Raiſon! lumiere déplorable
Qui n'inſinüe à l'Homme miſérable
Que le mépris d'une ſimplicité
Si néceſſaire à ſa félicité!

Par

Par ce ſuccès la Diſcorde amorcée
Conceut dès lors l'orgüeilleuſe penſée
D'exterminer l'Harmonie & ſes loix;
Et raſſemblant à ſa fatale voix
Ces Inſenſez prêts à lui rendre hommage,
Prit la parole, & leur tint ce langage.
Hé quoi, Mortels! c'eſt donc aſſez pour vous
De contenter vos appétits jaloux?
Et le bonheur des animaux ſauvages
Sera le ſeul de tous vos avantages?
Car dans quel ſens eſtes vous plus heureux?
Comme pour vous le Monde eſt fait pour eux.
Meſmes deſirs, meſmes ſoins vous inſpirent:
Vous reſpirez le meſme air qu'ils reſpirent:
L'Aſtre du jour comme vous les chérit;
Et comme vous la Terre les nourrit.
Répondez donc: quel bien, quelle opulence,
De voſtre rang peut fonder l'excellence?
Noſtre Raiſon, direz vous. J'en conviens.
C'eſt le plus grand le plus doux de vos biens.
Mais ce tréſor, cette flâme ſacrée,
Quelle lumiere en avez vous tirée?
L'Invention de quelques Arts, dictez
Par l'embarras de vos néceſſitez.

Chacun déjà s'interrogeant ſoi-même
De l'Univers épluchoit le ſyſtême.
Comment s'eſt fait tout ce que nous voïons?
Pourquoi ce Ciel, ces Aſtres, ces raïons?
Quelle vertu dans la Terre enfermée
Produit ces biens dont on la voit ſemée?
Quelle chaleur fait meurir ſes moiſſons,
Et rajeunit ſes arbres, ſes buiſſons?
Mais ces hyvers, dont la triſte froidure
Gerce nos fruits, jaunit noſtre verdure,
Que ſervent ils? & que ſervent ces jours
Tous inégaux; tantoſt longs tantoſt courts?
Ah que la Terre en ſeroit bien plus belle,
Si du Printems la douceur éternelle
Faiſoit régner des jours toujours réglez!
Ainſi parloient ces Mortels aveuglez,
Qui pleins d'eux-meſme, & ſortant des limites
Par la Nature à leur Eſtre preſcrites,
Oſoient ſonder ſpectateurs criminels
La profondeur des ſecrets éternels.
Folle Raiſon! lumiere déplorable
Qui n'inſinüe à l'Homme miſérable
Que le mépris d'une ſimplicité
Si néceſſaire à ſa félicité!

Par

Par ce ſuccès la Diſcorde amorcée
Conceut dès lors l'orgüeilleuſe penſée
D'exterminer l'Harmonie & ſes loix;
Et raſſemblant à ſa fatale voix
Ces Inſenſez prêts à lui rendre hommage,
Prit la parole, & leur tint ce langage.
Hé quoi, Mortels! c'eſt donc aſſez pour vous
De contenter vos appétits jaloux?
Et le bonheur des animaux ſauvages
Sera le ſeul de tous vos avantages?
Car dans quel ſens eſtes vous plus heureux?
Comme pour vous le Monde eſt fait pour eux.
Meſmes deſirs, meſmes ſoins vous inſpirent:
Vous reſpirez le meſme air qu'ils reſpirent:
L'Aſtre du jour comme vous les chérit;
Et comme vous la Terre les nourrit.
Répondez donc: quel bien, quelle opulence,
De voſtre rang peut fonder l'excellence?
Noſtre Raiſon, direz vous. J'en conviens.
C'eſt le plus grand le plus doux de vos biens.
Mais ce tréſor, cette flâme ſacrée,
Quelle lumiere en avez vous tirée?
L'Invention de quelques Arts, dictez
Par l'embarras de vos néceſſitez.

La faim cruelle inventa la culture
Des champs marquez pour voſtre nourriture.
Vous ne devez qu'aux rigueurs des ſaiſons
L'art d'élever vos paiſibles maiſons:
Et le beſoin d'un commerce facile
A rendu l'onde à vos rames docile.
Voſtre Raiſon ne vous a rien appris
Qu'à captiver l'eſſor de vos eſprits:
A regarder cet Univers ſenſible
Comme l'objet d'une étude impoſſible;
Ou tout au plus en voïant ſes attraits
A reſpecter les Dieux qui les ont faits.
Mais ſi ces Dieux auteurs de tant de choſes
Avoient voulu vous en cacher les cauſes,
Vous auroient ils inſpiré ces élans,
Ce feu divin, ces deſirs vigilans,
Et cette ardeur d'apprendre & de connaiſtre
Qui conſtitüe & diſtingue voſtre eſtre?
Souffrez qu'enfin vos yeux ſoient deſſillez,
Et ſervez vous des feux dont vous brillez.
Pour ſeconder en vous un ſi beau zéle
J'améne ici ma Compagne fidéle.
Moroſophie eſt ſon titre adopté
Et ſon vrai nom la Curioſité.

Recevez

Recevez la. Sa lumiere divine
Vous apprendra voſtre vraïe origine.
Vous connoiſtrez le principe & la fin
De toute choſe: & vous ſerez enfin
En lui rendant vos ſoins & voſtre hommage,
Pareils aux Dieux dont vous eſtes l'image.
A ce diſcours qui charme les Humains
Tout applaudit de la voix & des mains.
Moroſophie en tous lieux approuvée,
Et ſur un thrône en public élevée,
Dicte de là ſes oracles menteurs,
Ses argumens, ſes ſecrets impoſteurs:
Et dans le Monde inondé d'Aphoriſmes,
De Queſtions, de Doutes, de Sophiſmes,
A la Sageſſe on vit en un clin d'œil
Subſtitüer la Folie & l'Orgueil.
Mais pour ſervir ſa perfide maitreſſe
Le grand ſecret de ſa trompeuſe adreſſe
Fut de remplir les Hommes diviſez
De ſentimens l'un à l'autre oppoſez
D'embaraſſer leurs eſprits téméraires
D'opinions & de dogmes contraires;
Et d'anoblir du nom de véritez
Ce fol amas de contrariétez.

De cette Mer agitée, incertaine,
Sortit alors la Diſpute hautaine,
Les yeux ardens, le viſage enflammé,
Et le regard de colére allumé:
Monſtre hargneux, ſuperbe, acariâtre,
Qui de ſoi-meſme Orateur idolâtre,
Combat toujours, ne recule jamais,
Et dont les cris épouvantent la Paix.
D'elle bientoſt naquirent les Scandales,
Les Factions, les Brigues, les Cabales.
A ſon erreur chacun aſſujetti
Ne ſongea plus qu'à former ſon parti
Pour s'appuïer de la foule, & du zéle
Des Deffenſeurs de ſa ſecte nouvéle;
Et les Mortels ſous divers Concurrens
Suivirent tous des Drapeaux différens.
En cet état il n'eſtoit plus poſſible
Que cette Race orgüeilleuſe, infléxible
Vécut longtems ſous une meſme loi.
Ainſi chacun ne ſongeant plus qu'à ſoi,
On eut beſoin pour prévenir les guerres
De recourir au partage des Terres;
Et d'un ſeul Peuple, on vit dans l'Univers
Naiſtre en un jour mille Peuples divers.

Ce fut ainſi que la folle Sageſſe
Chez les Humains ſouveraine maitreſſe,
Les ſéparant d'interêts & de biens
De l'Amitié rompit tous les liens.
Mais des tréſors dont la Terre eſt chargée
La jouïſſance avec Eux partagée
Leur fit ſentir mille beſoins affreux.
Il fallut donc qu'ils convinſſent entre Eux
D'un bien commun dont l'utile mélange
Des autres biens facilitât l'échange:
Et l'or jadis ſous la Terre caché,
L'or, de ſes flancs par leurs mains détaché,
Fut par leur choix & leur commun ſuffrage
Deſtiné ſeul à ce commode uſage.
Mais avec lui ſortit du meſme ſein
De tous nos maux le véritable eſſain.
L'Inſatiable & honteuſe Avarice
Du Genre humain pâle dominatrice
Chez lui receüe avec tous ſes Enfans,
Rendit par tout les Vices triomphans.
Sous l'étendart de cette Reine impure
Les trahiſons, le larcin, le parjure,
Le meurtre meſme, & le fer, & le feu,
Tout fut permis, tout ne devint qu'un jeu.

L'Intereſt

L'Intereſt ſeul fut le Dieu de la Terre.
Il fit la paix, il déclara la guerre,
Pour ſe détruire arma tous les Mortels,
Et des Dieux meſme attaqua les Autels.
Pour mieux encore établir ſon empire,
Moroſophie inventa l'Art d'écrire
Des longs procès inſtrument éternel,
Et du menſonge orgâne criminel;
Par qui la Fraude en preſtiges fertile
Seme en tous lieux ſa doctrine ſubtile,
Et chez le Peuple ami des nouveautez
Change en erreurs toutes les véritez.
Mille autres Arts encor plus déteſtables
Furent le fruit de ſes ſoins redoutables;
Et d'eux naquit à ſes ordres ſoumis
Le plus mortel de tous nos Ennemis,
Le Luxe, ami de l'oiſive molleſſe,
Qui parmi nous ſignalant ſa ſoupleſſe,
Introduiſit par cent divers canaux
La Pauvreté le plus dur de nos maux.
Ainſi l'aimable & divine Harmonie
De tous les cœurs par degrez fut bannie.
Mais en partant pour remonter aux Cieux,
Elle voulut dans ſes derniers adieux

De ſa bonté pour la Race mortelle
Laiſſer encor une marque nouvelle.
Si vos eſprits eſtoient moins prévenus,
Et ſi vos maux vous eſtoient mieux connus,
J'aurois, dit-elle, encor quelque eſpérance
De réüſſir à voſtre délivrance.
Mais la Diſcorde éblouiſſant vos yeux
Vous a rendu ſon joug trop précieux,
Pour me flatter que vos clartez premieres
Puiſſent renaître à mes foibles lumieres,
Et préſumer qu'une ſeconde fois
L'affreux Cahos ſe débrouille à ma voix.
Pour eſtre heureux vous receutes la vie;
Et ce bonheur fit ma plus chére envie
Aux Immortels j'oſai ravir pour vous
Ce feu du Ciel dont ils ſont ſi jaloux,
Cette Raiſon, dont la ſplendeur divine
Vous fait ſentir voſtre vraïe origine.
Qu'avez vous fait d'un partage ſi doux?
C'eſt elle helas! qui vous a perdus tous.
Par voſtre orgueil corrompüe, altérée
Dans voſtre cœur elle a donné l'entrée
Aux vanitez aux folles viſions
Germe éternel de vos diviſions;

Et s'échappant du cercle des idées
A vos beſoins par les Dieux accordées,
Elle a porté ſes regards élevez
Juſqu'aux ſecrets pour Eux ſeul réſervez.
Funeſte eſſor, malheureuſe chimére
Qui vous ravale au deſſous de la Sphére
Des Animaux les plus défectueux:
D'autant plus vils, que plus préſomptueux,
Vous ne ſuivez au lieu de la Nature
Qu'une ombre vaine, une fauſſe peinture,
Et qu'à vos yeux trompez par cet écüeil
Voſtre miſére, eſt un ſujet d'orgüeil.
Adieu. Je pars, de vos cœurs éxilée,
Et ſans eſpoir de m'y voir rappelée.
Mais ma pitié ne peut vous voir périr.
Et ſi mes ſoins n'ont pû vous ſecourir,
Si mon pouvoir ſur tout ce qui reſpire
N'a pû ſur vous conſerver ſon empire,
Pour vous du moins j'entretiendrai toujours
L'ordre conſtant & l'immüable cours
Qu'à l'Univers en lui donnant naiſſance
Sçeut impoſer ma ſuprême puiſſance.
Vous joüirez toujours par mes bienfaits
De tous les dons que le Ciel vous a faits,

Et cette Terre à vos vœux ſi facile
Sera pour vous un éternel azile;
Juſqu'au moment préveu par vos Aïeux
Qui confondra la Terre avec les Cieux,
Lorſque la flâme en ravages féconde
Viendra ſapper les murailles du Monde,
Pour reproduire en ſes vaſtes tombeaux
De nouveaux Cieux & des Hommes nouveaux.
Ainſi parla l'immortelle Déeſſe
Et dès l'inſtant fidéle à ſa promeſſe
Elle quitta ce terreſtre Séjour,
Et prit ſon vol vers la céleſte Cour.
Depuis ce tems, la Diſcorde ſauvage
Vit les Humains nez pour ſon eſclavage
De l'Harmonie oubliant les concerts,
Courir en foule au devant de leurs fers:
Et deſormais maîtreſſe de la Terre,
Y fit régner au mépris du Tonnerre
Vangeur tardif de nos impiétez,
Tous les malheurs par le Vice enfantez.

MINERVE.

ALLEGORIE V.

FOibles Humains ſi fiers de vos grandeurs,
De voſtre ſort vantez moins les ſplendeurs.
Des Immortels ſi vous eſtes l'ouvrage,
Les Animaux ont le meſme avantage
La meſme main qui forma voſtre corps
De leur machine aſſembla les accords.
Ainſi ſur eux l'honneur de la naiſſance
N'eut jamais dû fonder voſtre puiſſance,
Si la Raiſon par un ſecours heureux
N'eut établi voſtre empire ſur eux,
Et ſoumettant la force à la foibleſſe,
De voſtre rang diſtingué la nobleſſe.
Mais ce raïon parmi vous ſi vanté
N'eſt rien en ſoi qu'ombre & qu'obſcurité.
L'Uſage ſeul en fait un bien ſuprême,
Et cet uſage eſt la Sageſſe même,

Le plus divin, le plus beau, le plus doux
De tous les biens; mais qui n'eſt point en nous,
Des Dieux du Ciel c'eſt le grand héritage.
Les Animaux ont l'Inſtinct pour partage:
De ſa Raiſon l'Homme eſt plus glorieux;
Mais la Sageſſe eſt la Raiſon des Dieux.
Sans ſes clartez, la noſtre dégradée
Eſt toujours foible & toujours mal guidée:
Et par malheur, nul n'obtient ſon ſecours
Que rarement, & jamais pour toujours.
La main des Dieux la donne & la retire
Selon les loix qu'elle veut ſe preſcrire:
Mais nul ne peut compter ſur ſes conſeils
Ni plus longtems, ni plus que ſes pareils.
Et c'eſt pourquoi dans l'enfance du Monde,
Lors que le Ciel par ſa vertu féconde
Eut fait ſortir l'Univers de ſes flancs,
Le vieux Saturne, aîné de ſes Enfans
Aïant connu qu'eſtant tels que nous ſommes,
L'Homme n'eſt point né pour régir les Hommes,
Donna la Terre indigente d'appui
A gouverner à des Dieux comme lui.
Cet ordre heureux fit régner la Juſtice,
Et fut pour nous l'époque & le ſolſtice

Du vrai Bonheur, qui depuis ces beaux jours
Fut de la Terre éxilé pour toujours,
Quand Jupiter uſurpateur ſévére
Changeant les loix preſcrites par ſon Pére,
Pour maintenir ſon empire odieux
Mit les Humains à la place des Dieux.
De tous nos maux ce mal ourdit la trame.
Le premier régne eſtoit celui de l'Ame:
Mais le nouveau fut le régne des Sens,
Et ſon Auteur, des Mortels trop puiſſans
Faiſant par là germer l'orgüeil ſuprême
Les trahit tous, & ſe trahit lui-même.
Car les Geans fiers d'avoir de leurs mains
Forgé des fers au reſte des Humains,
Et de ſe voir par la force & la guerre
Vainqueurs du Monde & Tyrans de la Terre,
A Jupiter par de nouveaux excès
Firent encor redouter leurs ſuccès;
Et leur orgueil s'élevant une route
Pour le détruire, ils l'euſſent fait ſans doute
Si tous les Dieux par lui meſme bannis,
Pour le ſauver ne s'eſtoient reünis;
Et renverſant les maſſes entaſſées
Par ces Ingrats juſqu'aux cieux exhauſſées,

N'euſſent

N'euſſent enfin ſous ces monts embraſez
Enſeveli leurs reſtes écraſez.
Le haut Olympe en ſes antres humides
Vit bouïllonner le ſang des Aloïdes.
Sous Pélion Mimas fut abyſmé;
Et dans le creux de ſon gouffre enflamé
Le Mont voiſin de l'Amante d'Alphée
Mugit encor des ſoupirs de Typhée.
Mais voſtre cœur facile à s'irriter,
Dieux outragez, ne pût ſe contenter
D'une pénible & douteuſe victoire
Ou le péril fut plus grand que la gloire.
Des Immortels le redoutable Roi,
Jupiter meſme, avoit pâli d'effroi:
Et ce Monarque auſſi puiſſant que juſte
Vous aſſemblant devant ſon thrône auguſte,
En ce diſcours conforme à vos ſouhaits
Vous fit à tous entendre ſes décrets.
Enfans du Ciel, Aſſemblée immortelle
Dont le courage intrépide & fidelle
Contre l'effort d'un complot inſolent
Vient d'affermir mon thrône chancelant:
Par vos efforts ſoutenus du Tonnerre
Les attentats des Enfans de la Terre

Viennent

Viennent enfin de retomber ſur eux;
Et les horreurs d'un châtiment affreux
Ont expié l'audace forcenée
Contre les Cieux ſi longtems mutinée.
Mais un affront par les Dieux enduré,
Bien que puni, n'eſt jamais réparé;
Et je ne puis mettre en oubli l'injure
Faite à mon rang par leur Race parjure,
Qu'en m'éloignant d'un ſéjour déteſté
Theâtre impur de leur impiété.
Suivez moi donc: venez Troupe choiſie
Gouter en paix la céleſte ambroſie
Loin d'une Terre importune à nos yeux:
Et chez le Ciel, Pere commun des Dieux,
Allons chercher dans un plus noble étage
Noſtre demeure & noſtre vrai partage.
A ce diſcours chacun fait éclater
Son allegreſſe; & ſans plus conſulter
Tout ce grand Chœur qu'un meſme zéle anime
A ſe rejoindre à ſon Auteur ſublime
Part, vole, arrive; & ſemblable à l'éclair
Aïant franchi les vaſtes champs de l'Air,
Au Firmament demeure pacifique
Du Dieu des Cieux, reprend ſa place antique.

Le

Le Ciel les voit inclinez devant lui:
Et d'un ſoûris garand de ſon appui
Rendant le calme à leur ame incertaine;
Je ſçai, dit-il, quel motif vous améne,
Et je conſens à régler entre Vous
Le grand partage ou vous aſpirez Tous.
Dans mes Etats comme aiſné de ma Race
Saturne aura la plus illuſtre place:
Un vaſte Globe élevé juſqu'à moi
Eſt le ſéjour dont je l'ai nommé Roi.
Entre les Dieux nez pour lui rendre hommage
Trois ſeulement auront leur appanage:
Le reſte en cercle autour de lui placez,
A le ſervir Miniſtres empreſſez,
Lui formeront une Cour ſans égale
Digne d'un Dieu que ma faveur ſignale.
Au ſecond rang Jupiter & ſa Cour
Plus loin de moi, mais plus voiſins du Jour,
Etabliront leur régne & leur puiſſance;
Et près de lui poſtez pour ſa défenſe
Quatre grands Dieux marchant ſous ſes drapeaux
Lui ſerviront de garde & de flambeaux.
Mars, & Venus, & Mercure ſon frére
Iront comme Eux régir chacun leur ſphére.

Phébus

Phébus enfin de mes feux éclairé,
Phébus, l'honneur de l'Olympe ſacré,
Ira ſur Vous, ſur la Nature entiere
Dans le Soleil répandre ſa lumiere.
Telle eſt pour Vous la faveur de mes loix.
Jouïſſez en. Partez. Mais toutefois
En vous donnant de ſi pompeux Domaines,
Ne croïez pas que j'adopte vos haines,
Ni que je veuïlle au gré de vos chagrins
Abandonner la Terre à ſes deſtins.
Aux Dieux créez les paſſions permiſes
Sont devant Moi tremblántes & ſoumiſes:
Le Ciel autheur de tant d'Eſtres ſemez
N'obéït point aux ſens qu'il a formez.
Je prétens donc que l'unique Déeſſe
Qui ſous mes loix préſide à la Sageſſe,
Minerve dis-je, appui de mes Autels,
Au lieu de Vous, reſte près des Mortels
Pour éclairer de ſes vives lumiéres
L'obſcurité de leurs foibles paupiéres.
Allez, ma Fille, allez chez les Humains
Faire obſerver mes ordres ſouverains:
Guidez leurs pas, ſoutenez leur foibleſſe,
Dans leurs eſprits verſez voſtre richeſſe:

Daignez

Daignez enfin dans les terreſtres lieux
Leur tenir lieu de tous les autres Dieux.
Ils trouveront en vous leur bien ſolide:
Nul Dieu ne manque ou Minerve réſide.
Il dit. Minerve attentive à ſa voix
Sans repliquer ſe ſoumet à ſes loix,
Vient ſur la Terre; & cherchant un azile
Ou ſes clartez puiſſent la rendre utile
Au bien commun de tous ſes habitans,
Choiſit la Cour de ces Rois éclatans
Race des Dieux, que le Ciel par ſa grace
Voulut choiſir pour régner en ſa place.
Dans ces Conſeils dont les directions
Font le deſtin de tant de Nations,
Elle s'avance; & cherchant à leur luire,
Je viens, dit-elle, ici bas vous inſtruire
A rendre heureux tous les Peuples divers
Qui ſous vos loix rempliſſent l'Univers.
Vous apprendrez ſous mes ordres ſuprêmes
A les régir, à vous régir vous mêmes.
Je ſuis Minerve: Ecoutez mes leçons.
Quoi? vous fuïez, & mépriſez mes ſons?
Ah, je le vois, la Politique injuſte
A déjà pris chez Vous ma place auguſte.

Helas Mortels! je pleure voſtre ſort.
L'autorité n'eſt point de mon reſſort,
Et je ne puis de mes céleſtes flames
Malgré vous meſme illuminer vos ames.
Allons chercher au ſéjour de Thémis
D'autres Mortels plus doux & plus ſoumis.
Mais juſte Ciel! quelle Gorgone horrible
Tient ſon empire en cet antre terrible?
C'eſt la Chicane. Autour d'elle aſſemblez
De ſa fureur cent Miniſtres zélez
Viennent tous d'Elle apprendre la ſcience
De devenir fourbes en conſcience,
Doux ſans douceur, juſtes ſans équité,
Et ſcélérats avec intégrité.
Fuïez Déeſſe un gouffre ſi profane
De l'Injuſtice abominable organe.
Voſtre Sageſſe, ô divine Pallas,
Ne doit point eſtre ou l'Equité n'eſt pas:
Chez les Humains cherchez d'autres aziles;
Et dans des lieux plus nobles, plus tranquilles,
Allez trouver ces Sages épurez
De vos raïons par l'étude éclairez,
Qui dans le ſein de la Philoſophie
A vous chercher ont conſumé leur vie:

Mortels

Mortels divins, qui n'aſpirant qu'à vous
Méritent ſeuls vos regards les plus doux.
Minerve y court: mais ô ſoin inutile!
De ſes vapeurs, la Chimére ſubtile
Reine abſolüe avoit déjà ſurpris
Ces vains Mortels d'illuſions nourris,
Qui ſur la foi de leurs foibles ſyſtêmes
Connoiſſant tout, ſans ſe connoiſtre eux mêmes
Cherchent hors d'eux, privez des vrais ſecours,
La Vérité qui les fuira toujours.
Ainſi par tout, dans les Cours, dans les Villes,
Ne trouvant plus que des ames ſerviles,
De foibles cœurs, eſclaves enchantez
Des Paſſions leurs ſeules Déïtez,
L'humble Minerve au bout de ſa carriere
Choiſit enfin pour retraite derniere
Ces lieux divins, ces Temples fortunez
A la Sageſſe aziles deſtinez,
Ou chaque jour du Ciel meſme ſon Pére
Portant ſur eux l'auguſte caractére,
De ſes Autels les Miniſtres ſacrez
Viennent dicter ſes ordres révérez.
Mais elle y voit l'Ambition perfide
Fouler aux piez la Piété timide,

La Piété, ſon unique ſoutien,
Sans qui Vertus, Sageſſe, tout n'eſt rien.
Après ce coup, la Retraite céleſte
Eſt deſormais la ſeule qui lui reſte.
Le Ciel lui meſme approuve ſon deſſein:
Venez, ma Fille, & rentrez dans mon ſein,
Soïez, dit-il, ma compagne éternelle.
L'Homme a trahi ma bonté paternelle.
Il a rendu mes bienfaits ſuperflus.
Mais c'en eſt fait: il n'en jouïra plus,
Tous les Mortels ont mérité ma haine:
Et ſi jamais ma bonté ſouveraine
Sur quelqu'un d'eux daigne répandre encor
De vos clartez le précieux tréſor;
Je veux du moins que ce raïon de gloire
Ne ſoit pour lui qu'un ſecours tranſitoire,
Et qu'il n'en ait au gré de ma bonté
Que l'uſufruit ſans la proprieté.

LA VERITE'.

ALLEGORIE VI.

AU pié du Mont ou le Fils de Latône
Tient ſon empire, & du haut de ſon thrône
Dicte à ſes Sœurs les ſçavantes leçons
Qui de leur voix régiſſent tous les ſons,
La main du Tems creuſa les voûtes ſombres
D'un antre noir, ſéjour des triſtes ombres
Ou l'œil du Monde eſt ſans ceſſe éclipſé,
Et que les Vents n'ont jamais careſſé.
Là de ſerpens nourrie & dévorée
Veille l'Envie honteuſe & retirée,
Monſtre ennemi des Mortels & du Jour,
Qui de ſoi meſme eſt l'éternel vautour,
Et qui traînant une vie abbatüe
Ne s'entretient que du fiel qui le tüe.
Ses yeux cavez, troubles & clignotans
De feux obſcurs ſont chargez en tout tems.

Au lieu de ſang dans ſes veines circule
Un froid poiſon qui les géle & les brule,
Et qui de là porté dans tout ſon corps,
En fait mouvoir les horribles reſſorts.
Son front jaloux, & ſes lévres éteintes
Sont le ſéjour des Soucis & des Craintes.
Sur ſon viſage habite la Pâleur;
Et dans ſon ſein triomphe la Douleur,
Qui ſans relâche à ſon âme infectée
Fait éprouver le ſort de Prométée.
Mais tous les maux dont ſa rage s'aigrit
N'égalent point le mal qu'elle ſouffrit
Lors qu'au milieu des Nymphes du Parnaſſe
L'humble Vertu venant prendre ſa place,
Le front couvert des lauriers d'Apollon,
Parut au haut de leur double vallon.
Quoi dans des lieux où j'ai receu naiſſance,
Ou de tout tems j'exerce ma puiſſance,
Une Etrangére au mépris de mes droits
Viendra régner, & m'impoſer des loix?
Ah renonçons au titre d'Immortelle,
Et périſſons, ou vangeons nous, dit-elle.
De ſa caverne elle ſort à l'inſtant,
Et de ſanglots le cœur tout palpitant

Devant la Fraude impie & meurtriére
Hûrle en ces mots ſa dolente priére.
Ma chére Sœur, car dans ſes flancs hideux
L'obſcure Nuit nous forma toutes deux:
Ton Ennemie inſultant â nos haînes
Va pour jamais nous charger de ſes chaînes,
Si tu ne viens par d'infaillibles coups
Prêter main forte à mon foible couroux.
Par ton maintien ſi tranquille & ſi ſage,
Par la douceur de ton humble langage,
Par ton ſoûrire, & par tes yeux dévots:
Enfin, ma Sœur, pour finir en deux mots,
Par ce poignard, qui ſous ta vaſte robe
A tous les yeux ſe cache & ſe dérobe,
Du Tems qui vôle emploïons les momens.
Joins ton adreſſe à mes reſſentimens;
Et prévenons par noſtre heureuſe audace
Le deshonneur du coup qui nous menace.
A te ſervir je cours me préparer
Reprend la Fraude; & ſans plus différer,
La Nuit écloſe, elle aſſemble autour d'elle
Les Trahiſons, ſa légion fidelle,
Et le Menſonge aux regards effrontez,
Et le Deſordre aux bras enſanglantez,

Qui ſecondez du Silence timide
Volent au Temple ou la Vertu réſide.
Dans un deſert éloigné des Mortels,
D'un peu d'encens offert ſur ſes Autels,
Et des douceurs de ſon humble retraite
Elle vivoit contente & ſatisfaite.
Là pour deffenſe & pour Divinité
Elle n'avoit que ſa ſécurité.
L'aimable Joïe à ſes régles ſoumiſe,
La Liberté, l'innocente Franchiſe,
L'Honneur enfin partiſan du grand jour
Faiſoient eux ſeuls & ſa garde & ſa Cour.
En cet état, imprudente, endormie,
Contre les traits de ſa noire Ennemie
Sur quel ſecours appuïer ſon eſpoir?
On prévient mal ce qu'on n'a ſceu prévoir.
Bientoſt l'effort de la Troupe infernale
Sans nul péril contre Elle ſe ſignale.
Pour tout appui ſes Compagnes en pleurs
Avec ſes cris confondent leurs douleurs.
On lui ravit encor tout ce qu'Elle aime,
On les diſſipe, on la chaſſe elle même.
De ſon bandeau, de ſes voiles ſacrez
Ses Oppreſſeurs pompeuſement parez

Chez les Humains courant de place en place,
Font en tous lieux reſpecter leur grimace.
Mais c'eſt trop peu de cette ſeule erreur
Pour aſſouvir leur maligne fureur.
De ſes habits par leurs mains dépouïllée,
Des leurs encore Elle ſe voit ſouïllée,
Et l'Univers ſimple & peu ſoupçonneux
Les hait en Elle, & la chérit en Eux.
Ainſi par tout, ſolitaire, bannie,
Traînant ſa peine & ſon ignominie,
De tant de dons il ne lui reſte plus
Que la conſtance & des vœux ſuperflus.
Alors la Fraude encor plus enflammée
S'en va trouver la folle Renommée,
Le plus léger de ces Oiſeaux pervers
De qui la voix afflige l'Univers.
Obeï moi: pars, vole, lui dit-elle,
Cours en tous lieux chez la Race mortelle
Envenimer les eſprits & les cœurs
Contre l'objet de mes chagrins vangeurs.
Va. Devant toi marchera mon Génie.
A ce diſcours, l'infâme Calomnie
Peinte des traits de l'Ingénuité
Remplit l'Oiſeau de ſon ſouffle empeſté:

Et de concert ces deux monſtres agiles
Vont de leurs cris épouvanter les Villes.
L'Etonnement, le Trouble, les Clameurs,
Le Bruit confus, les ſecrétes Rumeurs,
Les faux Soupçons, & les Plaintes améres,
Du Peuple ami des abſurdes chiméres
Etourdiſſant l'eſprit & la raiſon,
Lui font ſans peine avaler leur poiſon:
Et la Vertu, victime de l'Envie,
Abandonnée, errante, pourſuivie,
Sans nul eſpoir à ſes malheurs permis,
Eprouve enfin qu'entre les Ennemis
Que l'intéreſt ou la colére inſpire,
Les plus cruels ſont ceux qu'elle s'attire.
Mais à l'excès ce déſordre porté
Réveille enfin la juſte Vérité.
Du haut des Cieux découvrant les cabales
Et les forfaits de ſes ſombres Rivales,
L'œil enflammé, le dépit dans le ſein
Elle deſcend ſon miroir à la main.
De ſes attraits l'éclatant aſſemblage
Se montre à tous ſans ombre & ſans nuage:
D'un vol leger la Victoire la ſuit,
Le Jour l'éclaire, & le Tems la conduit.

Diſ-

Diſparoiſſez, dit la Vierge céleſte.
Voiles trompeurs, ajuſtement funeſte,
Dont ſi longtems le Crime déguiſé
Trompa les yeux du vulgaire abuſé.
Dans ſon vrai jour, de ſa Troupe ſuivie
Laiſſez enfin reparoiſtre l'Envie;
Et de ce Monſtre impur & déteſté
Ne cachez plus l'affreuſe nudité.
Voici le tems Fantômes déteſtables
De vous montrer ſous vos traits véritables:
Dépouïllez vous de vos faux ornemens.
Et Toi, repren tes premiers vétemens,
Humble Vertu. Tes honteux adverſaires
S'offrent déjà ſous leurs vrais caractéres:
Pour achever d'abattre leurs ſoutiens,
Il en eſt tems, produi toi ſous les tiens.
Tous les objets veulent qu'on les compare.
A l'œuvre enfin l'Ouvrier ſe déclare.
Reléve toi. Tous ceux dont la Raiſon,
Eſt le vrai guide, & l'unique horiſon,
Par une illuſtre & glorieuſe eſtime
Te vangeront de la haine du Crime.
Par Eux bientoſt ſur ta teſte fanez
Reverdiront tes lauriers fortunez;

Et tes Rivaux perdant leur avantage,
N'oſeront plus te prêter leur viſage.
Mais de ton ſort l'infaillible bonheur
Sera ſur tout l'ineſtimable honneur
D'avoir ſceu plaire à ce Prince adorable,
A ce Héros généreux, ſecourable,
Le plus zélé de mes adorateurs,
Et le plus grand de tous tes protecteurs.
Sous cet appui ton triomphe eſt facile,
Noble Vertu, ſon cœur eſt ton azile.
C'eſt dans ce Temple ou la noble Candeur,
La Dignité, la ſolide Grandeur,
La Foi conſtante & l'Equité ſuprême,
La Verité, je me nomme moi-même,
Viennent t'offrir un tribut immortel,
Et nuit & jour encenſent ton Autel.
C'eſt là qu'on trouve au milieu des allarmes
Une ame libre, & ſourde au bruit des armes,
Toujours active, & toujours en repos,
Et l'Homme encor plus grand que le Heros.
A ces couleurs tu dois le reconnaiſtre.
Ce trait ſuffit. Le tems viendra peut eſtre
Ou je pourrai te peindre ſes exploits,
Ses Ennemis terraſſez tant de fois,

Ce long amas de palmes entaſſées
Sur les débris de cent Villes forcées,
Ses grands deſtins, & ceux de tant d'Etats
Le fruit certain de tant d'heureux combats.
Dans ce moment quelle vaſte barriere
Vient de s'ouvrir à ſa valeur guerriere?
Ce fier rempart du Thrône des Sultans,
Qui deffendu par vingt mille Titans
Sembloit devoir braver Jupiter même,
Rend ſon hommage au ſacré diadême
Du Potentat le plus chéri des Cieux
Dont l'Univers ait rendu grace aux Dieux.
Pour ſon ſecours cette Numance altiére
A veu l'Europe armer l'Aſie entiére.
Vain appareil d'un impuiſſant effort.
Leurs Légions victimes de la Mort
D'un ſang impur ont arroſé les herbes;
Tout meurt, ou fuit: & leurs reſtes ſuperbes
Vont annoncer au Boſphore incertain
Sa délivrance & ſon bonheur prochain.

Fin du premier Tome

TABLE
DES PIECES
CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME.

Les augmentations ſont marquées de l'aſteriſque *

ODES LIVRE I.

ODE I. *tirée du Pſeaume* 14. *pag.* 3
ODE II. *tirée du Pſeaume* 18. 6
ODE III. *tirée du Pſeaume* 48. 11
ODE IV. *tirée du Pſeaume* 57. 15
ODE V. *tirée du Pſeaume* 71. 19
* ODE VI. *tirée du Pſeaume* 75. 25
ODE VII. *tirée du Pſeaume* 90. 29
* ODE VIII. *tirée du Pſeaume* 96. 34
ODE IX. *tirée du Pſeaume* 119. 37
ODE X. *tirée du Pſeaume* 148. 40
ODE XI. *tirée du Pſeaume* 145. 45
ODE XII. *tirée du Cantique d'Ezechias* 48

ODES LIVRE II.

ODE I. *ſur la naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bretagne* 55
ODE II. *à M. l'Abbé D. C.* 63
ODE III. *à M. D. C. Conſeiller d'Eſtat* 70
ODE IV. *à Monſieur d'Uſſé* 74
ODE V. *à Monſieur Duché* 80
ODE VI. *à la Fortune* 83
ODE VII. *à une Veuve* 91
ODE VIII. *à M. l'Abbé de Chaulieu* 96
ODE IX. *à Monſieur le Marquis de la Fare* 99
ODE X. *ſur la mort de Monſeigneur le Prince de Conti* 108

ODES

TABLE.

ODES LIVRE III.

* ODE I. *à Monſieur le Comte du Luc* pag. 121
* ODE II. *à S. A. S. Monſeigneur le Prince Eugene* 133
* ODE III. *à Monſieur le Comte de Bonneval* 145
* ODE IV. *aux Princes Chretiens* 152
* ODE V. *à Malherbe* 161
* ODE VI. *à S. E. Monſieur le Comte de Sinzindorff* 171
* ODE VII. *Pour Monſeigneur le Prince de Vendoſme* 179
* ODE VIII. *à Monſieur Grimani* 189
* ODE IX. *Palinodie* 193
* ODE X. *ſur la bataille de Petervaradein* 202

ODES LIVRE IV.

* ODE I. *à l'Empereur* 215
* ODE II. *à S. A. S. Monſeigneur le Prince Eugene* 227
* ODE III. *à l'Imperatrice Amélie* 236
* ODE IV. *au Roi de la Grande Bretagne* 246

ODES ALLEGORIQUES.

ou

CANTATES.

DIANE *CANTATE I.* 257
ADONIS *CANTATE II.* 261
TRIOMPHE DE L'AMOUR *CANT. III.* 264
L'HYMEN *CANTATE IV.* 268
AMYMONE *CANTATE V.* 272
THETIS *CANTATE VI.* 275
CIRCE' *CANTATE VII.* 279
CEPHALE *CANTATE VIII.* 283
BACCHUS *CANTATE IX.* 286
LES FORGES DE LEMNOS *CANT. X.* 291
* LES FILETS DE VULCAIN *CANT. XI.* 294
LES BAINS DE TOMERI *CANT. XII.* 298

EPITRES.

EPITRE I. *aux Muſes* 309
EPITRE II. Sur l'Amour *à Madame D'Uſſé* 328
EPITRE III. *à Clement Marot* 339
EPITRE IV. *à M. le Comte D* C*** 353
* EPITRE V. *à Monſieur le Comte du Luc* 357
* EPITRE VI. *à Monſieur le Baron de Breteuïl* 375

ALLE-

TABLE.

ALLEGORIES LIVRE I.

L'OPERA DE NAPLES *ALLEG. I.* *pag.* 393
* LE MASQUE DE LAVERNE *ALLEG. II.* 395
LA LITURGIE DE CITHERE *ALLEG. III.* 400
LA VOLIERE *ALLEGORIE IV.* 403
* MIDAS *ALLEGORIE V.* 408
* LE TEMS *ALLEGORIE VI.* 415

ALLEGORIES LIVRE II.

TORTICOLIS *ALLEGORIE I.* 421
* SOPHRONYME *ALLEGORIE II.* 435
* LE JUGEMENT DE PLUTON *ALLEG. III.* 451
* LA MOROSOPHIE *ALLEGORIE IV.* 467
* MINERVE *ALLEGORIE V.* 482
* LA VERITE' *ALLEGORIE VI.* 493

FIN.